
U d'/of OTTAWA
39003004225925

105 - Moore - 965
Bruce Moore

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/jrusalemdlivrepo02tass

No 298

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

TOME SECOND.

SE TROUVE A PARIS,

AUX LIBRAIRIES STÉRÉOTYPES,

de Firmin Didot, rue de Thionville, n°. 10;

de H. Nicolle, rue de Seine, hôtel de la Rochefoucauld;

et d'A. Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 42.

AOUT

JÉRUSALEM ce

DÉLIVRÉE,

POËME TRADUIT DE L'ITALIEN;

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

ENRICHIE

DE LA VIE DU TASSE.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BOSSANGE et MASSON, Libraires rue de Tournon n° 6,

1818.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
BIBLIOTHECA

PQ
4642
.F31L4
1818
V.2


ALADIN.

LA

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT DIXIÈME.

Cependant le Sultan aperçoit un coursier qui erre au hasard et sans guide : il le saisit ; et quoique las, affoibli par ses blessures, il s'élance sur son dos. Son casque a perdu l'horrible cimier dont il étoit surmonté : son armure sanglante et déchirée ne conserve plus les moindres vestiges de son éclat ni de sa richesse.

Tel on voit un loup qui, chassé d'une bergerie, va cacher dans les bois sa honte et sa fureur : les victimes qu'il a dévorées palpitent encore dans ses flancs ; mais toujours avide de carnage, sa langue s'élance

hors de sa gueule et lèche ses lèvres ensanglantées. Tel partoit l'homicide Soliman, abreuvé de sang, et brûlant encore d'en répandre.

Une nuée de flèches vole autour de lui: mille lances, mille épées l'environnent; mais le destin le dérobe aux coups du trépas. Inconnu, il s'éloigne par les sentiers les plus solitaires, et son âme irrésolue flotte dans un abîme de pensées et de desseins.

Enfin, il se décide à se rendre aux lieux où le Monarque d'Égypte rassemble ses forces: il veut s'associer à ses armes et tenter encore les hasards de la guerre. Il part sans balancer et dirige ses pas vers l'antique Gaza.

Le sentiment de ses blessures devient plus vif et plus profond; son corps succombe de douleur et de fatigue: mais il ne veut ni quitter ses armes, ni goûter le repos. Tout le jour il continue sa pénible marche: enfin, quand la nuit a de son voile obscur enveloppé le monde, il descend, bande ses plaies, et cueille les fruits d'un palmier sauvage pour apaiser sa faim.

Ensuite il se jette sur la terre, et la tête appuyée sur son bouclier, il cherche quel-

que soulagement à ses peines, et quelque calme au trouble de ses pensées. Mais toujours ses blessures s'aigrissent, et d'invisibles vautours, le dépit et la douleur, le rongent et le déchirent.

Enfin, quand la nuit plus profonde règne seule avec le silence, accablé de lassitude, il ferme ses yeux appesantis. Un sommeil inquiet, languissant, lui verse, avec ses tristes pavots, l'oubli de ses cruels ennuis. Mais, pendant qu'il dort, une voix terrible vient tonner à ses oreilles.

« Soliman! Soliman! réserve à des temps » plus fortunés le repos et ses langueurs: » la patrie, tes sujets, gémissent sous le » joug de l'étranger, et tu dors! Mal» heureux! tu dors sur une terre cou» verte des membres déchirés de tes sol» dats, dont les ombres errantes te deman» dent la sépulture! Peux-tu, dans les » bras du sommeil, attendre qu'un nou» veau jour éclaire ces lieux témoins de ta » honte? »

Le Sultan s'éveille : il voit un homme courbé sous le fardeau des ans : son corps s'appuie sur un bâton noueux qui assure et dirige ses pas. « Eh! qui es-tu, fantôme » importun, qui viens troubler le repos du

» voyageur ? Que t'importe à toi ma honte
» ou ma vengeance ?

» — Tes desseins, lui répond le vieillard,
» ne me sont point inconnus : plus que tu
» ne penses, je m'intéresse à ton sort. Je
» viens rendre à ton courage émoussé sa
» pointe et sa vigueur ; pardonne, Seigneur,
» à ma franchise, je ne t'outrage que pour
» ranimer ta vertu.

» Tu veux aller joindre le Monarque
» d'Égypte ; mais, crois-en mes pressen-
» timens, renonce à un voyage pénible
» autant qu'inutile ; bientôt, sans toi, ce
» Prince et son armée se rendront dans ces
» lieux. Ce n'est pas là que tu pourras faire
» éclater, contre nos ennemis, ton courage
» et ton audace.

» Mais, si tu veux me prendre pour
» guide, je te promets qu'à la clarté du jour,
» sans péril et sans combat, je t'introduirai
» dans ces murs qu'assiégent les Chrétiens.
» Là, les armes à la main, tu pourras, à
» ton gré, lutter contre les dangers et te
» couvrir d'une gloire chère à ton cœur.
» Tu défendras nos remparts, jusqu'à ce
» que l'Egyptien vienne nous secourir et
» nous venger. »

Les regards et le ton du vieillard impri-

ment le respect au fier Soliman; l'orgueil et la colère l'abandonnent : « O mon Père ; » répond-il, je te suis, je vole sur tes pas ! » Le meilleur conseil pour moi, sera tou- » jours celui qui m'offrira le plus de fati- » gues et de dangers. »

Le vieillard applaudit, et sur ses plaies, que la nuit a rendues plus douloureuses ; il verse un baume bienfaisant qui les cicatrise, et lui rend sa force et sa vigueur. Déjà le soleil, de ses rayons, avoit embelli les fleurs que l'aurore avoit fait éclore : « Il est » temps de partir, dit l'inconnu, le jour » éclaire notre route et nous rappelle aux » travaux. »

Non loin de là un char l'attendoit ; il y monte avec le Sultan : sa main, avec adresse, gouverne ses coursiers, les presse et les anime. L'essieu siffle, les roues volent sur la poussière qu'elles effleurent à peine, les chevaux haletans sont baignés de sueur et blanchissent le mors de leur écume.

L'air autour d'eux, par un soudain prodige, s'épaissit, se condense et forme un nuage solide, impénétrable, qui enveloppe le char et le couvre tout entier : pour eux seuls, il est transparent, et de son

sein, ils voient le ciel et tout ce qui les environne.

Soliman fronce le sourcil, des rides s'étendent sur son front, ses regards étonnés contemplent, et la nue, et le char, qui fuient avec la rapidité de l'éclair : le vieillard qui, sur son visage immobile, lit l'étonnement dont son âme est frappée, l'arrache à cette profonde rêverie : il s'agite, il s'écrie :

« O toi, qui que tu sois, qui fais plier la » nature sous tes loix, et dont l'œil pénètre » les secrets cachés dans l'abîme des cœurs, » de grâce, si tes regards embrassent aussi » l'avenir, dis-moi quel terme le Ciel ré» serve aux mouvemens qui bouleversent » l'Asie ? Quelle catastrophe devons-nous » attendre ?

» Mais dis-moi d'abord ton nom ? Dis» moi par quel art tu opères tant de mer» veilles ? Dans le trouble où je suis, si tu » ne me rassures, je ne puis t'écouter ni te » comprendre. » Le vieillard sourit : — « Je » puis, sans peine, satisfaire une partie de » tes désirs ; Ismen est mon nom ; je cultive » un art ignoré du vulgaire, et les Syriens » m'appellent Magicien.

» Mais que je te dévoile l'avenir, que

» j'ouvre à tes yeux les annales éternelles » du destin, c'est un vœu trop au-dessus » du pouvoir d'un mortel. Nous marchons » ici-bas au travers des malheurs et des » disgrâces; le courage et la raison nous » furent donnés pour nous en défendre. » Souvent le héros et le sage sont les artisans » de leur propre bonheur.

» Le Ciel te fit un cœur invincible; ton » bras peut sauver les murs qu'assiége un » peuple barbare : il peut, jusque dans ses » fondemens, ébranler l'empire des Chré- » tiens. Viens braver le fer et la flamme, » ose, souffre, espère, et j'augure tout de » tes efforts. Cependant, pour te plaire, je » te révélerai des choses que j'entrevois au » travers d'un nuage obscur.

» Avant que l'astre qui mesure les ans » ait pendant plusieurs lustres parcouru sa » carrière, je vois, ou je crois voir naître » un héros dont les exploits feront la gloire » de l'Asie : je ne te peindrai point les arts » et l'industrie embellissant l'Égypte sous » son heureux empire. Je ne te peindrai » point mille vertus que mes yeux ne peu- » vent toutes distinguer : mais ce qui doit » flatter ta vengeance et suffire à ton cœur, » il foudroiera la puissance des Chrétiens.

obscure creusée depuis plusieurs siècles; des herbes, des arbustes en ferment l'entrée: Ismen les écarte et se courbe pour pénétrer dans un étroit et ténébreux sentier : d'une main il sonde le passage, il présente l'autre au Prince et l'invite à le suivre.

« Ciel! dans quelles ténèbres veux-tu » cacher ma marche? s'écrie le Sultan. Mon » bras, si tu l'avois permis, s'ouvroit un » chemin plus digne de moi. — Généreux » Guerrier, répond Ismen, ne dédaigne » point une route que jadis se fraya le » grand Hérode, ce Roi si fameux dans la » guerre.

» Il creusa ce souterrain quand il voulut » donner un frein à ses sujets. C'étoit par ce » sentier que, de la tour Antonia, il passoit » invisible dans le Temple des Hébreux: » c'étoit par là que, sans être aperçu, il » quittoit Solime, y faisoit entrer, ou en » faisoit sortir des soldats.

» Mais de tous les mortels je suis le seul » qui connoisse aujourd'hui cette ténébreuse » et secrète issue : elle nous conduira aux » lieux où, trop alarmé peut-être des me- » naces de la fortune, Aladin rassemble les » Grands de son Royaume et ses plus sages » conseillers; ce moment demandoit ta

» présence : écoute leurs discours et te tais ; » quand il en sera temps, tu feras éclater » ton audace. »

Il dit : Soliman se traîne sur ses pas et s'avance, en rampant, dans ces sombres souterrains ; cependant la voûte s'élargit et s'élève : ils marchent, et bientôt ils ont atteint le milieu de cet antre obscur.

Le Magicien ouvre une porte étroite ; ils montent par des degrés à demi-ruinés, sur lesquels un soupirail jette une lueur pâle et incertaine. Enfin, du fond de cet abîme, ils entrent dans une salle superbe toute brillante de clartés. Là le sceptre à la main, le diadème sur le front, le Monarque est assis. La douleur est dans ses yeux, et réfléchit sur tout ce qui l'environne.

Du sein de la nue qui le couvre, l'invisible Soliman contemple ce conseil auguste ; il entend le Monarque qui, du haut de son trône, prononce ce triste discours : « O mes Amis ! ô mes fidèles Sujets ! le jour » d'hier fut pour notre empire un jour vrai» ment fatal ; nos espérances sont évanouies ; » l'Égypte seule nous reste. Mais que cette » ressource est éloignée dans un péril si » pressant ! Je vous rassemble aujourd'hui » pour vous demander à tous vos conseils. »

Il se tait : un murmure sourd se fait entendre autour de lui, semblable au bruit des vents qui frémissent dans les bois. Mais Argant se lève, et d'un front serein, d'un air audacieux, il commande le silence.

« O Roi magnanime, pourquoi tentes-» tu notre courage ? Notre situation n'est » que trop connue et parle d'elle-même ; » cependant, j'oserai le dire : n'ayons d'es-» poir qu'en nous seuls ; la vertu ne re-» doute rien ; c'est d'elle qu'il faut nous » armer ; n'empruntons de secours que » d'elle, et ne mettons à notre vie que le » prix qu'elle y met elle-même.

» Ce n'est pas que je désespère du secours » de l'Égypte : non, mon Roi l'a promis ; » ce seroit un crime de douter de ses pro-» messes : mais je voudrois, dans quelques-» uns de tes Guerriers, plus de courage et » d'intrépidité. Je voudrois que, préparés à » tous les événemens, ils se promissent la » victoire et méprisassent la mort. »

Argant n'en dit pas davantage : sa fierté veut commander aux opinions et dédaigne de persuader. Orcan se lève après lui : un air d'autorité règne dans son maintien. Né d'aïeux illustres, Orcan s'étoit fait un nom

dans les combats : mais uni depuis à une jeune beauté, entouré d'enfans qui ſont sa joie, ce Guerrier dégénéré n'est plus qu'époux et père.

« Seigneur, dit-il, je ne sais point blâ-
» mer un orgueil qui naît du courage et
» qui s'exhale en paroles, peut-être trop
» altières. Argant, devant un Roi et dans
» un conseil, met sans doute trop de fougue
» et d'ardeur. Mais l'audace qui règne dans
» ses discours, éclate dans ses actions, et
» ses actions le justifient.

» Mais toi, Seigneur, dont l'expérience
» et les ans ont mûri la sagesse, tu sauras
» modérer un zèle trop impétueux, balan-
» cer avec un danger présent une espérance
» lointaine, et juger ce que peut l'ennemi,
» ce que tu dois attendre de tes anciens rem-
» parts et de tes nouveaux ouvrages.

» La nature et l'art ont fortifié Solime :
» mais les Chrétiens la menacent avec tout
» l'appareil de la guerre. J'ignore ce que le
» destin nous prépare ; plus près de la crainte
» que de l'espérance, je redoute le hasard
» des combats ; je redoute les longueurs
» d'un siége et les horreurs de la famine.

» Ces troupeaux, ces provisions qu'hier
» ta prudence et la fortune amenèrent dans

» ces murs, pendant que l'ennemi s'enivroit » de notre sang, ne sont que de foibles et » peu durables ressources pour un peuple » immense : en vain l'Égyptien, fidèle à » ses promesses, viendra nous secourir le » jour même qu'il a fixé ; ses armes ne » pourront nous défendre du fléau qui nous » menace.

» Que sera-ce si ce secours est différé ? » Mais je veux qu'il devance, et notre espoir » et ses promesses : je ne vois point encore » la victoire ; je ne vois point encore Solime » délivrée. Nous avons à combattre ce Go- » defroi, ces Guerriers, qui tant de fois ont » battu, dispersé les Arabes, les Turcs, les » Syriens et les Perses.

» Tu les connois, ô généreux Argant, » toi qui, si souvent, leur as cédé le champ » de bataille ; toi qui, si souvent, n'as trouvé » contre eux d'asile que dans la fuite. Clo- » rinde les connoît ; je les connois moi- » même ; nos disgrâces sont communes : je » n'accuse personne, nous avons tous mon- » tré ce que pouvoit notre valeur.

» Je le dirai, quoiqu'il s'indigne d'en- » tendre la vérité, quoique ses regards si- » nistres me menacent de la mort : un destin » inévitable conduit nos ennemis : ni forces,

» ni remparts ne pourront arrêter le torrent.
» Mon zèle pour mon Roi, mon amour pour
» ma Patrie, sont les seuls sentimens qui
» m'inspirent; j'en prends le Ciel à témoin.

» Sage Roi de Tripoli, tu as su obtenir
» la paix et conserver ton trône! mais l'in-
» flexible Sultan, peut-être en ce moment
» est étendu sur la poussière, ou vil esclave,
» il gémit dans les chaînes : peut-être exilé,
» fugitif, il traîne loin de sa patrie, des
» jours destinés à une fin plus déplorable.
» Il auroit pu, par des présens, par des
» tributs, apaiser son vainqueur et sauver
» une partie de ses États. »

Ainsi, dans des discours tortueux, Orcan enveloppoit ses conseils : il n'osoit dire ouvertement qu'il falloit demander la paix et se soumettre aux Chrétiens. Le Sultan, qu'indignent sa foiblesse et ses outrages, ne peut plus se contenir : « Souffriras-tu, lui » dit Ismen, qu'un lâche t'avilisse et te dé- » grade encore? »

« Ah! que ne puis-je, répond-il, écarter » ce voile qui me cache! Je brûle de colère » et de dépit. » Il dit, et soudain le nuage se déchire et s'évanouit : le Sultan paroît tout brillant de clarté; sur son front respirent l'audace et l'orgueil.

« Le voilà, s'écrie-t-il, ce Sultan timide » et fugitif; cette main saura prouver à » celui qui m'outrage, qu'il est un lâche » et un imposteur. Moi fugitif! moi qui » ai versé des flots de sang chrétien! moi » qui ai couvert la plaine de morts, et qui, » enfermé au milieu de nos ennemis, y ai » perdu jusqu'au dernier de mes soldats! » moi fugitif!.....

» Si ce lâche, ou quelqu'autre aussi lâche » que lui, traître à sa croyance et à sa patrie, » ose parler d'une paix infâme et avilissante, » permets, Seigneur, que de ce fer je lui » ôte la vie. Les agneaux, dans la même » bergerie, habiteront avec les loups; dans » le même nid on verra les colombes et les » serpens, avant que les nœuds de la paix » unissent sous un même ciel le Chrétien et » le Musulman. »

Tandis qu'il parle, sa main tient une épée menaçante. A ce discours, à ce terrible aspect, tout reste interdit et muet : enfin, avec des regards moins sinistres, le Sultan s'avance vers Aladin : « Seigneur, lui dit-il, » ranime ton espoir, Soliman est avec toi. »

Le Monarque, les bras étendus, se penche vers lui. « O généreux Ami, s'écrie-» t-il, avec quelle joie je t'embrasse! Je

» ne sens plus mes pertes, mes alarmes
» s'évanouissent : si le Ciel sourit à nos vœux,
» tu peux du même coup affermir mon
» trône et relever le tien. » En parlant, il
le serroit dans ses bras.

Il le fait ensuite asseoir sur son trône, et lui-même se place à sa gauche. Ismen est à son côté. Clorinde vient rendre ses hommages au Héros : les autres la suivent. Soliman retrouve parmi eux Ormusse, un des chefs des Arabes, qui dans le fort du combat, sut, par une route secrète, à la faveur du silence et de la nuit, conduire dans Solime la troupe qu'il commandoit, et porter des secours et des vivres à un peuple affamé,

Le fier Circassien reste seul immobile en silence, les regards pleins de dépit et de jalousie. Tel paroît un lion, lorsque d'un œil enflammé il dévore la proie qu'il s'apprête à saisir. Mais Orcan, morne et pensif, n'ose élever sa vue sur le Sultan. Ainsi réunis, le Roi des Turcs et le Tyran de la Palestine confondent leur haine et leurs projets.

Cependant le pieux Bouillon, après avoir poursuivi sa victoire et dissipé les débris de l'armée vaincue, a rendu à ses Guerriers les honneurs suprêmes : il ordonne

que dans deux jours tout soit prêt pour l'assaut. Son air plus auguste et plus terrible menace les assiégés de leur perte prochaine.

Cette troupe brillante, qui, au fort du combat, avoit donné aux Chrétiens un utile secours, c'étoient les Héros qui s'égarèrent sur les pas d'Armide; c'étoit Tancrède avec eux. Curieux d'apprendre leurs aventures, Godefroi les fait appeler; il n'admet dans sa tente que le Solitaire et les plus sages de ses Guerriers.

« Racontez-moi, leur dit-il, l'histoire de » vos courtes erreurs; dites-moi comment le » Ciel vous a rendus à nos vœux et à nos besoins. » La honte et le repentir sur le front, ils tenoient la tête baissée. Enfin, le Prince Anglais lève les yeux et rompt le silence.

« Je l'avouerai, Seigneur, séduits par » l'Amour, enchaînés dans les fers d'une » perfide beauté, nous méprisâmes tes loix » et les arrêts du sort : nous suivîmes par » des routes inconnues un guide dangereux » et funeste. La jalousie et la rivalité nous » divisoient; l'Enchanteresse, par ses discours, par ses regards, ah! connoissance » trop tardive! l'Enchanteresse nourrissoit » notre haine et nos feux.

» Enfin, nous arrivâmes dans les lieux
» où fume encore la foudre vengeresse ;
» terre jadis féconde, pays charmant, que
» couvrent aujourd'hui des eaux bitumi-
» neuses et un lac stérile, d'où s'exhalent
» des vapeurs impures, empoisonnées, qui
» attestent les crimes des hommes et le
» courroux des cieux.

» Sur ces eaux épaisses, le corps le plus
» pesant repose immobile. L'homme, le
» fer, la pierre, y surnagent comme le bois
» léger : au milieu du lac s'élève un château
» qu'un pont étroit unit à la terre : c'est là
» que nous conduisit la perfide Princesse.
» Tout rit dans ce séjour, tout y respire
» l'ivresse des plaisirs.

» Sous un ciel pur, règne un air déli-
» cieux ; les arbres toujours verds répan-
» dent la fraîcheur et l'ombre sur des gazons
» toujours fleuris : sous des myrtes amou-
» reux coulent des eaux claires et limpides :
» un ruisseau qui murmure, le zéphyr qui
» agite le feuillage, le chant mélodieux des
» oiseaux, portent dans tous les sens la
» mollesse et la volupté. L'or et le marbre,
» par mille formes heureuses, imitent la
» nature et l'embellissent.

» Sur ces gazons, au bord de ces ruis-

» seaux, sous l'ombrage le plus épais, Ar-
» mide avoit fait dresser une table somp-
» tueusement servie. Elle offroit tout ce que
» promet le printemps, tout ce que mûrit
» l'automne, les présens de la terre et les
» productions de la mer : cent beautés nous
» servoient et prévenoient nos désirs.

» Les discours, le sourire de la perfide,
» nous enivrent et nous enchantent, nous
» avalons à longs traits les poisons qu'elle
» nous verse et l'oubli de nous-mêmes. Mais
» tout à coup elle se lève : Je reviens, dit-
» elle : en effet, elle reparoît bientôt, mais
» avec des regards moins sereins et moins
» tendres. D'une main elle tient une ba-
» guette, dans l'autre est un livre qu'elle lit
» à voix basse.

» Elle lit, et je sens tout changer en moi,
» mes pensées, mes sentimens, mes goûts;
» soudain je m'élance dans les eaux, et je
» m'y plonge tout entier : mes membres se
» rapprochent, se réunissent, je suis trans-
» formé en poisson et ma peau est couverte
» d'écailles.

» Mes compagnons éprouvent le même
» sort, et jouent avec moi dans le cristal
» liquide; il ne me reste de cet état qu'un
» souvenir confus et semblable à un songe :

» enfin, elle nous rend à notre première
» forme : nous étions muets d'étonnement
» et d'épouvante ; mais, d'un regard plus
» effrayant, elle nous attriste encore et
» nous menace.

» Vous connoissez mon pouvoir, dit-
» elle, vous savez que j'ai sur vous un sou-
» verain empire ! D'un mot, je puis vous
» plonger dans une nuit éternelle ; je puis,
» d'un mot, vous changer en oiseaux, en
» plantes, en reptiles ; vous métamorphoser
» en rochers, en fontaines, en monstres
» des forêts.

» Cependant vous pouvez échapper à
» mon courroux en obéissant à mes loix :
» abjurez votre croyance, et pour défendre
» notre empire, armez-vous contre l'im-
» pie Bouillon. Tous se révoltent, tous
» abhorrent ce pacte affreux. Raimbaud seul
» est persuadé : pour nous, elle nous jette
» dans un cachot impénétrable à la lumière.

» Le sort amène Tancrède dans ce fu-
» neste lieu : mais bientôt notre prison s'ou-
» vre, et s'il faut en croire les bruits qui
» sont venus jusqu'à nous, Armide, à la
» prière du Prince de Damas, nous envoye
» au Monarque d'Égypte, sans armes et
» chargés de chaînes.

» Déjà nous étions en marche, quand » la Providence nous fit rencontrer le brave » Renaud. Ce Guerrier, qui toujours se » signale par de nouveaux exploits, atta- » que les gardes dont nous sommes entourés, » les égorge ou les met en fuite, et nous » rend nos armes qui étoient devenues les » leurs.

» Je l'ai vu, nous l'avons tous vu, nos » mains ont touché ses mains victorieuses : » nous avons entendu sa voix : n'en croyez » point de vaines rumeurs, ce Héros vit » encore : il n'y a que trois jours qu'il a » quitté son armure sanglante et brisée, et » qu'en habit de pélerin, il est parti pour » Antioche. »

Il dit : le Solitaire lève au ciel ses yeux mouillés de pleurs : il change de couleur et de visage : quel éclat soudain l'environne ! Pleine de la Divinité, son âme s'élève jusqu'au séjour des Immortels : l'avenir se dévoile à ses regards, et sa pensée s'enfonce dans l'abîme des âges et du temps.

Enfin, sa langue se délie : d'un ton plus auguste il découvre les secrets cachés dans le sein de l'avenir : à son aspect, au tonnerre de sa voix, tous demeurent interdits et l'écoutent en silence : « Renaud vit en-

» core! Une femme perfide avoit abusé notre » crédulité ! Il vit, et le Ciel réserve son » jeune courage à une gloire plus éclatante.

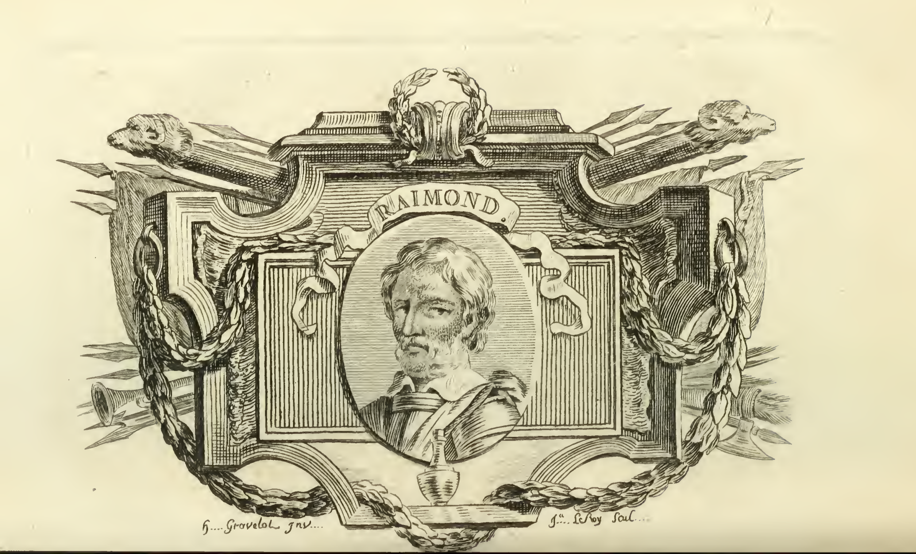
» Ces exploits, qui étonnent l'Asie, ne » sont encore que les amusemens de son » enfance et les présages de sa grandeur; » les années s'écoulent; je le vois braver » un mortel impie et dompter son audace ! » Son aigle arrache Rome et l'Église aux » serres d'un impitoyable vautour, et les » couvre de ses ailes : il renaît dans des » enfans dignes de leur père.

» Une longue postérité marche sur ses » traces, brise la verge des tyrans et le fer » des rebelles : la Religion et les Pontifes » reposent à l'ombre de leur bouclier. » Abaisser l'orgueil, soulager les malheu- » reux, protéger l'innocence et punir le » crime, voilà leurs destins. C'est ainsi que » l'aigle de la maison d'Est élevera son vol » au-delà des routes que parcourt le soleil.

» C'est à elle de porter les foudres de la » guerre; toujours ses ailes triomphantes » seront étendues sur le trône des Pontifes; » c'est à elle qu'est attaché le sort de notre » auguste entreprise, et le Ciel ordonne » qu'on la rappelle en ces lieux. »

Par ce discours, le Solitaire dissipe les

craintes qu'on avoit conçues de la mort de Renaud. Tous applaudissent : Godefroi seul est plongé dans une rêverie profonde. Cependant la nuit se lève et couvre la terre de ses voiles : tous se retirent et vont goûter les douceurs du sommeil. Godefroi seul veille encore ; il n'est point de repos pour ses pensées.


RAIMOND.
H.... Gravelot inv....
J.... Le Roy Scul....

CHANT ONZIÈME.

Tout occupé de l'assaut qu'il méditoit, Godefroi faisoit préparer les machines guerrières, quand le Solitaire l'aborde et le tirant à l'écart, d'un ton austère et majestueux lui tient ce discours : « Seigneur, tu » armes contre Solime les forces de la terre, » mais tu ne commences pas par où tu dois » commencer.

» Que le Ciel ait tes premières pensées, » invoque avant tout la céleste milice ; elle » seule peut t'obtenir la victoire ; que les » prêtres revêtus de leurs augustes ornemens » marchent les premiers, et que leur pieuse » harmonie porte à l'Éternel nos hommages » et nos vœux. Vous, Chefs glorieux d'une » sainte entreprise, donnez l'exemple à vos » soldats, et qu'ils s'avancent sur vos traces. »

Bouillon applaudit au pieux Solitaire : « Mortel chéri des Cieux, lui répond-il, » je veux suivre tes conseils ; pendant que » je rassemble les Chefs, toi, va trouver » les Pontifes Guillaume et Adhémar, et » tous trois ordonnez cette pompe auguste » et sacrée. »

Le lendemain, dès le lever de l'aurore, le vieillard réunit les pasteurs et les prêtres dans le lieu consacré au culte de l'Éternel : les prêtres revêtent de longs habits de lin, les Pontifes ceignent la mître et prennent des ornemens tissus d'or et de soie.

Pierre marche seul et le premier : dans ses mains est l'étendard redouté que le Ciel même révère : les prêtres distribués sur deux lignes égales le suivent d'un pas grave et lent ; le front humilié, d'une voix suppliante, ils forment un double concert : Adhémar et Guillaume marchent égaux et ferment le cortége sacré.

Sur leurs pas Bouillon s'avance : les Chefs le suivent deux à deux ; dans leur ordre rangés, marchent après eux, les Guerriers armés pour les défendre. Ainsi de leurs retranchemens sortoient ces vengeurs unis de leur commune croyance. La trompette se tait ; on n'entend point les chants de la guerre et des combats, mais la piété seule et ses humbles accens.

Ils t'invoquent, ô Père tout-puissant ! et toi, Fils égal au Père, et toi qui les unis tous deux par les nœuds d'un éternel amour ! ils t'implorent, ô Vierge secourable aux mortels, Vierge mère d'un Homme-Dieu !

et vous, troupe brillante, Chefs subordonnés de l'immortelle milice; et toi qui sur l'innocence même épanchas l'onde destinée à laver les souillures des mortels.

Ils réclament ton secours, ô toi qui fondas, qui soutiens cette chaire d'où les Pontifes tes successeurs, répandent sur l'Univers les trésors de la grâce, et ouvrent les portes de la clémence! et vous qui annonçâtes aux mortels étonnés un Dieu vainqueur du trépas; et vous qui, pour attester ce miracle, prodiguâtes votre sang et votre vie!

Soyez-nous propices, ô vous! dont la langue ou les écrits enseignèrent aux humains le chemin qui conduit au Ciel. Et toi, Favorite de Jésus-Christ, toi, qui sus choisir le sort le plus heureux; et vous qui, renfermées dans un asile solitaire, ne connûtes que Dieu pour époux; et vous encore, femmes généreuses, qui par un effort plus sublime, bravâtes les supplices et la fureur des tyrans!

Tels étoient les chants des Chrétiens: dans leur marche, leurs rangs se prolongent et se déploient; d'un pas tardif ils s'avancent vers ce mont couronné d'oliviers, dont le nom est si cher à l'Univers: il

s'étend à l'orient de Solime, et n'en est séparé que par la vallée de Josaphat.

Les vallons, les collines, les grottes profondes retentissent de leurs chants; de mille côtés l'écho les répète : il semble qu'une harmonie cachée anime les antres et les bois : partout on entend résonner le nom de Jésus et le nom de Marie.

Du haut de leurs remparts, les Infidèles en silence contemplent un spectacle qui les étonne. Cette marche lente et mesurée, ces humbles accens, ces rits inconnus, cette pompe étrangère, fixent leurs regards : enfin ils poussent des cris profanes : le torrent, la vallée, la montagne mugissent de leurs outrages et de leurs blasphèmes.

Mais ces outrages, ces cris, se perdent dans les airs, semblables au vain gazouillement des oiseaux : en vain des traits sifflent, ils ne peuvent arriver jusqu'aux Chrétiens. Rien ne trouble leur pieuse mélodie, rien ne dérange l'ordre de cette pompe auguste.

Sur la cime de la montagne ils élèvent l'autel où doit s'immoler la grande victime : des deux côtés brûle une lampe tout éclatante d'or et de lumière. Guillaume revêt

de nouveaux ornemens et se recueille dans un respectueux silence : il élève ensuite la voix, s'accuse lui-même, et présente à l'Éternel des actions de grâce et des prières.

Les Prêtres et les Chefs sont à genoux autour de l'autel : la foule plus éloignée a les regards attachés sur le Pontife : enfin le mystère est accompli : « Partez, dit » Guillaume », et la main étendue, il bénit le peuple prosterné. Pleins d'une sainte ferveur, les Chefs et les soldats retournent dans leur camp.

Là les Guerriers vulgaires se dispersent; Godefroi regagne son asile ; un nombreux cortége, jusqu'à sa tente, accompagne ses pas ; le Héros se retourne, rend grâces à leur zèle, retient les Chefs, les reçoit à sa table, et veut que le sage Raymond y soit assis à la première place.

Après un repas modeste : « Demain, dit » Bouillon, aux premiers rayons de l'au- » rore, vous serez prêts pour l'assaut : » demain sera un jour de peines et de com- » bats : c'est aujourd'hui le jour des apprêts » et du repos. Allez tous recueillir vos forces » et préparer le courage de vos guerriers ».

Les Chefs se séparent : bientôt la trompette guerrière annonce que tout doit être

sous les armes au retour du soleil. On travaille, on s'apprête : enfin, la nuit avec le silence amène le sommeil et suspend les travaux.

L'aurore luttoit avec les ombres, et les premiers feux du jour n'avoient point frappé les portes de l'orient : le bœuf, d'un pas tardif, ne traçoit point encore ses pénibles sillons ; l'oiseau dormoit sous le feuillage ; le pasteur dormoit, les troupeaux dormoient aussi : le chasseur ni les chiens ne troubloient point encore le silence des bois, quand tout à coup la trompette appelle les combats, et de ses sons guerriers épouvante les airs.

Mille cris répètent aussitôt : *aux armes ! aux armes !* Godefroi se lève ; il ne revêt point sa cuirasse accoutumée, il ne prend point son lourd bouclier ; il n'a que l'armure et l'habillement d'un simple fantassin : Raymond le surprend dans cet équipage.

Il devine son projet : « Seigneur, lui dit-» il, où est ta cuirasse, où sont tes armes ? » Pourquoi ce corps presque nu ? Je n'aime » point à te voir exposé avec une si foible » défense : tu n'aspires sans doute qu'à une » gloire commune ?

» Eh ! que prétends-tu ? La palme d'un

» soldat? Laisse aux autres ces vulgaires » exploits : qu'ils exposent dans les combats » une vie moins utile et moins intéressante. » Toi, reprends ton armure, et du moins, » pour nous, aie soin de tes jours : tu es » l'âme du camp, le mobile de notre entre-» prise ; assure nos succès en conservant ta » vie. »

Il se tait : « Sage et vertueux Ami, lui » répond Bouillon, quand Urbain me ceignit » cette épée dans Clermont, je ne promis » pas au Ciel de n'être que Capitaine : par » un vœu secret je m'engageai encore à » combattre comme simple soldat.

» Quand j'aurai déployé toutes nos forces, » quand j'aurai rempli tous les devoirs d'un » Chef, j'irai sous ces remparts acquitter » un devoir non moins sacré ; et sans doute » Raymond ne me désavouera pas. Que le » Ciel veille sur ma vie, moi je ne puis » songer qu'à remplir mes sermens. »

Il dit, et tous les Chevaliers Français et ses deux frères suivent son exemple : les autres Guerriers s'arment comme eux en fantassins. Cependant les Infidèles sont déjà sur la partie la plus foible de leurs murs que bat le fougueux Aquilon, et qui se replie vers l'occident.

Tranquilles sur les autres côtés que la nature a pris soin de défendre, ils réunissent dans ce seul point toutes leurs forces : Aladin y rassemble, et ses sujets, et sa milice étrangère. Les enfans, les vieillards viennent partager leurs travaux, et lutter, avec eux contre la fortune; ils fournissent à des bras plus vigoureux la chaux, le soufre, le bitume, les pierres et les flèches.

Le rempart est hérissé d'armes et de machines guerrières; là, le Sultan, tel qu'un géant terrible, élève un front menaçant; plus loin paroît le Circassien tel qu'un bastion au milieu des créneaux. Clorinde est sur une tour, et domine et les assiégés et les assiégeans.

Sur ses épaules pend un carquois; la flèche est dans ses mains : son arc est déjà tendu : dans cette attitude, elle attend l'ennemi au passage : telle jadis au sein des nues, on croyoit voir la fille de Latone lancer les traits et la mort.

Le vieux Monarque à pied, court d'une porte à l'autre, fait apporter de nouvelles armes, fortifie les postes, voit tout, examine tout, encourage et rassure ses guerriers. Les femmes éperdues vont dans les mosquées implorer leur Prophète.

« O Mahomet, s'écrient-elles, que ton » bras juste et redoutable brise la lance du » brigand Français ! Abats, renverse, sous » nos murs, l'impie qui a tant outragé ton » nom. » Leurs prières inutiles se perdent dans les airs ; leur divinité n'entend point leurs cris dans le séjour de la mort et de la nuit éternelle. Cependant Bouillon fait déployer ses enseignes et marcher ses bataillons.

Toute son armée se développe sous ses yeux : elle est sur deux colonnes qui s'avancent obliquement vers les remparts. Au centre, sont ces machines qui recèlent dans leur sein la destruction et le trépas.

La cavalerie est sur les derrières et se répand dans la plaine pour prévenir les surprises. L'attaque commence : les flèches, les pierres volent de tous côtés ; la mort s'élance des machines meurtrières et roule sur les remparts. Nombre d'Infidèles expirent, nombre d'autres fuient et désertent les murs qu'ils devoient défendre.

Les Chrétiens impétueux courent et se précipitent. Les uns de leurs boucliers serrés couvrent et défendent leurs têtes ; les autres, à l'abri des béliers, trouvent un asile contre les pierres qu'on leur lance : enfin, ils

arrivent au fossé et tentent de le combler.

Le fond n'en est point couvert de limon, ni baigné par les eaux ; bientôt il est rempli de fascines, de pierres et de troncs d'arbres. L'audacieux Adraste s'y jette le premier et attache une échelle à la muraille ; ni les flèches, ni le bitume bouillant qui pleut sur lui ne peuvent l'arrêter.

Déjà le fier Helvétien alloit toucher aux créneaux ; en butte à mille traits, aucun n'avoit ralenti son ardeur ; mais tout à coup une pierre énorme, monstrueuse, lancée par le Circassien, tombe sur son casque et le renverse.

Le coup n'est point mortel, mais ses esprits en sont étonnés : sans connoissance, et presque sans vie, il presse la terre de son poids immobile. D'un ton farouche et menaçant, Argant s'écrie : « Le premier est » tombé, qui osera le remplacer? Lâches » Guerriers, que ne montez-vous à la brè- » che ? Je vous attends sans me cacher. En » vain vous vous couvrez sous vos boucliers, » sous vos machines, la mort vous y attein- » dra comme des bêtes farouches dans leur » repaire. »

Il dit : mais ses outrages irritent les Chrétiens sans les rendre imprudens ; toujours

soigneux de se défendre contre les traits et les fardeaux qu'on leur lance, ils placent enfin au pied de la muraille le redoutable bélier. Déjà des poutres énormes armées de fer ébranlent les portes et font trembler les remparts.

Cependant les Infidèles, avec cent bras, roulent une pierre immense : elle tombe sur les boucliers pressés avec le fracas d'une montagne qui s'écroule, les rompt, brise les casques et accable une foule de guerriers; la terre est couverte d'armes, de sang, de cadavres meurtris et déchirés.

Les Chrétiens irrités s'élancent et vont à découvert défier l'ennemi et les dangers. Les uns dressent des échelles et y montent : d'autres sapent les fondemens; déjà le mur croule et ouvre au milieu des ruines un chemin à l'ardeur des assiégeans.

La brèche s'agrandit sous les coups redoublés du bélier; les assiégés emploient toutes les ressources pour se défendre. Ils opposent des balles de laine aux efforts de la redoutable machine; cette matière molle et qui cède, les trompe et les amortit.

Cependant Clorinde a sept fois tendu son arc; sept fois un trait a sifflé dans les airs et

s'est abreuvé de sang. Ce ne sont point des victimes ignorées que choisit l'Amazone; elle les dédaigne, et sa fureur n'est fatale qu'à d'illustres têtes.

Le premier qu'elle atteint, c'est le fils du Roi d'Albion; à peine s'est-il montré qu'il est frappé du coup funeste; sa main est percée malgré l'acier qui la défend. Inhabile au combat, il se retire, frémissant moins de douleur que de colère.

Le Comte d'Amboise expire sur la crête du fossé; Clotaire sur l'échelle, reçoit dans le flanc une mortelle blessure; le Comte de Flandre est atteint au bras gauche au moment où lui-même travaille à faire mouvoir le bélier. Il veut arracher le trait qui l'a blessé, mais le fer reste enfoncé dans la plaie.

L'imprudent Adhémar étoit spectateur du combat: le trait fatal vole et lui perce le front; il y porte la main; un second trait attache cette main au visage. Il tombe, et les armes d'une femme s'abreuvent du sang d'un Pontife.

L'audacieux Palamède déjà touche aux créneaux, et va s'élancer sur le rempart; une septième flèche l'atteint à l'œil droit et ressort sanglante derrière la tête. Il tombe,

et meurt au pied du mur qu'il voulut escalader.

Cependant Godefroi donne aux assiégés de nouvelles alarmes : il a fait conduire auprès d'une des portes la plus terrible de ses machines : c'est une tour de bois qui s'élève au niveau du rempart; dans ses flancs, elle porte des armes et des guerriers, et roule sur un essieu mobile.

De son sein partent des javelots et des flèches meurtrières. Semblable à un vaisseau qui court à l'abordage, elle tente de s'attacher à la muraille : mais les assiégés avec des pieux, avec des piques, l'attaquent et la repoussent.

L'air est obscurci d'une nuée de flèches : le trait revient heurté par un trait ennemi. Les Sarrasins tombent du haut des murs, comme les feuilles, ou comme les fruits qu'abat la grêle ou la tempête. Moins bien armés que les Chrétiens, ils éprouvent toujours une perte plus grande; éperdus, effrayés des coups qu'on leur porte, la plupart prennent la fuite; mais le fier Soliman reste immobile et retient avec lui les plus hardis; Argant accourt, arrache une poutre à la tour ennemie et s'en sert pour la repousser.

Clorinde vient aussi partager leurs dangers. Cependant les Chrétiens armés de faux longues et tranchantes, coupent les cordes auxquelles les balles de laine sont suspendues : elles tombent et livrent le mur, sans défense, aux efforts du bélier.

Battu de tous côtés, il s'ouvre et chancelle; Godefroi s'approche, couvert de son bouclier : il voit Soliman descendre au milieu des ruines pour en défendre le passage, pendant que Clorinde et le Circassien se tiennent sur le rempart : à cette vue, une noble ardeur le transporte et l'enflamme.

Il se tourne vers son fidèle Sigier, qui porte son arc et un bouclier moins pesant : « Donne-moi, lui dit-il, ces armes plus lé» gères; je veux le premier m'élancer sur » ces débris : il est temps qu'enfin quelque » exploit glorieux signale mon audace. »

A peine il a parlé qu'une flèche siffle et l'atteint à la jambe : les nerfs sont déchirés : il sent une douleur cruelle. O Clorinde, le coup part de ta main ; c'est à toi que l'honneur en appartient. Si ce jour ne fut pas pour les Sarrasins le jour de la mort et de la servitude, ils ne le dûrent qu'à toi.

Le Héros, maître de sa douleur, ne ra-

lentit point ses pas; il monte sur les ruines, il appelle ses Guerriers; mais enfin le mouvement aigrit sa blessure; sa jambe plie et se dérobe sous lui: il est forcé d'abandonner l'attaque.

De la main il appelle le généreux Guelfe: « Je cède, lui dit-il, à la douleur; com» mande à ma place : dans un moment je » reviens à toi. » A ces mots il s'élance sur un coursier, mais il ne peut dérober sa retraite aux yeux des siens et des Infidèles.

Avec lui disparoît la fortune des Latins : les assiégés sentent renaître leur vigueur; leur espérance se ranime : l'audace des Chrétiens diminue; leurs efforts sont moins rapides; le fer languit dans leurs mains, et le son même de leurs trompettes s'affoiblit et s'éteint.

Bientôt sur les remparts reparoissent ces troupes que la crainte en avoit chassées : à la vue de la terrible Clorinde, l'amour de la patrie arme jusqu'aux femmes même. Les cheveux épars, la robe retroussée, elles accourent, elles lancent des traits et des dards; pour défendre leurs murailles, elles ne craignent point d'exposer leur vie.

Guelfe, le valeureux Guelfe, tombe renversé : le sort l'a choisi entre mille guer-

riers, et a dirigé contre lui une pierre lancée de loin. L'épouvante redouble parmi les Chrétiens et s'éloigne des Infidèles. Raymond est en même temps frappé d'un même coup, et va, comme lui, mesurer la terre.

L'intrépide Eustache est atteint sur le revers du fossé. Dans ce malheureux moment, les Sarrasins ne portent point un coup qui ne donne la mort, ou ne fasse au moins une cruelle blessure. Le Circassien, qu'énorgueillit le succès, élève une voix insultante :

« Ce n'est point ici Antioche, ce n'est » point cette nuit propice à vos larcins ; » c'est la clarté du jour, c'est un peuple » éveillé ; c'est une autre guerre et d'autres » combats. Qu'est devenue cette ardeur » pour la gloire, cette avidité pour le » butin ? Lâches Chrétiens, ou plutôt » femmes timides, un moment de fatigue » vous épuise ; à peine l'assaut commence, » et déjà vous l'abandonnez. »

Sa fureur se ranime : cette vaste cité qu'il défend n'est déjà plus un théâtre digne de son audace. Il s'élance à travers les ruines des remparts, et crie à Soliman d'une voix de tonnerre :

« Soliman ! c'est en ce lieu, c'est en ce » moment, qu'on pourra décider de notre » valeur ? Qui t'arrête ? que crains-tu ? Je » vais hors de ces murs chercher la gloire : » suis-moi, si tu l'oses. » Il dit : et tous deux à l'instant se précipitent, l'un entraîné par la fureur, l'autre conduit par l'honneur, et piqué d'un défi qui l'outrage.

Ils tombent sur les Chrétiens étonnés et surpris : tous deux, jaloux de s'effacer, ils égorgent les guerriers, ils brisent, ils dispersent les boucliers et les casques, coupent les échelles, abattent les béliers, et de ces monceaux de morts, de ruines et de débris, ils élèvent un nouveau rempart à la place du rempart détruit.

Ces Guerriers, dont l'audace brûloit d'escalader les murailles, n'aspirent déjà plus à entrer dans Solime : sans force pour se défendre, ils cèdent au torrent qui les poursuit, et livrent à la rage des deux Héros leurs machines désormais inutiles et brisées.

Ces fougueux rivaux s'abandonnent à toute leur impétuosité : ils appellent la flamme, et déjà chacun d'eux, armé d'une torche brûlante, marche à la tour de bois. Telles jadis on peignoit les filles de l'enfer

sortant du Tartare, pour bouleverser le monde, et secouant leurs flambeaux et leurs serpens.

Mais l'indompté Tancrède, qui encourage ailleurs ses guerriers à l'assaut, voit enfin leur ravage et la flamme dévorante. Soudain il vole pour arrêter leur fureur : sa valeur impétueuse les repousse, les met en fuite, et leur rend la terreur qu'ils avoient répandue parmi les Chrétiens.

Pendant que la fortune balance les revers et les succès, Godefroi est rentré dans sa tente : à ses côtés sont Baudouin et le fidèle Sigier. Ses amis affligés accourent, et l'environnent. Dans l'impatience qui le presse, il veut arracher le trait funeste ; le bois se rompt, et laisse le fer dans la plaie.

Il veut qu'on emploie, pour l'en retirer, les moyens les plus prompts ; que l'acier tranchant ouvre et sonde tous les replis de sa blessure : « Rendez-moi, dit-il, aux » combats ; il ne faut pas que ce jour les ter- » mine sans moi. » Il dit, et appuyé sur une lance, il offre sa jambe au fer qui va la déchirer.

Déjà le vieil Hérotime, né sur les bords de l'Eridan, interrogeoit, pour le guérir,

son art et ses ressources : Hérotime connoît les plantes et leurs vertus, les eaux et leur usage : favori des Muses, il pouvoit chanter les héros, et immortaliser leurs exploits ; mais il aima mieux consacrer ses travaux à une science plus obscure, et ne s'occupa qu'à dérober à la mort les fragiles humains.

Godefroi est debout, le regard serein, immobile à la douleur : Hérotime, les bras nus, la robe retroussée, tantôt avec le secours des plantes, tente d'arracher le trait fatal ; tantôt armé d'un fer mordant, il le saisit, et l'ébranle : essais inutiles, impuissantes ressources.

Le trait se refuse à son adresse, la fortune est inexorable à ses vœux ; ses efforts meurtriers accroissent la douleur ; c'est un supplice et presque la mort. Enfin, l'Ange qui veille sur Bouillon, touché de ses maux cruels, va cueillir sur le Mont Ida, le Dictame, plante salutaire, dont la fleur a l'éclat de la pourpre.

La nature apprit aux chèvres sauvages à connoître les vertus de cette herbe bienfaisante ; c'est elle qui les guérit quand la flèche du chasseur s'attache à leurs flancs, et les déchire. L'Ange l'apporte à l'instant,

et sa main invisible en distille le suc dans les eaux destinées à laver la plaie du Héros.

Il y mêle l'onde sacrée de la fontaine de Lydie, et l'odorante panacée ; le vieillard en verse sur la blessure ; soudain le trait se détache de lui-même et sans effort : le sang s'arrête ; la douleur fuit, la vigueur renaît. « Ce n'est point mon art qui te guérit, s'écrie » Hérotime, tu ne dois rien à la main d'un » mortel.

» Je reconnois à ce miracle une céleste » puissance : du haut des cieux, sans doute, » un Ange est descendu pour toi : prends » tes armes ; qui t'arrête ? retourne à la » gloire. » Godefroi, avide de combats, a déjà repris sa chaussure de pourpre ; déjà il brandit sa pique redoutable et embrasse son bouclier ; déjà son panache flotte sur sa tête.

Suivi de mille Guerriers, il marche vers la Cité : le Ciel est obscurci du nuage de poussière qui vole sous leurs pas ; la terre tremble ; les ennemis, de loin, aperçoivent le Héros, et le reconnoissent ; une frayeur soudaine les saisit et les glace. Trois fois Godefroi élève la voix.

A cette voix altière, à ces cris qui les rappellent au combat, les Chrétiens sen-

tent renaître leur audace ; ils revolent au pied des remparts : mais déjà Soliman et le Circassien se sont retirés au milieu des débris, et défendent obstinément le passage contre Tancrède et contre sa troupe.

Godefroi arrive caché sous ses armes, et d'un air terrible et menaçant, il lance au Circassien une javeline foudroyante : le bélier n'imprime pas un mouvement plus rapide ; l'arme funeste vole avec un bruit affreux. Argant, toujours intrépide, présente son bouclier.

Le bouclier est percé : sa cuirasse et son armure le sont encore, et le fer s'abreuve de son sang : mais insensible à la douleur : il l'arrache et le renvoie à Godefroi, « Tiens, lui dit-il, je te rends tes armes. »

L'instrument fatal d'injure et de vengeance vole et revient ; mais le Héros se courbe, et se dérobe au coup qui lui étoit destiné. Le fidèle Sigier le reçoit, le fer lui perce le gosier ; il expire, et s'applaudit d'expirer pour son maître.

Au même instant, une pierre lancée par Soliman, frappe le chef des Neustriens ; il tourne sur lui-même, et tombe en tournant. Godefroi cède à son ressentiment, saisit son épée, se précipite au milieu des

ruines, et va de plus près combattre les ennemis.

Le choc est affreux, et le Héros se signale par les coups les plus terribles : mais la nuit enveloppe la terre de son voile ténébreux ; ses ombres pacifiques suspendent enfin les querelles des mortels. Godefroi se retire, et termine cette sanglante journée.

Mais avant que de rentrer dans son camp, il y fait reporter ses blessés, et sauve de la fureur de l'ennemi les débris de ses machines. Cette tour, la terreur des Infidèles, quoiqu'elle ait reçu plus d'une atteinte, se soutient encore, et peut redevenir funeste aux assiégés.

Elle rouloit, et bientôt elle eût été à l'abri des retranchemens; mais, telle qu'un vaisseau qui, vainqueur des vents et des tempêtes, vient, à la vue du port, échouer sur le sable, ou périr sur un rocher; ou telle encore qu'un coursier qui, après avoir franchi les précipices et les torrens, chancelle et tombe à la porte de l'asile qui va le recevoir : telle la tour penche tout à coup; deux de ses roues se brisent, se dérobent sous elle et la laissent au passage pendante en ruines : on la soutient, on la relève, en attendant qu'on vienne réparer ses débris.

Godefroi veut qu'avant le jour elle soit rétablie : il place tout autour des gardes pour la défendre. Mais, du haut des remparts, on entend le bruit des marteaux et les cris des travailleurs; mille flambeaux allumés éclairent et trahissent leur ouvrage.

CHANT DOUZIÈME.

La nuit roule sur son char d'ébène; mais tout veille encore dans le camp et dans la ville. Les Chrétiens continuent, dans l'ombre, leurs travaux, et font une garde assidue : les Infidèles raffermissent leurs remparts ébranlés, chancelans, et en réparent les ruines. Les uns et les autres donnent à leurs blessés les soins les plus attentifs.

Enfin, on a pansé les plaies; la nuit avance, et les travaux avec elle : quelques-uns sont achevés, les autres languissent : l'ardeur se ralentit : le silence et les ombres devenues plus épaisses invitent au repos; mais il n'en est point pour l'Amazone, toujours affamée de périls et de gloire, elle presse les travailleurs, et ranime leur activité qui s'éteint. Argant l'accompagne, et elle se dit en secret :

C'est bien aujourd'hui qu'Argant et le Roi des Turcs ont fait des prodiges de valeur; seuls, ils ont osé sortir de Solime, se jeter au milieu des ennemis, et mettre leurs machines en pièces : et moi, loin des


CLORINDE

Chrétiens, à l'abri d'un rempart, j'ai combattu sans péril! Des coups heureux ont signalé mon adresse : voilà tous mes exploits et toute ma gloire. Est-ce donc là tout ce qu'une femme peut oser?

Ah! plutôt que de montrer une âme foible et timide au milieu de tant de héros, que ne vais-je sur les montagnes ou dans les bois, lancer mes traits aux bêtes sauvages! que ne vais-je reprendre les habits de mon sexe, et me cacher dans la retraite, si je ne puis égaler ces Guerriers! Ainsi parle Clorinde, inquiète, absorbée dans ses pensées; enfin, un grand projet s'offre à son idée; elle sort de sa rêverie, et se tourne vers Argant :

« Depuis long-temps, Seigneur, je ne sais » quoi d'extraordinaire, de hardi, roule » dans mon âme inquiète, soit inspiration » de Dieu, soit erreur de l'homme qui se » fait un dieu de son désir; vois ces flam- » beaux qui brillent hors du camp des en- » nemis; j'irai là, le fer dans une main, » une torche dans l'autre, et je mettrai le » feu à la tour; mon projet rempli, je laisse » au Ciel le reste.

» Si le destin s'oppose à mon retour, » j'abandonne à tes soins mes fidèles com- » pagnes, et ce mortel vertueux qui eut

» toujours pour moi la tendresse d'un père :
» fais reconduire en Égypte ces infortunées
» que ma perte laisseroit sans secours et sans
» appui, et ce vieillard accablé de ses mal-
» heurs et du poids de la vie; au nom de
» Dieu, Seigneur, souviens-toi de ma
» prière; ce sexe et cet âge sont bien dignes
» de ta pitié. »

Argant demeure interdit : il sent l'aiguillon de la gloire, qui, du cœur de Clorinde, passe dans le sien : « Tu iras là, lui
» dit-il, et moi, tu me laisserois ici con-
» fondu dans la foule des Guerriers vul-
» gaires? Et, tranquille loin du danger, je
» pourrois contempler avec plaisir la flamme
» et la fumée de l'incendie que tu aurois
» allumé? Non, non, si jusqu'ici j'ai par-
» tagé tes périls, je veux encore te suivre à
» la gloire ou à la mort.

» Ce cœur sait, aussi bien que le tien,
» mépriser la mort; je sais comme toi, qu'il
» est beau d'échanger la vie contre l'hon-
» neur. — Tu en as donné, lui répond Clo-
» rinde, une preuve immortelle dans cette
» glorieuse sortie; mais, enfin, je ne suis
» qu'une femme, et mon trépas n'est point
» une perte pour la triste Jérusalem; mais
» toi, si tu péris, veuille le Ciel écarter ce

» malheur ! si tu péris, qui restera pour » défendre ces murailles ? »

» En vain, lui répliqua le Guerrier, tu » voudrois enchaîner mon ardeur par de » frivoles raisons ; je suivrai tes pas si tu » veux me guider : si tu le refuses, je te » devance. » Tous deux d'accord ils vont trouver Aladin qui les reçoit au milieu des plus sages de son Conseil : « Seigneur, lui » dit Clorinde, daigne écouter nos propo- » sitions, et agréer notre dessein.

» Argant te promet de brûler la machine » ennemie ; jamais Argant ne promit en » vain : j'accompagnerai ses pas : nous at- » tendrons seulement que l'excès de la fa- » tigue ait amené le sommeil. » Aladin lève les mains au Ciel, et des larmes de joie mouillent ses joues couvertes de rides : « Grâces te soient rendues, dit-il, ô toi qui » daignes encore abaisser tes regards sur tes » serviteurs, et sauver mon empire !

» Non, il ne tombera pas, puisqu'il lui » reste pour appui de si braves Guerriers. » Mais vous, couple généreux, quels bien- » faits, quels présens pourront égaler vos » services ? Que la Renommée, de sa voix » immortelle, publie votre gloire et rem- » plisse l'Univers de votre nom ; votre plus

» noble récompense est dans votre action » même : mais mon cœur reconnoissant ne » s'acquittera qu'à demi, en vous offrant » une partie de mes États. »

Ainsi parle le vieux Monarque ; et il presse dans ses bras, tantôt Argant, tantôt Clorinde. Le Sultan ne peut plus dissimuler la noble jalousie qui l'anime : « Ce n'est pas » vainement aussi, dit-il, que j'ai ceint cette » épée : je marcherai avec vous, ou du » moins, je suivrai de près vos pas. — Ah ! » reprend Clorinde, irons-nous tous à cette » entreprise ? Eh ! si tu viens, qui défendra » Solime ? »

Argant lui préparoit un refus plus piquant et plus altier ; mais Aladin le prévient, et d'un front calme et serein : « Soliman, lui » dit-il, jamais ta valeur ne s'est démentie : » infatigable au combat, jamais l'aspect du » plus affreux danger n'effraya ton courage. » Tu pourrois encore te signaler cette nuit » par des exploits dignes de toi ; mais je ne » crois pas que vous deviez tous sortir à la » fois. Il faut, pour rassurer un peuple » alarmé, qu'il reste au milieu de nous quel- » qu'un des plus fameux Guerriers. Je ne » consentirois pas même à laisser partir » Argant et Clorinde, dont le sang mérite

» bien d'être épargné, si l'entreprise étoit » moins utile, et si je pouvois la confier à » d'autres bras.

» Mais cette tour funeste est environnée » d'une garde nombreuse : pour l'attaquer » avec succès, il faudroit envoyer une » troupe plus nombreuse encore ; et la pru- » dence le défend. Laissons donc partir ce » couple illustre qui veut s'exposer pour » la cause commune : tous deux plus d'une » fois ont couru de semblables hasards ; » eux seuls feront plus que mille soldats : » puissent-ils revenir vainqueurs dans nos » murs !

» Toi, Seigneur, tu dois aux soins de ta » grandeur et à l'honneur de la couronne, » de rester dans Solime. Quand Argant et » Clorinde auront allumé l'incendie, car » ils l'allumeront, et un pressentiment » secret m'en donne la certitude : si l'en- » nemi les poursuit, tu iras les sauver et les » défendre. » Ainsi parloit Aladin, Soliman cède à ses conseils, mais la tristesse est sur son front.

« Attendez, ajoute Ismen, attendez pour » sortir que la nuit soit plus avancée : peut- » être le sommeil triomphera enfin de ces » gardes qui veillent autour de cette funeste

» machine. Moi, cependant, je préparerai » des matières inflammables qui s'y attacheront et la dévoreront toute entière. » On adopte son avis, et les deux Guerriers vont attendre l'heure favorable à l'exécution de leur projet.

Clorinde, pour dérober sa marche aux yeux des Chrétiens, quitte ses pompeux habits et sa brillante armure : elle revêt une cotte-d'armes noire, funeste présage de son malheur. Elle prend un bouclier sans éclat, et un casque qui n'a ni cimier ni panache. Arsès est auprès d'elle, l'Eunuque Arsès qui la reçut au moment où elle respira le jour, et qui prit soin de son enfance.

Quoique accablé de vieillesse, il s'est partout traîné sur les pas de l'intrépide Guerrière : il lui voit changer son armure, son cœur présage les dangers où elle va s'exposer; il s'en afflige, il la conjure par ses cheveux blancs, par le souvenir de sa tendresse et de ses services, d'abandonner une funeste entreprise. Elle résiste à ses prières et à ses larmes.

« Cruelle! lui dit-il enfin, puisque ni » mon âge, ni la pitié, ni mes prières, ni » mes larmes, ne peuvent fléchir ce cœur » obstiné, je dévoilerai à tes yeux des se-

» crets que tu ignores : tu sauras qui tu es, » et tu suivras alors ou mes conseils ou tes » désirs. » Il poursuit, et Clorinde les yeux fixés sur lui, l'écoute en silence.

« Senape régnoit sur l'Ethiopie; peut-» être il y règne encore : il adore le fils de » Marie, et tout son peuple l'adore comme » lui. J'étois esclave dans son palais et » confondu avec les femmes de la Reine; » je servois cette Princesse : elle étoit » noire; mais sa couleur n'ôtoit rien à sa » beauté.

» Senape l'aimoit avec fureur, et sa ja-» lousie étoit égale à sa flamme : cette fu-» neste passion se nourrissoit dans son cœur » déchiré. Il la cachoit aux mortels : il » auroit voulu la cacher au Ciel même. La » Reine toujours sage, toujours modeste, » vivoit dans le silence et dans la retraite, » et faisoit son bonheur du bonheur de son » époux.

» Dans sa chambre étoit un tableau de » piété qui représentoit une histoire tou-» chante : on y voyoit une jeune fille blan-» che comme la neige, enchaînée près d'un » dragon furieux : un cavalier perçoit le » monstre qui nageoit expirant dans les flots » de son sang. Devant ce tableau, souvent

» la Reine humilioit son front, faisoit l'aveu
» de ses fautes secrètes, versoit des larmes,
» et récitoit des prières.

» Cependant elle conçoit et met au jour
» une fille d'une blancheur éclatante : cette
» fille, c'étoit toi..... A cette vue, elle se
» trouble, et son cœur est étonné de ce
» prodige nouveau : bientôt elle craignit la
» jalousie d'un époux soupçonneux : elle
» craignit que cette couleur inconnue en
» Éthiopie ne fût pour lui la preuve d'un
» crime ; et pour éviter sa fureur, elle ré-
» solut de te cacher à sa vue.

» On lui offre à ta place une petite Éthio-
» pienne qui vient aussi de naître : les
» femmes de la Reine et moi nous étions
» les seuls qui eussions accès dans la tour
» où elle étoit renfermée : elle connoissoit
» mon zèle ; ce fut à ma fidélité qu'elle
» daigna confier le triste et cher dépôt dont
» elle étoit forcée de se séparer. Tu n'a-
» vois point été plongée dans ces eaux que
» les Chrétiens appellent sacrées : l'usage
» d'Éthiopie recule cette cérémonie à un
» âge plus avancé.

» Les larmes aux yeux, elle te remit
» dans mes bras, m'ordonna de te porter
» dans un pays lointain, et d'y élever se-

» crètement ton enfance. Qui pourroit pein-
» dre la douleur de cette mère infortunée!
» Combien de fois elle te serra dans ses
» bras! Combien de fois elle répéta ses
» tristes et derniers adieux! Tes joues furent
» souvent arrosées de ses pleurs; souvent
» ses sanglots interrompirent ses plaintes et
» ses regrets; enfin, levant les yeux au Ciel:
» ô mon Dieu! dit-elle, toi qui sondes l'a-
» bîme des âmes, toi dont l'œil éclaire les
» replis les plus secrets de mon cœur!

» Si ce cœur fut toujours pur, si jamais
» le crime ne souilla ni ma pensée, ni mon
» lit..... Ah! ce n'est pas pour moi que je
» t'implore! d'autres fautes m'ont mérité
» tes dédains et ton courroux..... Mais, ô
» mon Dieu! veille sur un enfant innocent,
» qu'une mère déplorable est forcée d'arra-
» cher de son sein! Que ma fille vive:
» qu'elle ne tienne de moi qu'un attache-
» ment inviolable aux loix de l'honneur!
» qu'elle apprenne d'une autre à être heu-
» reuse et fortunée!

» Et toi, céleste Guerrier, qui sauvas
» cette Vierge du serpent prêt à la dévorer,
» si j'ai, devant ton image, allumé de pieux
» flambeaux, si je t'ai offert de l'or et de
» l'encens, daigne t'intéresser à ma fille;

» sois son protecteur et son asile dans les
» dangers. Elle se tait à ces mots ; son cœur
» se ferme et se resserre, et la pâleur de la
» mort couvre son visage.

» Je te pris dans mes bras, je te baignai
» de mes larmes, et je t'emportai cachée
» dans une corbeille, sous des feuilles et des
» fleurs. Je trompai tous les yeux : seul et
» sans confident, je partis déguisé. Une
» sombre forêt me reçut ; là je vis venir à
» moi une tigresse, l'œil en feu, la gueule
» beante.

» Plein de frayeur, je m'élance sur un
» arbre et je te laisse sur le gazon : le monstre
» s'approche et tourne sur toi ses sinistres
» regards : mais soudain il s'adoucit, et
» oubliant sa férocité, de la langue il te
» caresse et te flatte ; tu lui souris, et ta main
» innocente lui rend ses caresses.

» Enfin elle se couche auprès de toi et te
» présente ses mamelles que pressent tes
» lèvres avides. Étonné, confondu, je con-
» temple ce prodige. Cependant, l'animal
» qui te voit rassasiée de son lait, s'enfuit
» et disparoît à mes yeux.

» Je descends, je te reprends dans mes
» bras, et poursuivant ma route, je m'ar-
» rête enfin dans une bourgade obscure : là,

» je t'élevai à l'ombre du silence et du » mystère. Ce ſut là que ta langue apprit à » former les premiers sons, que tes pieds » foibles et tremblans hasardèrent les pre- » miers pas. L'astre qui mesure les mois » avoit seize fois recommencé sa carrière » depuis que nous étions dans cet asile.

» Déjà je touchois au déclin de mes ans, » j'étois riche et chargé des trésors dont, » en partant, la Reine m'avoit comblé : je » me lassai enfin d'errer dans une terre » étrangère ; l'amour de la patrie se réveilla » dans mon cœur : je voulus revoir mes amis, » les lieux qui m'avoient vu naître, et » vieillir dans mes propres foyers.

» Je pars, je dirige mes pas vers l'Égypte, » où je commençai de respirer le jour, et je » t'emmène avec moi : j'arrive au bord d'un » torrent, des brigands m'y surprennent ; » la mort d'un côté, de l'autre une onde » rapide et menaçante : que devois-je faire ? » Je veux me sauver, et je ne puis aban- » donner mon doux et précieux ſardeau : » je me jette à la nage : d'une main je fends » les eaux, je te soutiens de l'autre.

» Le torrent est rapide : au milieu s'ouvre » un gouffre profond où l'onde tourne et se » replie sur elle-même : j'en approche, elle

» m'entraîne et va m'engloutir ; je t'abandonne alors : mais, ô prodige ! l'eau se courbe sous toi, ses vagues caressantes t'embrassent et te soutiennent ; le vent qui la seconde te porte sur la rive et te dépose sur le sable. Moi-même, enfin, j'y arrive avec peine, haletant et fatigué.

» Je te réchauffe dans mon sein. La nuit nous couvre bientôt de ses ombres, et nous livre au sommeil : je vois en songe un Guerrier terrible et menaçant ; il m'appuie sur le visage une épée nue ; et d'un ton impérieux : Je te commande, me dit-il, d'exécuter d'abord les ordres que t'a donné la Reine. Baptise cet enfant : elle est chérie du Ciel, et je dois veiller sur ses jours.

» Je la garde, je la défends ; c'est moi qui ai pour elle adouci les monstres des forêts et donne du sentiment aux eaux : malheur à toi ! si tu ne crois à un songe interprète des célestes volontés. Je repris mon voyage ; né Musulman, et tout plein de ma croyance, je regardai mon songe comme une vaine illusion.

» J'oubliai mes promesses et les prières de la Reine : je laissai sur tes yeux le bandeau de l'erreur, et tu fus élevée dans la loi de Mahomet. Tu croissois, et bientôt

» ton audace intrépide dompta la nature et
» la foiblesse de ton sexe ; les armes à la
» main, tu acquis de la gloire et des trésors.
» Tu sais quels ont été depuis tes destins ; tu
» sais que, fidèle à mes devoirs, ma ten-
» dresse t'a toujours suivie dans tes courses
» guerrières.

» Hier, plongé dans un sommeil léthar-
» gique, un songe offrit encore le même
» Guerrier à ma pensée : il porta sur moi
» des regards plus sinistres, et d'une voix
» terrible : Infidèle, me dit-il, l'heure ap-
» proche où Clorinde doit changer de sort :
» malgré tes efforts, elle sera à moi, il ne
» te restera que ton désespoir. Il dit, et d'un
» vol rapide, il s'élève dans les airs.

» Ce songe, ô cher et triste objet de mes
» soins ! ce songe te menace de quelque
» événement funeste ! Je ne sais, mais peut-
» être le Ciel ne veut pas qu'on attaque la
» religion de ses pères : peut-être le culte
» d'Éthiopie est le culte véritable. Ah !
» quitte, je t'en conjure, quitte ces armes
» et retiens ce courage impétueux. » Il se
tait ; et des pleurs inondent ses joues : Clo-
rinde demeure inquiète et rêveuse. La même
vision avoit troublé son sommeil et alarmé
son cœur.

Enfin, reprenant un air calme et serein :
» Je suivrai, lui dit-elle, une croyance qui
» me paroît la vraie, que tu me fis sucer
» avec le lait, et qu'aujourd'hui tu veux
» ébranler dans mon cœur ? Je n'abandon-
» nerai point mon entreprise ; je ne quit-
» terai point mes armes : une telle lâcheté
» déshonoreroit Clorinde. Non, quand la
» mort se présenteroit à mes yeux, sous la
» forme la plus affreuse, elle ne m'arrêteroit
» pas. »

Elle console ensuite le vieillard ; mais l'heure presse, elle part et va rejoindre le héros qui doit, avec elle, affronter les dangers. Ismen vient, par ses discours, exciter leur valeur déjà trop enflammée : il leur présente une composition de soufre et de bitume, et un flambeau caché dans un vase d'airain.

Ils sortent enveloppés des voiles de la nuit, et serrés l'un contre l'autre, ils descendent le long de la colline d'un pas rapide et allongé. Déjà ils voient la machine ennemie qui s'élève dans les airs. A cet aspect, leur courage s'enflamme, leurs cœurs s'embrasent et semblent prêts à s'élancer sur cet objet fatal de terreur et de vengeance : ils brûlent d'allumer l'incendie

et de se baigner dans le sang; la garde s'alarme et pousse un cri.

Cependant ils s'avancent en silence : enfin, la garde redouble et crie : *aux armes ! aux armes !* Ils ne se cachent plus, ils se précipitent : en un instant, ils ont attaqué, frappé, enfoncé l'ennemi. Telle la foudre brille, éclate et tombe tout à la fois.

A travers mille bras, à travers mille coups, ils ont atteint la fatale machine : déjà le feu pétille dans leurs mains, déjà la flamme a saisi les alimens que lui prépara l'Enchanteur; déjà elle s'attache à la tour et la dévore; un tourbillon de fumée l'environne; l'air en est obscurci, et les étoiles en perdent leur clarté.

Le vent souffle, nourrit l'incendie et accroît la terreur; le trouble et l'épouvante sont parmi les Chrétiens : ils courent aux armes; mais cette masse énorme et redoutée, tombe et s'écroule; un moment a détruit le fruit d'un si long travail.

Aux cris des sentinelles, à l'éclat de la flamme, deux escadrons sont accourus Argant leur montre le front, Argant les menace : « Ce sera dans votre sang, que » j'éteindrai cet incendie ». Cependant,

serré contre Clorinde, il recule pas à pas, et se retire sur le sommet de la colline. Telle qu'un torrent gonflé par la pluie, la foule des Chrétiens se précipite sur eux, s'étend, les environne et les presse.

Mais la porte dorée est ouverte; Aladin y est avec ses Guerriers, pour y recevoir les deux Héros vainqueurs et triomphans. Ils s'élancent; un gros de Chrétiens s'élance après eux : Soliman les repousse et ferme la porte; mais il l'a fermée sur Clorinde.

Infortunée Clorinde, pour punir sur Arimon le coup qu'il t'avoit porté, tu reviens sur tes pas, tu le punis, et ta vengeance sera la cause de ta mort! Au milieu des ombres, au milieu de la mêlée, Argant n'a plus songé à l'Amazone : il n'a senti que les périls dont il étoit entouré.

Enfin la Guerrière a éteint sa fureur dans le sang de sa victime; elle se reconnoît, elle voit la porte fermée; elle voit les Chréviens autour d'elle, et sa perte assurée. Cependant personne n'a les yeux sur elle; un espoir soudain vient ranimer son cœur; elle se glisse inconnue au milieu des ennemis et se perd dans la foule.

Puis à la faveur du trouble et de la nuit qui la couvre, elle se retire furtivement et

s'éloigne. Tel rassasié de carnage, un loup se dérobe en silence à la fureur des bergers. Mais Tancrède l'a vue percer le malheureux Arimon ; il l'a vue, il la suit toujours attaché à ses pas.

Il veut se mesurer avec elle : au coup qu'elle a frappé, il l'a prise pour un rival digne de lui. Elle va par d'obliques détours chercher une autre porte : le Héros la poursuit ; Clorinde se retourne : « O toi, s'écrie-» t-elle, qui me poursuis avec tant d'ardeur, » que m'apportes-tu ? — La guerre et la » mort. »

« — La guerre et la mort ! tu l'auras » puisque tu la cherches. » Elle dit, et l'attend de pied ferme : Tancrède aussi veut combattre à pied et s'élance à terre. Il abandonne son coursier ; aussitôt le fer à la main, et brûlant d'orgueil et de courroux, ils fondent l'un sur l'autre : tels combattent deux taureaux qu'anime un amour jaloux et furieux.

Généreux Guerriers, vous méritiez un plus vaste théâtre ! Le soleil du moins devoit éclairer vos exploits. O nuit qui les cachas dans le secret de tes ombres, souffre que je déchire le voile épais dont tu les couvris, et que je les fasse briller dans tout leur

éclat aux yeux des races futures! Que leur gloire sorte de ton obscurité, et vive éternellement dans le souvenir des mortels!

Ils ne savent ni reculer, ni se couvrir de leurs armes : l'ombre et la fureur leur ôtent l'usage de l'adresse et de la ruse : leurs pieds sont toujours immobiles, leurs mains toujours en mouvement; les épées étincellent l'une contre l'autre heurtées; de la taille, de la pointe, leurs coups ne sont jamais sans effet.

La honte amène la vengeance, la vengeance à son tour renouvelle la honte. Toujours de nouveaux motifs irritent leur ardeur; à chaque instant l'arène devient plus étroite, et les combattans se rapprochent. Dans leur fureur, ce n'est plus de la pointe de leurs épées qu'ils cherchent à s'atteindre : ils se frappent de la poignée, ils se heurtent et de leurs casques et de leurs boucliers.

Trois fois de ses bras nerveux Tancrède pressa la Guerrière; trois fois elle se dégagea des liens dont il l'enchaînoit : liens cruels que formoit la rage et qu'Amour eût rendus si doux! Ils s'attaquent une seconde fois avec le fer, et l'un et l'autre le teint de son sang. Fatigués enfin et hors d'haleine, tous deux s'éloignent et vont respirer un moment.

Tous deux ils se regardent et appuient sur leurs épées leurs corps appesantis. Déjà l'aurore peignoit l'orient de ses premiers feux, et faisoit pâlir le front des astres de la nuit. Tancrède voit son ennemi baigné dans son sang ; lui-même est à peine blessé : son orgueil s'en applaudit. Misérables jouets de l'erreur ! nous nous livrons en aveugles au moindre espoir qui nous flatte et nous abuse.

Malheureux, tu triomphes ! ah quels tristes exploits ! quelle funeste victoire ! Chaque goutte de ce sang que tu vois couler, tes yeux la paieront d'un torrent de larmes ! Les deux Guerriers restent un moment immobiles, et les regards attachés l'un sur l'autre : enfin Tancrède rompt le silence.

« Le sort devoit à notre valeur un plus » noble théâtre et des témoins de notre » gloire : mais, puisque le cruel nous re» fuse cette douceur, daigne du moins me » révéler ton nom et ta naissance. Permets » que, vainqueur ou vaincu, je connoisse » celui qui doit honorer mon triomphe ou » ma défaite.

» — Tu me demandes un secret que ja» mais je ne révèle à un ennemi ! Que t'im» porte mon nom ? Sache seulement que je

» suis un des Guerriers qui ont embrasé la » tour. » Tancrède, à ces mots, est transporté de fureur : « Barbare, s'écrie-t-il, ton » silence et ton discours irritent également » ma vengeance. »

A l'instant la colère se rallume et le combat se ranime : quel combat ! leurs forces sont éteintes, ils ne connoissent point l'adresse, il ne leur reste que la rage : ils se percent et se déchirent. Sanglans, couverts de blessures, ils ne tiennent plus à la vie que par leur fureur.

Telle on voit la mer Égée, lorsque les vents qui soulevoient ses flots sont rentrés dans leurs grottes profondes : le calme ne règne point encore sur son sein, et ses ondes obéissent toujours au mouvement dont elles furent agitées. Tels les deux Guerriers, quoiqu'épuisés et sans vigueur, sentent encore l'impulsion de leur fureur première.

Mais enfin l'heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde est arrivée : Tancrède atteint son beau sein de la pointe de son épée. Le fer s'y enfonce et s'abreuve de son sang, l'habit qui couvre sa gorge délicate en est inondé : elle se sent mourir ; ses genoux fléchissent et se dérobent sous elle.

Tancrède poursuit sa victoire, et la menace à la bouche, il la pousse, il la presse; elle tombe, mais, en tombant, un rayon céleste l'éclaire : la vérité descend dans son cœur, et d'une Infidèle en fait une Chrétienne. D'une voix mourante, elle prononce ces paroles dernières :

« Ami, tu as vaincu; je te pardonne : » toi-même pardonne à mon malheur. Je ne » te demande point grâce pour un corps qui » bientôt n'a plus rien à craindre de tes » coups; mais aie pitié de mon âme. Que » tes prières, qu'une onde sacrée versée par » tes mains, lui rendent le calme et l'inno- » cence. » Ses tristes et douloureux accens retentissent au cœur de Tancrède, le pénètrent, éteignent son courroux, et de ses yeux arrachent des larmes involontaires.

Non loin de là un ruisseau jaillit en murmurant du sein de la montagne : il y court, il remplit son casque, et revient tristement s'acquitter d'un saint et pieux ministère. Il sent trembler sa main, tandis qu'il détache le casque et qu'il découvre le visage du Guerrier inconnu : il la voit, il la reconnoît; il reste sans voix et sans mouvement : ô fatale vue, funeste reconnoissance!

Il alloit mourir; mais soudain il rappelle toutes ses forces autour de son cœur : étouffant la douleur qui le presse, il se hâte de rendre à son amante une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée. Au son des paroles sacrées qu'il prononce, Clorinde se ranime; elle sourit, une joie calme se peint sur son front et y éclaircit les ombres de la mort. Elle sembloit dire : le Ciel s'ouvre et je m'en vais en paix.

Sur ses joues la pâleur des violettes se mêle à la blancheur des lis : elle fixe ses yeux éteints vers le Ciel, et soulevant sa main froide et glacée, elle la présente au Guerrier comme un gage de paix. Dans cette attitude, elle expire et paroît s'endormir.

A cet aspect, les forces que Tancrède avoit recueillies le quittent et l'abandonnent : il se remet tout entier sous la main de la douleur, qui serre son cœur et le glace. La mort est sur son front et dans tous ses sens. Immobile, sans couleur et sans voix, rien ne vit plus en lui que son désespoir.

Les derniers liens qui arrêtoient son âme se brisoient l'un après l'autre : elle alloit suivre l'âme de son amante, quand le ha-

sard ou le besoin amena dans ces lieux une troupe de Chrétiens.

Le chef reconnoît le Héros à ses armes; il accourt; il reconnoît aussi Clorinde, et son cœur est percé de douleur. Sans la croire Chrétienne, il ne veut pas laisser ce beau corps à la fureur des bêtes farouches : il les fait porter l'un et l'autre sur les bras de ses soldats, et marche à la tente de Tancrède.

Dans ce mouvement lent et tranquille, le Guerrier ne reprend point encore l'usage de ses sens, mais de foibles soupirs prouvent qu'il conserve un reste de vie. Le corps de son amante, immobile et glacé, porte partout l'empreinte du trépas. Enfin, on les dépose l'un et l'autre dans une tente séparée.

Tancrède est entouré de ses fidèles écuyers, qui lui donnent les soins les plus empressés et les plus tendres : déjà ses yeux languissans se rouvrent à la clarté du jour; il entend des voix confuses, il sent les mains qui pansent ses blessures; mais son âme étonnée de se retrouver, doute encore de sa vie, et a peine à s'assurer d'elle-même; ses regards errent autour de lui; enfin il reconnoît et sa tente et ceux qui l'environnent.

D'une voix foible et douloureuse : « Est-» ce que je vis, dit-il? est-ce que je res-» pire ? Mes yeux voyent-ils encore les » rayons odieux de ce jour funeste?...... » de ce jour qui éclaire mon crime, et me » reproche les horreurs que la nuit m'avoit » cachées. Ah! main cruelle; honteux ins-» trument de la mort, toi qui connois toutes » les manières de la donner, pourquoi, » lâche et timide maintenant, n'oses-tu tran-» cher les derniers liens de ma coupable » vie?

» Perce donc aussi mon sein!...... dé-» chire ce cœur infortuné!...... mais tu ne » sais qu'être barbare, et ce seroit un bien-» fait qu'une mort qui finiroit mes douleurs! » Je vivrai, triste et mémorable exemple » d'un amour malheureux! Objet d'hor-» reur, oui, une vie traînée dans l'oppro-» bre est le seul supplice qui puisse égaler » ton forfait.

» Je vivrai au milieu des remords; les » ennuis seront mes compagnons et mes » bourreaux : errant, forcené, je redoute-» rai les ombres solitaires de la nuit qui me » rappelleront ma funeste erreur : j'abhor-» rerai ce soleil dont les rayons odieux m'ont » révélé mes malheurs et mon crime. Je me

» craindrai moi-même, et me fuyant tou-
» jours, je me retrouverai sans cesse.

» Mais, hélas! en quels lieux sont ces » restes déplorables et chers? Ce qu'en a » épargné ma fureur, peut-être en ce mo- » ment saigne sous la dent cruelle des bêtes » farouches? Ah, malheureux! les ombres » ont égaré ta main! Mais c'est toi qui as » appris à ces monstres à déchirer ton » amante : c'est à toi qu'ils doivent cette » noble et sanglante pâture.

» O restes que j'adore! j'irai, j'irai aux » lieux où je vous ai laissés : je vous recueil- » lerai pour vous posséder si vous y êtes en- » core. Mais si les bêtes sauvages les ont dé- » vorés, je me livrerai moi-même à leur » rage; leurs entrailles seront mon tombeau » comme celui de mon amante : heureux si » mes tristes débris s'y mêlent et s'y confon- » dent avec les siens! »

Ainsi parloit cet amant désespéré : on lui dit que l'objet de ses regrets n'est pas loin de sa tente : un rayon de joie se mêle aux ombres dont son front est couvert : tel fuit l'éclair qui déchire le sein de la nue. Il soulève avec effort ses membres languissans, appesantis, et d'un pas chancelant, il se traîne vers ce corps adoré.

Quand il voit sur ce beau sein la cruelle blessure que sa main a faite ; quand il voit ce visage décoloré, sans éclat, mais serein encore, et tel qu'un ciel sans nuage dans l'obscurité de la nuit, il tremble, ses genoux fléchissent, et ses fidèles écuyers le soutiennent à peine. « O céleste beauté! dit-il, tu » peux adoucir les horreurs du trépas ; mais » tu ne peux plus adoucir mon sort.

» O belle main qu'en mourant elle me » présenta comme un gage de paix et d'amitié! dans quel état, hélas, je te revois : » dans quel état je suis moi-même! Les » voilà donc les funestes et déplorables effets » de ma rage! Barbare! ta main cruelle a » fait ces blessures, tes yeux plus cruels en- » core les contemplent!

» Ils les contemplent sans verser des lar- » mes!...... Chère amante, je ne puis te » donner des pleurs ; je te donnerai mon » sang! » A ces mots, furieux, désespéré, il arrache l'appareil qui couvre ses blessures et les déchire : son sang ruisselle ; sa main alloit porter les derniers coups, mais il s'évanouit, et l'excès de sa douleur le sauve de sa rage.

On le reporte sur son lit ; on rappelle son âme fugitive et on l'attache à la vie.

Mais déjà la renommée a publié sa funeste aventure et ses cruels déplaisirs. Le pieux Bouillon accourt à sa tente, de fidèles amis y volent avec lui : mais, ni les conseils du Héros, ni les discours de l'amitié ne peuvent consoler ses douleurs.

Sa plaie saigne et s'aigrit encore sous les mains qui tentent de la guérir : mais le vénérable Solitaire, qu'une pieuse tendresse intéresse au sort de Tancrède, d'une voix sévère, lui reproche sa foiblesse et son égarement.

« O Tancrède, Tancrède, combien tu » es changé! que sont devenus ta raison et » ton courage? quel nuage s'est épaissi sur » tes yeux, et les ferme à la lumière? Ce » malheur que tu déplores est un bienfait du » Ciel : n'entends-tu pas sa voix qui te rap- » pelle sous la loi du devoir? Ne reconnois- » tu pas sa main qui te marque la route que » tu as abandonnée?

» Chevalier dégénéré, de vengeur de Jé- » sus-Christ, tu étois devenu, par un in- » digne échange, l'esclave d'une créature » rebelle à son Auteur : un heureux revers » punit ton erreur, et te rend à toi-même » et à tes vertus : et tu te refuses à la grâce » qui t'appelle?

» Tu te refuses, ingrat, à la tendresse du
» Ciel, tu t'irrites contre lui. Malheureux !
» où cours-tu ? où t'entraîne ton aveugle
» désespoir ? Déjà tes pas sont suspendus
» sur le précipice ; l'abîme va t'engloutir ;
» et tu ne le vois pas ! Au nom du Ciel,
» rentre dans toi-même, ouvre les yeux,
» maîtrise enfin une douleur qui te conduit
» à une double mort. »

Il se tait ; à l'idée d'une mort éternelle, Tancrède est saisi d'un saint effroi : son cœur s'ouvre aux douces consolations, et ses transports diminuent. Cependant il gémit toujours ; sa langue ne sait encore qu'exprimer ses plaintes et ses regrets : tantôt il se parle à lui-même, souvent il s'entretient avec Clorinde qu'il croit voir du haut des cieux se pencher vers lui pour l'entendre.

D'une voix foible et mourante, il l'appelle quand le jour finit ; il l'appelle quand le jour commence : il l'invoque, il la pleure : telle, pendant les nuits solitaires, la triste Philomèle déplore la perte de ses petits que lui ravit un oiseleur inhumain, et qu'un tendre duvet couvroit à peine. Les airs et les bois retentissent de ses plaintes. Enfin, ses yeux se ferment un moment, et le som-

meil lui verse des pavots qu'il mouille de ses larmes.

Un songe lui offre l'objet de ses soupirs et de ses regrets, tout brillant d'une céleste lumière et couronné d'étoiles : mais au milieu de cet éclat divin qui relève sa beauté, Tancrède retrouve les traits qui lui sont connus. Il lui semble que d'un air attendri elle essuie ses larmes, et lui dit : « Cher et » fidèle amant, contemple ma beauté, sois » témoin de mon bonheur, et que cette vue » calme tes regrets.

» C'est à toi que je dois ma félicité : ton » erreur m'a fait perdre une vie périssable, » mais ta piété m'a placée au rang des Im» mortels et dans le sein de l'Être suprême : » une volupté céleste et pure y comble mes » désirs ; c'est là que je t'attends : là, dans » les flots d'une éternelle clarté, nos âmes » confondues jouiront d'elles-mêmes et du » Dieu qui fera leur bonheur.

» Oui, je t'y attends, cher Tancrède, » si toi-même tu ne te fermes pas la route » du Ciel ; si tu ne te laisses pas entraîner » à l'erreur de tes sens. Vis, et sois sûr que » je t'aime autant qu'il m'est permis d'aimer » un mortel. » Elle dit : ses regards s'allument du zèle qui l'enflamme ; la douce con-

solation coule dans le cœur du Héros. Clorinde s'enfonce dans la clarté qui l'environne, et disparoît à sa vue.

Tancrède se réveille, la sérénité dans l'âme, et s'abandonne aux soins fidèles qui le rappellent à la vie : cependant il ordonne qu'on rende à son amante les devoirs suprêmes : il ne peut lui élever un superbe mausolée; le ciseau n'anima point des figures destinées à pleurer sur sa tombe ; mais du moins on choisit le marbre le plus précieux, et l'art en arrondit les contours.

Un nombreux cortége accompagna le cercueil avec des flambeaux funèbres : les armes de la Guerrière furent attachées à un pin, en forme de trophée. Dès le lendemain, le Héros, surmontant sa foiblesse et maîtrisant sa douleur, alla, pénétré d'un respect religieux, visiter le lieu qui renfermoit cette dépouille auguste et chérie.

A la vue du tombeau qui possède la plus belle moitié de lui-même, il pâlit; sa langue et ses sens sont glacés : ses regards s'attachent immobiles sur ce marbre funeste. Enfin, un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux, et d'une voix qu'entrecoupent les sanglots : « O tombe! s'écrie-t-il, ô cher et

» fatal objet qui renfermes mon amante et
» que j'arrose de mes larmes!
» Non, ce n'est point la mort qui habite
» dans ton sein; ma Clorinde y vit encore,
» et l'amour y vit avec elle : je sens, ah! je
» sens des feux qui me sont connus; ils sont
» moins doux qu'autrefois, mais toujours
» aussi brûlans : ô tombe! reçois mes soupirs,
» reçois ces baisers mouillés de mes pleurs;
» transmets-les à ces restes chéris que tu
» possèdes, et que je ne puis plus embrasser!
» Oui, transmets-lui ces baisers. Sa belle
» âme n'en sera point offensée : le séjour
» qu'elle habite est inaccessible à la colère et
» à la haine: elle pardonne à mon erreur, et
» cette idée est la seule consolation qui me
» soutienne au milieu de mes cruels ennuis.
» Elle sait que sa mort ne fut que le crime
» de ma main; elle permet que ce cœur qui
» l'aima, l'aime encore jusqu'à son dernier
» soupir.
» Oui, je l'aimerai jusqu'à mon dernier
» soupir. Heureux le jour qui finira mes
» douleurs! Plus heureux mille fois, si,
» dans ton sein, mes cendres pouvoient se
» confondre et reposer avec les siennes!
» Réunis sur la terre, réunis dans les cieux,
» nous devrions à la mort un bonheur que

CHANT TREIZIÈME.

A peine est tombée, à peine est réduite en cendres cette machine immense qui devoit foudroyer Solime, qu'Ismen cherche de nouveaux artifices pour assurer ses remparts, enchaîner la valeur des Latins, et leur ôter les moyens de relever contre les murs ébranlés une autre tour et d'autres terreurs.

Non loin des tentes des Chrétiens, au fond d'un vallon solitaire s'élève une sombre, une antique forêt : des arbres aussi vieux que le monde, y répandent un ombrage funeste. Là, quand le soleil darde ses feux les plus brûlans, à peine on voit luire une lumière incertaine, triste et décolorée. Tel paroît un foible crépuscule sous un ciel nébuleux, lorsque la nuit succède au jour, ou le jour à la nuit.

Mais quand le soleil est sur son déclin, ce n'est plus qu'une sombre horreur, d'épaisses ténèbres et une nuit aussi affreuse que celle des enfers. L'œil est étonné de ne plus voir, et les cœurs sont glacés d'effroi.



G. Gravelot Inv.

P. Le Roy Sculp.

Les troupeaux, les bergers craignent d'errer sous ces ombrages : jamais le voyageur ne s'y repose ; il les fuit et les montre de loin, comme un objet sinistre et malheureux.

C'est là que, portées sur des nuages, avec leurs infâmes amans, les sorcières vont célébrer leurs orgies nocturnes : sous les formes les plus hideuses, elles y tiennent leur infernal conseil, et dans leur abominable débauche, outragent la nature et l'amour.

Jamais dans ce bois funeste les habitans de ces lieux n'osèrent arracher un rameau : les Chrétiens plus hardis y portèrent la cognée, et c'étoit là qu'ils avoient construit leurs machines. A la faveur du silence et de la nuit, l'Enchanteur pénètre dans cette forêt ; il y décrit un cercle et y trace des caractères magiques.

Il quitte sa ceinture, met dans le cercle un pied nu, et murmure tout bas les mots les plus puissans : trois fois il se tourne vers l'orient, trois fois du côté où le soleil se couche ; trois fois il agite cette baguette qui rappelle les morts du fond des tombeaux et les rend à la vie ; trois fois de son pied nu il frappe la terre, et enfin il prononce ces terribles accens :

« Écoutez, écoutez, ô vous que jadis du

» sein de la lumière, le tonnerre précipita
» dans l'abîme; vous qui, errans au milieu
» des airs, y formez les tempêtes et les orages,
» et vous, habitans de l'enfer, ministres du
» désespoir et de la mort, je vous invoque,
» et toi, plus qu'eux tous, Monarque des
» sombres royaumes, qui règnes sur les feux
» dont toi-même tu es dévoré!

» Prenez sous votre garde cette forêt et
» ces arbres que j'ai comptés, et que je con-
» fie à vos soins : qu'à chacun de ces arbres
» quelqu'un de vous s'unisse comme l'âme
» au corps des mortels : que le Chrétien qui
» osera en approcher, recule épouvanté,
» que du moins il s'arrête aux premiers
» coups, et redoute votre vengeance. » Il
ajoute des mots encore plus affreux, que
sans être impie, aucune langue ne peut ré-
péter.

A sa voix, les astres qui couronnent le
front de la nuit perdent leur clarté ; la lune
se trouble et se couvre d'un nuage. Mais les
démons ne paroissent point encore : Ismen
furieux : « Esprits infernaux, s'écrie-t-il,
» vous n'obéissez pas à ma voix! Peut-être
» vous attendez de plus redoutables accens
» et des mots plus mystérieux?

» Je n'ai point encore oublié les secrets

» les plus puissans de mon art : d'une langue » ensanglantée, je sais encore proférer ce » mot terrible et redouté, qui fait trembler » les enfers et pâlir leur Monarque sur son » trône. Si.... si..... » Il alloit en dire davantage, mais déjà le charme est accompli.

Auprès de lui se rassemble une troupe innombrable d'esprits malfaisans ; et ceux qui errent dans les airs, et ceux qui habitent les sombres horreurs de l'abîme : tous sont encore remplis d'effroi et pleins de l'arrêt terrible qui leur défendit de se mêler dans les querelles des mortels. Mais l'accès de la forêt ne leur a point été interdit, et sans violer les célestes décrets, ils peuvent habiter les arbres que leur confie l'Enchanteur.

Fier du succès de ses charmes, Ismen retourne vers Aladin : « Seigneur, lui dit-il, » sors du trouble qui t'agite ; que ton cœur » connoisse enfin la paix et la tranquillité. » Ton trône n'a plus rien à redouter : les » ennemis ne pourront plus relever leur » machine détruite. » Il dit, et lui raconte les prodiges qu'il vient d'opérer.

Il ajoute ensuite : « Le Ciel nous promet » encore un événement dont mon cœur n'est » pas moins flatté : bientôt Mars et le Soleil se

» joindront dans le signe du Lion : leurs feux
» combinés dévoreront la terre ; la pluie
» ne s'épanchera plus sur son sein aride :
» l'air sera immobile et brûlant : tout an-
» nonce aux mortels la sécheresse la plus
» funeste.

» On éprouvera ici les ardeurs qui dé-
» vorent le Nasamon et le Garamante sur
» leurs sables arides ; mais du moins tes su-
» jets trouveront un asile sous leurs toits,
» au milieu des ombrages et au bord des
» fontaines : mais les Chrétiens languiront
» sur une plaine stérile et desséchée ; déjà
» vaincus par le Ciel, ils seront anéantis
» par l'Égyptien.

» Tranquille spectateur de ta victoire,
» tu triompheras sans avoir combattu ; mais
» si l'orgueilleux Circassien, qui s'indigne
» contre le repos, et ne connoît de gloire
» que celle qu'on moissonne au milieu des
» dangers, vient d'une ardeur importune
» exciter ton courage, tâche de trouver un
» frein qui l'arrête : bientôt le Ciel, pro-
» pice à nos vœux, te donnera la paix, et
» rejettera sur nos ennemis les fléaux dont
» ils nous ont menacés. »

Rassuré par ce discours, Aladin ne craint plus les forces des Chrétiens. Cependant

ses murailles se relèvent ; toujours actif, il en presse les réparations : Citoyen, étranger, tout travaille ; tout est dans un continuel mouvement.

Cependant le pieux Bouillon ne veut point livrer à Solime un assaut inutile ; c'est d'une nouvelle tour qu'il attend le succès, et pour en construire une, il envoie ses travailleurs dans la forêt qui, jusqu'alors, a fourni du bois à ses besoins. Ils y vont aux premiers rayons du jour : mais, à son aspect, une frayeur soudaine les saisit et les glace.

Tel un enfant timide fuit des spectres que lui forge son imagination : tel dans l'ombre et dans le silence de la nuit, il redoute les fantômes qu'il a créés. Ainsi tremblent les travailleurs, à qui la crainte figure des monstres plus terribles que le Sphinx et les Chimères.

Étonnés, éperdus, ils retournent sur leurs pas, et dans de ridicules récits, ils peignent des prodiges qui ne trouvent aucune croyance. Godefroi les renvoie avec une escorte de Guerriers intrépides, dont l'audace puisse rassurer leurs esprits.

Mais à peine ils ont aperçu ces ombres épaisses, ces asiles affreux et sauvages, leur cœur palpite, et frémit d'épouvante et d'hor-

reur. Cependant ils avancent encore, et sous une feinte hardiesse, ils cachent leur frayeur et leur lâcheté : déjà ils approchoient de la forêt enchantée.

Tout à coup un bruit affreux s'y fait entendre : tel mugit un volcan dans le sein de la terre ébranlée ; tel est le murmure des vents, ou le gémissement des vagues brisées contre les écueils. On croit y démêler le rugissement des lions, le sifflement des serpens, les hurlemens des loups, les cris des ours, les éclats de la trompette et les sons bruyans du tonnerre mêlés et confondus.

Travailleurs et Guerriers, tout pâlit : mille indices trahissent la terreur dont leur âme est atteinte : la raison ne peut soutenir leur audace : la discipline ne peut les arrêter : ils cèdent à la puissance invisible qui les frappe. Ils fuient ; et l'un d'eux vient auprès de Bouillon excuser en ces mots leur foiblesse :

« Seigneur, il n'est plus personne qui » ose attaquer cette forêt : l'enfer tout entier » s'est armé pour la défendre. Qui pourroit » la regarder sans crainte, auroit le cœur » muni d'une triple enceinte de diamans : il » faut être insensible pour soutenir les ton- » nerres et les rugissemens qui s'y font en- » tendre. »

Alcaste écoutoit ces discours ; Alcaste, dont la stupide témérité méprise les mortels et la mort : les monstres les plus terribles, les volcans, la foudre, les tempêtes, tout ce que l'univers rassemble de plus affreux, rien ne peut étonner sa grossière audace.

Alcaste, avec un geste dédaigneux et un sourire moqueur : « J'irai, dit-il, où » n'ose aller ce Guerrier ; moi-même je » couperai ce bois qu'habitent les chimères » et les songes ; ces fantômes affreux, ces » murmures, ces cris, ne pourront le garantir de mes coups : je braverai l'enfer » tout entier, si l'enfer s'est ligué pour le » défendre. »

Il part de l'aveu de Godefroi ; bientôt il voit la fatale forêt ; il entend ses mugissemens : toujours intrépide, il s'avance, et déjà ses pieds alloient fouler le sol enchanté ; mais tout à coup s'élève devant lui une barrière de feu.

Le feu s'accroît, et à la hauteur d'une muraille il étend des flammes et des torrens de fumée ; de tous côtés ce terrible rempart environne la forêt et la défend de toute atteinte. D'espace en espace, des flammes s'élèvent sous la forme de châ-

teaux, de tours, de machines guerrières.

Au milieu de ces feux, que de monstres armés! que d'effroyables fantômes! L'un jette sur Alcaste des regards louches et sinistres; d'autres le menacent et lui présentent la mort. Il fuit enfin; il fuit à pas lents, tel qu'un lion que des chasseurs poursuivent; mais c'est toujours une fuite, et pour la première fois il a connu la peur.

Il s'étonne de trouver dans son âme ce sentiment nouveau : il s'en indigne, et son cœur est déchiré par le repentir; sombre, morne, honteux de lui-même, il n'ose plus lever ses regards jadis si fiers, et va cacher dans sa tente sa tristesse et sa confusion.

Godefroi le demande; il balance, et cherche des excuses pour se dérober à ses yeux; il se rend enfin à ses ordres, mais il marche d'un pas tardif et la tête baissée. A son silence d'abord, ensuite au désordre de ses réponses, le Héros connoît sa disgrâce et sa fuite : « Que faut-il en croire? dit-il. » Sont-ce des prestiges? sont-ce des mi» racles?

» S'il est parmi vous un Guerrier qui » ose sonder cet étrange mystère, qu'il aille

» et que du moins il nous en rende un » compte plus fidèle. » Il dit : et ce jour et les deux autres qui le suivirent, les plus fameux guerriers tentèrent de pénétrer dans la redoutable forêt; tous reculèrent à son aspect; tous furent saisis de crainte et d'effroi.

Cependant Tancrède avoit rendu à sa chère Clorinde les honneurs suprêmes : quoique languissant, accablé de douleurs et d'ennuis, il puisse à peine soutenir son casque et sa cuirasse, il s'offre à cette pénible entreprise. Son corps reçoit la loi de l'âme qui l'anime; et le courage en lui, devient de la force et de la vigueur.

Il marche en silence, et les yeux ouverts sur les dangers inconnus qu'il va braver; il soutient l'aspect effrayant de la forêt : sans s'étonner, il entend le bruit du tonnerre, il sent les secousses de la terre ébranlée; son cœur frémit un instant; mais bientôt, d'un pas intrépide, il entre dans le bois redouté, et soudain le rempart de feu s'élève devant lui.

Il recule à cette vue; il balance un moment et se dit à lui-même : « Que serviront » ici mes armes? dois-je me précipiter dans » la gueule de ces monstres, au milieu de

» cette flamme prête à me dévorer? Sans
» doute je ne dois pas épargner mon sang
» quand l'honneur le demande; mais l'hon-
» neur n'ordonne pas d'en être prodigue : je
» connois sa voix, le cœur de Tancrède est
» fait pour la distinguer.

» Mais, si je retourne sans succès, que
» dira l'armée? quelle autre forêt pourra
» fournir à nos besoins? Godefroi voudra
» vaincre tous ces obstacles, et peut-être
» un autre Guerrier osera ce que n'aura osé
» Tancrède?..... Peut-être ces flammes
» n'ont de redoutable que l'apparence?.....
» Allons...... » Il dit et s'élance au milieu
de l'incendie.

Il ne sent point cette chaleur brûlante que doit produire un feu si terrible : il ne peut juger si ces flammes sont réelles ou fantastiques : tout à coup sous ses pas l'incendie s'évanouit; un nuage épais lui succède, chargé de ténèbres et de frimas; les frimas et les ténèbres disparoissent à leur tour.

Tancrède surpris, mais toujours intrépide, avance d'un pas ferme et sûr dans cette forêt profane, et en sonde les plus secrets détours : aucun prodige, aucun fantôme ne vient troubler sa vue; rien ne s'oppose à

sa marche que l'épaisseur du bois et ses tortueux détours.

Enfin, il découvre un vaste et spacieux terrein qui s'élève en amphithéâtre : au milieu paroît un orgueilleux cyprès semblable à une pyramide : il dirige ses pas vers cet arbre ; il voit sur l'écorce des caractères mystérieux, tels que jadis l'Égypte en employoit pour fixer la parole et peindre la pensée.

Parmi ces signes inconnus, il en retrouve quelques-uns dont les Syriens font usage : il lit : « O Guerrier téméraire, qui as osé » porter tes pas dans les régions de la mort, » de grâce, si tu n'es pas aussi barbare que » tu es intrépide, de grâce, ne trouble point » ce secret asile ! Pardonne à des infortunés » privés de la lumière des cieux ; ce n'est » point aux vivans à faire la guerre aux » morts. »

Pendant que Tancrède cherche le sens que lui cachent ces mots, il entend le vent qui frémit à travers le feuillage : bientôt des sons lugubres, et un concert de soupirs et de sanglots viennent frapper ses oreilles, et portent dans son cœur des sentimens mêlés de pitié, d'épouvante et de douleur.

Enfin il tire son épée, et de toute sa force il frappe le cyprès : ô prodige ! le sang coule de l'écorce et va rougir la terre. Le Héros frémit ; mais il redouble, résolu d'approfondir ce mystère : alors il entend sortir comme du sein d'un tombeau de longs gémissemens.

Bientôt une voix lui crie : « Ah ! Tan-
» crède ! arrête ! tu m'as déjà fait une trop
» cruelle blessure ; barbare ! Tu m'as arra-
» chée du corps que j'animois ; pourquoi
» viens-tu déchirer encore cet arbre mal-
» heureux, auquel m'unit une dure desti-
» née ? Veux-tu, cruel, outrager jusque
» dans le tombeau les cendres de ton en-
» nemie ?

» Je fus Clorinde ; je ne suis pas la seule
» qui habite cet arbre funeste ; Chrétien,
» Infidèle, tout ce qui a péri sous les murs
» de Solime est enchaîné ici par la force d'un
» charme inconnu : ces rameaux, ces arbres,
» sont animés ; et tu ne peux en couper une
» branche sans être un assassin. »

Le malade qui voit en songe des dragons ou des chimères que la flamme environne, les craint sans les croire ; et quoiqu'à demi convaincu de l'erreur de ses sens, il fait pour les fuir d'inutiles efforts, tant l'aspect de

ces monstres imaginaires lui imprime de terreur et d'effroi : ainsi le Héros frémit et cède à des illusions que son esprit combat encore.

Son cœur subjugué par un sentiment impérieux, s'alarme et se glace ; dans ce mouvement puissant, imprévu, le fer échappe de sa main tremblante ; éperdu, hors de lui-même, il croit voir sa Clorinde gémissante, éplorée, qui lui reproche ses blessures et ses outrages ; il ne peut plus regarder ce sang, il ne peut plus entendre ces douloureux soupirs.

Ainsi ce courage, que les dangers les plus affreux, que la mort même n'ont pu troubler, est amolli tout à coup par une ombre trompeuse, par de vains sanglots, par le nom seul d'un objet adoré. Un vent impétueux a porté loin de la forêt le fer que sa main a laissé tomber : il sort vaincu et retrouve son épée sur sa route.

Il n'ose retourner sur ses pas et sonder encore ce funeste mystère. Arrivé près de Godefroi, il recueille un moment ses esprits : « Seigneur, lui dit-il, je viens te confirmer des prodiges qui n'ont pas été crus » et qui sont incroyables : ce bruit horrible, » ces spectres effrayans, tout est réel.

» Un feu soudain s'est allumé à mes yeux; » et les flammes ont formé un rempart au- » tour de la forêt; des monstres armés m'en » ont défendu les abords : j'ai franchi les » obstacles; le fer, l'incendie, les monstres, » ont disparu : j'ai vu les frimas de l'hiver » et les ténèbres de la nuit; j'ai vu renaître » tout à coup le jour et la sérénité.

» Le dirai-je? ces arbres sont animés, » des âmes humaines leur donnent le sen- » timent et la vie. J'ai entendu, oui, j'ai » entendu de tristes accens qui retentissent » encore douloureusement dans mon cœur, » Le sang coule de leur écorce coupée....... » Non, j'avoue ma foiblesse....... non....... » je ne pourrai jamais en arracher une » branche. »

Il dit : cependant le pieux Bouillon flotte agité de mille pensées : ira-t-il lui-même tenter cette aventure, et lutter contre les enchantemens; ou bien enverra-t-il dans une forêt plus éloignée chercher les matériaux nécessaires à ses desseins? Mais le Solitaire vient l'arracher à la profondeur de ses pensées.

« Quitte, quitte, lui dit-il, ces auda- » cieux projets! Un autre bras que le tien » doit couper ces arbres que défend en vain

» un charme inconnu. Déjà, déjà le vaisseau fatal aborde sur un rivage désert, » et plie ses voiles : déjà le Guerrier, qui » doit nous faire triompher, a rompu l'indigne chaîne qui le retenoit, et abandonne » des lieux témoins de sa foiblesse. Bientôt » Sion sera sous nos loix, et le fier Sarrasin » expirera sous nos coups. »

Son visage est en feu, sa voix a plus d'éclat que celle d'un mortel : Godefroi se livre à un nouvel espoir, et une ardeur inconnue s'allume dans son âme. Cependant le soleil est dans le signe du cancer, et du feu de ses rayons il embrase la terre. La chaleur, ennemie de ses Guerriers, ennemie de ses desseins, accable les mortels et les rend inhabiles aux travaux.

Les astres bienfaisans ne répandent plus leur douce influence ; les étoiles sinistres règnent seules sur la céleste plaine, et répandent dans l'air les impressions les plus funestes : tout est en proie à une ardeur qui consume et dévore. A un jour brûlant succède une nuit plus cruelle que remplace un jour plus affreux.

Jamais le soleil ne se lève que couvert et abreuvé de vapeurs sanglantes, sinistre présage d'un jour malheureux : jamais il ne se

couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous les rayons brûlans, la fleur tombe desséchée; la feuille pâlit, l'herbe languit altérée; la terre s'ouvre, et les sources tarissent. Tout éprouve la colère céleste, et les nues stériles répandues dans les airs, n'y sont plus que des vapeurs enflammées.

Le ciel semble une noire fournaise: les yeux ne trouvent plus où se reposer: le zéphyr se tait enchaîné dans ses grottes profondes; l'air est immobile: quelquefois seulement la brûlante haleine d'un vent qui souffle du côté du rivage maure, l'agite et l'enflamme encore davantage.

Les ombres de la nuit sont embrasées de la chaleur du jour: son voile est allumé du feu des comètes et chargé d'exhalaisons funestes. O terre malheureuse, le Ciel te refuse sa rosée! les herbes et les fleurs mourantes attendent en vain les pleurs de l'aurore.

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissans. D'une voix éteinte, ils implorent ses faveurs et ne peuvent les obtenir. La soif, le plus cruel de tous ces fléaux,

consume les Chrétiens : le tyran de la Judée a infecté toutes les fontaines de mortels poisons, et leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies et la mort.

Le Siloé qui, toujours pur, leur avoit offert le trésor de ses ondes, appauvri maintenant, roule lentement sur des sables qu'il mouille à peine : quelle ressource! hélas; l'Éridan débordé, le Gange, le Nil même lorsqu'il franchit ses rives et couvre l'Egypte de ses eaux fécondes, suffiroient à peine à leurs désirs.

Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination leur rappelle ces ruisseaux argentés qu'ils ont vu couler au travers des gazons! ces sources qu'ils ont vu jaillir du sein d'un rocher, et serpenter dans les prairies : ces tableaux, jadis si rians, ne servent plus qu'à nourrir leurs regrets, et à redoubler leur désespoir.

Ces robustes Guerriers qui ont vaincu la nature et ses obstacles, qui jamais n'ont ployé sous leur pesante armure, que n'ont pu dompter le fer ni l'appareil de la mort, foibles maintenant, sans courage et sans vigueur, pressent la terre de leur poids inutile : un feu secret circule dans leurs veines, les mine et les consume.

BIBLIOTHECA Ottaviensis

Le coursier, jadis si fier, languit auprès d'une herbe aride et sans saveur; ses pieds chancellent, sa tête superbe tombe négligeamment penchée; il ne sent plus l'aiguillon de la gloire : il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies : ces riches dépouilles, dont il étoit autrefois si orgueilleux, ne sont plus pour lui qu'un odieux et vil fardeau.

Le chien fidèle oublie son maître et son asile; il languit étendu sur la poussière, et toujours haletant, il cherche en vain à calmer le feu dont il est embrasé : l'air, lourd et brûlant, pèse sur les poumons qu'il devroit rafraîchir.

Ainsi languissoit la terre, ainsi périssoient les déplorables humains; le Chrétien, loin de prétendre encore à la victoire, craint les derniers des malheurs: on n'entend de tous côtés que de lamentables accens : « Qu'espère Godefroi; qu'attend-il encore? » que tout son camp périsse anéanti?

» Avec quelles forces croit-il triom» pher des remparts ennemis? Où prendra» t-il des machines? A tant de signes écla» tans, lui seul ne reconnoît pas le céleste » courroux? Mille prodiges nouveaux, » mille spectres effrayans, ce soleil qui nous

» brûle de ses feux, tout nous l'annonce et » nous l'atteste.

» Troupe vile et dédaignée, objet de ses » mépris, il faudra donc que nous mourrions » ici pour lui conserver son sceptre et son » empire? Cette autorité suprême, dont il » est enivré, mérite-t-elle donc d'être ache- » tée du bonheur et de la vie des peuples » soumis à ses loix?

» Eh! le voilà ce mortel pieux? la voilà » cette sensibilité, cette humanité si vantée? » Le barbare! pour jouir d'un vain et dan- » gereux honneur, il oublie le salut des » siens. Pendant que les fontaines et les ruis- » seaux sont taris pour nous, l'eau du Jour- » dain coule à sa table; et tranquille avec » ses favoris, il la mêle avec le vin de » Crète. »

Ainsi murmuroient les Latins : mais le chef des Grecs, las depuis long-temps de suivre leurs drapeaux : « Pourquoi mourir » ici, dit-il; pourquoi attendre que tous » les miens y périssent avec moi? Que Gode- » froi, toujours aveugle en sa folie, se perde » s'il le veut, et tous ses Latins avec lui! » Il dit, et sans prendre congé, il part à la faveur du silence et de la nuit.

Le jour révèle sa fuite, et son exemple

devient contagieux ; ceux qui ont suivi Clotaire, Adhémar et les autres Héros que le fer a moissonnés, croyent que la mort de leurs chefs les a dégagés de leurs sermens : ils ne songent plus qu'à la fuite, et déjà quelques-uns se sont échappés avec les ombres.

Godefroi entend leurs complots, il voit leur désertion : il pourroit s'armer du pouvoir suprême, mais son cœur abhorre des remèdes rigoureux : il lève les mains au Ciel, il y fixe ses regards animés d'un saint zèle, et avec cette foi qui peut suspendre le cours des fleuves et transporter les montagnes, il adresse à l'Éternel cette humble prière.

« O mon Père, ô mon Dieu ! si jadis, » dans le désert tu fis pleuvoir pour ton » peuple une céleste rosée, si tu donnas » à un mortel d'amollir les rochers et de » faire jaillir une source d'eau-vive du sein » d'une montagne, déploie aussi en notre » faveur le pouvoir de ton bras ! Pardonne » à notre foiblesse, et n'écoute que ta grâce : » nous sommes tes soldats ; que ce titre du » moins nous obtienne ta pitié ! »

Bientôt sa prière s'élève au Ciel sur les ailes du désir : l'Éternel l'entend et abaisse

sur son peuple des regards attendris : il veut mettre enfin un terme au fléau qui l'accable.

« Les Guerriers, dit-il, armés pour venger ma loi ont assez éprouvé de périls » et de revers ; l'enfer et le monde conjurés » ont employé contre eux et la force et l'adresse : un nouvel ordre de choses va commencer, et pour eux le destin n'aura plus » qu'un cours prospère. Qu'il pleuve ; que » l'invincible Guerrier revienne, et que » l'Égyptien ne paroisse que pour ajouter à » leur triomphe et à leur gloire ».

Il dit : les cieux tremblèrent à sa voix ; les sphères célestes s'émurent, l'air frémit de respect ; l'Océan, les montagnes et les abîmes furent ébranlés. Soudain des éclairs étincellent et le tonnerre éclate : avec des cris de joie, les Chrétiens saluent le tonnerre et les éclairs.

Des nues s'épaississent ; elles ne sont point formées des vapeurs grossières de la terre ; elles descendent du Ciel même, qui ouvre toutes ses cataractes : une nuit soudaine embrasse l'univers, et dérobe la clarté : une pluie impétueuse grossit les ruisseaux, et bientôt inonde la plaine.

Tels, quand l'été darde ses feux, on voit les oiseaux aquatiques attendre la pluie sur

des rives desséchées, l'appeler à grands cris, et la recevoir sur leurs ailes étendues ; ils se plongent dans les flots, s'y replongent encore, et dans leur sein éteignent l'ardeur dont ils furent consumés.

Tels les Chrétiens, avec des cris d'allégresse, reçoivent les torrens que verse sur eux la faveur céleste. Ils remplissent des coupes, ils remplissent leurs casques, et boivent à longs traits l'onde fraîche et bienfaisante : les uns y plongent leurs mains ; d'autres s'y baignent le visage : quelques-uns, par une sage prévoyance, la conservent dans des vases pour servir à leurs besoins.

La terre aride et desséchée la reçoit avidement dans son sein entr'ouvert, et par de secrets canaux la distribue dans ses veines ; elle y circule, et va bientôt rendre aux plantes et aux fleurs la fraîcheur et la vie.

La nature renaît et s'embellit. Telle une jeune beauté, qu'un remède salutaire rappelle des portes du trépas, voit refleurir les roses de son teint, et bientôt oubliant ses douleurs, reprend sa parure et se couronne de guirlandes.

Enfin, le ciel se ferme : le soleil reparoît, et ne lance que ces rayons amoureux dont

il caresse la terre aux beaux jours du printemps. O reine des vertus ! ô foi des Chrétiens ! tu changes l'ordre des saisons ; tu rends à l'air agité le calme et le repos : tu triomphes et du sort et des astres ennemis.

CHANT QUATORZIÈME.

CEPENDANT la nuit se lève toute humide des vapeurs de la terre : de son voile dégoutte une précieuse rosée, qui va rafraîchir encore les fleurs et la verdure : les zéphyrs se balancent dans les airs, et leur haleine invite les mortels au repos.

Déjà, dans les bras du sommeil, ils oublioient leurs travaux et leurs peines, quand assis au sein de l'éternelle clarté, le Maître de l'univers abaissa sur la terre cet œil qui ne se ferme jamais : d'un regard complaisant il envisage Godefroi, et lui envoie un songe qui doit lui révéler les célestes décrets.

Non loin des portes dorées que le soleil frappe de ses premiers rayons, est une porte de cristal, qui s'ouvre avant que l'astre du jour ait commencé sa carrière ; c'est par-là que sortent ces songes, enfans du Ciel, qui vont verser dans les cœurs purs l'espérance et la joie : c'est par-là, que celui qui est destiné à Godefroi, descend vers lui, porté sur des ailes d'or.

Jamais vision n'offrit à un mortel des


GILDIPPE

images si belles, ni si riantes : à ses yeux se dévoilent les secrets de l'Olympe et des Sphères célestes : il voit la vérité dans sa source et les êtres dans leur réalité ; il se croit transporté dans un espace lumineux, tout brillant d'or et de clartés.

Pendant qu'il admire l'étendue, les mouvemens et l'harmonie de l'univers, un Guerrier se présente à sa vue, couronné de rayons et tout étincelant de feux : d'une voix dont rien ici bas ne peut égaler la douceur : — « Godefroi, lui dit-il, tu ne me reconnois pas ? Tu ne reconnois pas Hugues ton fidèle ami ?

» — Pardonne à mes yeux éblouis ; au milieu de l'éclat qui t'environne, je n'ai pu retrouver tes traits ». Il dit, et trois fois dans ses bras il veut presser son ami ; trois fois, telle qu'un songe ou l'air léger, l'ombre échappe à ses embrassemens.

« Je ne suis plus, lui dit-il avec un doux sourire, je ne suis plus revêtu d'une mortelle dépouille ; tu vois un esprit pur, une substance impalpable, un habitant du céleste séjour : c'est ici le temple de l'Éternel ; c'est ici que reposent ses Guerriers : ta place y est marquée. — Quand y serai-je avec eux, interrompt Godefroi ? Ah !

» puisse la mort briser mes liens, si ces liens
» retardent mon bonheur !

» — Bientôt, lui répond Hugues, tu par-
» tageras notre gloire et nos triomphes; mais
» il faut encore que tu combattes sur la
» terre, et que tu y prodigues tes sueurs et
» ton sang. Il faut que tu arraches la ville
» Sainte au joug de l'impie, et que dans ses
» murs tu fondes un Empire Chrétien, que
» gouvernera ton frère après toi.

» Mais, pour ranimer encore le saint
» amour qui brûle dans ton cœur, contemple
» d'un œil plus fixe ces astres lumineux,
» ces globes enflammés, dont l'éternelle
» intelligence dirige les mouvemens; prête
» l'oreille à ces divins concerts, à cette har-
» monie céleste; abaisse ensuite tes regards
» sur ce vil amas de sable et de poussière.

» Quel petit théâtre pour vos vertus !
» quelle vaine récompense pour vos tra-
» vaux ! combien est étroite la sphère où
» s'agite votre ambition ! Dans quels dé-
» serts, dans quelle solitude affreuse vous
» étalez votre faste et vos viles grandeurs !
» Ce grain de sable est environné par ce
» que vous appelez l'Océan ou l'abîme, lac
» méprisable qui dément l'orgueil de son
» nom. »

Godefroi jette sur la terre un regard dédaigneux ; la mer, les fleuves, les empires se confondent à sa vue, et ne forment qu'un imperceptible atome : il s'étonne que notre folle ambition s'attache à des ombres, à une fumée vaine; qu'elle oublie ce Ciel qui nous appelle, pour courir après une servile grandeur et une muette renommée.

« Puisque l'Être suprême, dit-il, ne » veut pas encore briser mes fers, montre-» moi du moins le sentier le moins trompeur » au milieu des erreurs et des illusions qui » m'environnent ? — Ce sentier, c'est celui » que tu tiens ; n'en détourne jamais tes pas. » Le seul conseil que je te donne, c'est de » rappeler de son exil l'illustre fils de Ber-» thold.

» La Providence qui t'a choisi pour con-» duire la sainte entreprise, destine ce Héros » à être le ministre de tes desseins : si tu es » la tête, il est le bras ; et ce qu'ordonnera » ta prudence, c'est à lui de l'exécuter. » Personne ne peut remplir sa place, et tu » ne pourrois, sans crime, lui ravir une » gloire qui lui appartient.

» C'est à lui seul qu'il est donné de triom-» pher de la forêt et des charmes qui la » défendent ; ton camp, qui déjà n'a plus

» de courage, ni d'espoir, va reprendre à
» son retour une vigueur nouvelle. Devant
» lui tomberont les murs de Sion et les forces
» de l'Orient.

» — Que ne puis-je, dit Bouillon, revoir
» ce jeune Héros au milieu de nous! Tu
» lis dans mon cœur; tu sais si je l'aime,
» si je l'estime; mais, dis-moi, sous quelles
» conditions dois-je le rappeler? Dans quels
» lieux le ferai-je chercher? M'abaisserai-
» je à la prière? Lui donnerai-je des ordres?
» Son retour, dans mon camp, n'offensera-
» t-il point la discipline et les loix?

» — Dieu, qui te prodigue ses faveurs,
» veut que ceux dont il t'a nommé le Chef,
» t'honorent et te révèrent : tu ne peux,
» sans avilir ton pouvoir, descendre à la
» prière; mais laisse-toi fléchir, et cède
» aux premières instances.

» Guelfe, inspiré par Dieu même, te con-
» jurera de pardonner à Renaud son erreur,
» et de le rendre à la gloire et aux combats.
» Quoique aujourd'hui sous un ciel étranger,
» ce jeune Héros, victime d'un délire amou-
» reux, languisse dans la mollesse et dans les
» plaisirs, ne doute pas que bientôt il n'ac-
» coure à la voix du besoin qui vous presse.

» Pierre, à qui le Ciel révèle ses mystères,

» saura diriger les pas de ceux que tu auras » chargés d'aller chercher ce jeune Guer- » rier ; par des routes inconnues, ils arrive- » ront dans les lieux qui le cachent, et le » ramèneront au camp. Ainsi Dieu réunira » enfin sous tes drapeaux tous tes compa- » gnons égarés.

» Je finirai par te dévoiler un secret qui » flattera ton cœur : ton sang se mêlera un » jour au sang de Renaud, et il en sortira » une race illustre et glorieuse. » Hugues se tait à ces mots, et s'évanouit comme une vapeur légère que le vent chasse, ou que dissipe le soleil : Godefroi se réveille, l'âme remplie d'étonnement et de joie.

Déjà l'astre du jour avoit commencé sa carrière : Bouillon se lève et revêt sa pesante armure. Bientôt les Chefs se rassemblent dans sa tente, et viennent y décider avec lui ce qu'on doit exécuter.

Guelfe, plein de l'inspiration céleste, commence le premier : « Je viens, Sei- » gneur, implorer ta clémence : peut-être » à d'autres yeux que les tiens ma prière » paroîtroit indiscrète et prématurée.

» Mais c'est en faveur de Renaud, c'est » par Guelfe, c'est au pieux Bouillon qu'elle » est adressée : je ne suis pas indigne d'ob-

» tenir une grâce dont toute l'armée parta-
» gera la reconnoissance avec moi : con-
» sens, je t'en conjure, consens que mon
» neveu revienne, et que son sang versé
» pour la cause commune expie son erreur.

» Eh ! quel autre que lui osera porter le
» fer dans cette redoutable forêt? Quel
» autre, avec plus de constance et d'intré-
» pidité, bravera les dangers et la mort? Tu
» le verras ébranler les remparts ennemis,
» enfoncer les portes de Solime, et le pre-
» mier s'élancer sur ses murs. Rends, Sei-
» gneur, rends à ton camp l'objet de son
» espérance et de ses vœux.

» Rends-moi un neveu si vaillant; rends
» à ton pouvoir un bras si prompt à exécuter
» tes volontés suprêmes; ne souffre pas qu'il
» languisse dans un obscur repos : rappelle-
» le dans le sein de la gloire : qu'il suive tes
» drapeaux triomphans; que sur ce noble
» théâtre, sous tes yeux, sous tes ordres, il
» revienne s'illustrer encore par des exploits
» dignes de lui. »

Tous les Guerriers, par un doux mur-
mure, secondent ses prières : Godefroi pa-
roît ne céder qu'à ses instances et à leur
désir : « Eh ! comment, dit-il, pourrois-je
» vous refuser une grâce que vous deman-

» dez avec tant d'ardeur? Que la loi se taise,
» je n'écoute aujourd'hui que votre choix
» et vos vœux.

» Que Renaud revienne, mais qu'il ap-
» prenne à mettre un frein à ses passions,
» et qu'il justifie notre espoir et nos désirs.
» Guelfe, c'est à toi de lui annoncer sa
» grâce; sans doute il précipitera son re-
» tour : choisis toi-même celui qui doit
» lui porter cette nouvelle, et dirige ses
» pas vers les lieux où tu crois qu'il s'est
» fixé. »

Il se tait, le Guerrier Danois se lève :
« C'est sur moi, dit-il, que le choix doit
» s'arrêter. Pour remettre dans les mains
» de Renaud l'épée de mon généreux maî-
» tre, j'irai le chercher au milieu des périls
» et dans les climats les plus lointains. » —
Guelfe qui connoît sa valeur, souscrit à
sa demande et lui associe Ubalde, dont la
prudence et la sagesse ont mérité sa con-
fiance.

Ubalde, dans ses jeunes années, avoit
parcouru des régions lointaines, et des glaces
du Pôle, il avoit voyagé jusque dans les
sables brûlans de l'Éthiopie; il connoissoit
les mœurs des peuples divers, leurs rites et
leurs langages : dans un âge plus mûr,

Guelfe l'avoit attaché à sa fortune, et le comptoit parmi ses plus chers favoris.

Abusé par la renommée, Guelfe dirigeoit les pas de ces Guerriers vers les murs où règne Boëmond, vers les murs où la commune opinion fixoit la retraite du Héros; mais le Solitaire, qui connoît son erreur, vient au milieu d'eux et interrompt leur discours.

« Abusés par l'opinion vulgaire, vous » vous égareriez, leur dit-il, dans une route » infidèle : marchez vers Ascalon; à l'em- » bouchure d'un fleuve, un homme vous » apparoîtra; il est l'ami des Chrétiens, » croyez à ses paroles, et abandonnez-vous » à ses conseils.

» Le Ciel éclaire son esprit; moi-même, » dès long-temps, j'ai pris soin de l'ins- » truire de votre voyage; vous trouverez en » lui autant de bonté que de sagesse. » Sans interroger ses secrets, les deux Guerriers obéissent à une voix qu'ils regardent comme l'organe du Ciel.

Ils partent, et sans que rien les arrête, ils volent au rivage où viennent expirer les flots qui baignent les murs d'Ascalon : ils n'entendoient pas encore le mugissement des vagues, quand ils furent arrêtés par

un fleuve dont la pluie avoit grossi les eaux.

Dans son cours impétueux et rapide, il inondoit ses rives. Pendant qu'Ubalde et le Danois, d'un œil étonné, en mesurent la profondeur, un vieillard leur apparoît ; la douceur et la majesté sont sur son front : il est revêtu d'une robe flottante, une couronne de hêtre ceint sa tête ; dans sa main est une baguette : il remonte le fleuve, et foule d'un pied sec cette plaine liquide.

Tels dans la saison des frimas, on voit les habitans du Pôle courir sur leurs fleuves glacés et presser les flots immobiles sous leur poids. Il aborde les deux Guerriers, dont les regards sont fixés sur lui.

« Amis, leur dit-il, vous poursuivez une » pénible entreprise : vous avez besoin » qu'une main secourable vous guide : le » Guerrier que vous cherchez est loin de » ces régions, dans un pays infidèle, inha- » bité : que de travaux vous restent encore ! » que de mers, que de rivages vous avez à » parcourir ! C'est au-delà des limites du » monde que vous trouverez l'objet de vos » recherches.

» Mais ne dédaignez pas de me suivre

» dans les grottes cachées où j'ai fixé mon » séjour; je vous y révélerai des secrets » importans, et qu'il est nécessaire que vous » connoissiez. » Il dit, et il ordonne aux flots de se diviser : soudain l'onde obéit et des deux côtés s'élève une montagne humide.

Le Vieillard prend les deux Guerriers par la main, et les conduit sous le lit du fleuve, dans une grotte profonde : là ne pénètre qu'une lumière pâle et tremblante : cependant, à cette foible lueur, ils voient d'immenses réservoirs, d'où sortent les eaux qui jaillissent en fontaines, qui forment les fleuves, les étangs et les lacs.

Ils y découvrent les canaux secrets par lesquels filtrent les ondes de l'Éridan, du Gange, de l'Euphrate; les sources du Tanaïs, et les veines inconnues qui portent au Nil ses liquides trésors : plus bas ils trouvent un fleuve qui roule des flots de soufre et de vif-argent. Cette liqueur, épurée par le soleil, se condense, et forme sur la terre les métaux les plus précieux.

Sur les rives étincellent les pierres les plus rares, et le feu dont elles brillent éclaircit les ombres de ce ténébreux séjour. Le saphir y déploie son céleste azur, la topaze,

l'escarboucle, le diamant y éblouissent les yeux ; l'émeraude, par des couleurs plus riantes, les flatte et les attire.

Tout pleins de ces merveilles qui les étonnent, ces deux Guerriers s'avancent dans un profond silence : enfin, Ubalde élève la voix : « Dis-nous, respectable » Vieillard, dans quels lieux nous sommes. » Dis-nous où tu conduis nos pas. Daigne » nous révéler qui tu es. Dans l'étonnement » dont mon cœur est frappé, je ne sais si ce » que je vois est un songe ou une réalité.

» — Vous êtes dans le sein de la terre : » au milieu des sources de sa fécondité, » sans moi, vous ne pourriez pénétrer dans » ces sombres abîmes : je vous conduis à » mon palais que vous verrez bientôt bril- » lant de la clarté la plus pure : je naquis » dans l'erreur ; mais depuis, l'onde salu- » taire a lavé mon âme et purifié mon cœur.

» Ce n'est point le pouvoir des esprits » infernaux qui, sous ma main, opère ces » merveilles ; loin de moi cet art funeste, » ces charmes sacriléges, qu'emploie un » coupable mortel pour arracher à l'enfer » ses secrets ! J'interroge la nature ; je vais » au sein des plantes et des eaux surprendre » les vertus qui y sont cachées. J'étudie les

» ressorts inconnus qui entretiennent l'har-
» monie du monde, et font mouvoir les
» étoiles.

» Je n'habite pas toujours, loin du Ciel,
» dans ces profonds souterrains : souvent je
» fixe mon séjour au sommet du Carmel ou
» du Liban : là, Mars et Vénus se montrent
» à moi sans voile et sous leurs différens
» aspects ; je mesure la marche lente ou
» rapide des astres ; je calcule l'influence de
» leurs regards favorables ou sinistres.

» Je vois les nuages se condenser, se
colorer, s'évanouir sous mes pieds : je
» vois se former la pluie et la rosée. Mon
» œil suit la marche inconstante des vents,
» et les sillons tortueux que décrit la foudre :
» je contemple de près les comètes et les
» globes de feu qui roulent sur vos têtes.
» Ivre de mes connoissances, jadis je m'ad-
» mirai moi-même.

» Dans le délire de ma vanité, je crus
» que mon savoir étoit la mesure certaine et
» infaillible du pouvoir du Créateur : mais
» quand votre pieux Solitaire versa sur ma
» tête l'onde sacrée, il éclaira mon âme ; il
» m'apprit que mes clartés n'étoient que
» ténèbres et qu'erreurs.

» Je connus alors que nos yeux, tou-

» jours foibles et clignotans, ne pouvoient » fixer la Vérité sur son trône éternel : je ris » de mes illusions, et des vaines fumées dont » la vapeur avoit enivré mon orgueil. Do- » cile aux conseils du sage qui m'a éclairé, » je me livre encore à mes premiers goûts : » mais, m'oubliant moi-même, je n'ai plus » que lui pour moteur et pour guide.

» Arbitre de mes pensées, il me com- » mande, il m'instruit, et mon âme est » dans sa main : quelquefois il daigne opé- » rer par moi des merveilles dignes de lui : » j'arracherai le Héros que vous cherchez aux » fers qui le retiennent. Pierre m'en a fait une » loi, et depuis long-temps j'attendois votre » arrivée que lui-même m'avoit prédite. »

Cependant ils touchent à la grotte qu'habite le Vieillard, vaste et spacieux palais où brillent tous les trésors que la terre enferme dans son sein; rien n'y est l'ouvrage de l'art, et ses riches ornemens ne sont dus qu'à la nature.

Les deux nouveaux hôtes y trouvent mille mains empressées à les servir. Sur une table magnifique brillent l'argent, l'or et le cristal : après un somptueux repas : « Il est » temps, dit le Vieillard, que je satisfasse » au plus cher de vos désirs.

» Vous connoissez Armide et ses per» fidies : vous savez par quels artifices elle » entraîna sur ses pas vos plus braves Guer» riers; vous savez que le palais de l'In» fidèle devint leur prison, et que chargés » de fers, elle les envoyoit à Gaza, quand un » Héros rompit leurs chaînes et finit leur » malheur.

» Mais vous ignorez encore ce qui a suivi, » et je vais vous le raconter. Quand l'Infi» dèle se vit enlever sa proie, de douleur » elle se déchira les mains, et dans sa fureur » elle se dit à elle-même : Non, il ne faut » pas qu'il se vante d'avoir dérobé mes cap» tifs aux liens que je leur avois donnés.

» Il a brisé leurs fers ? Qu'il les porte lui» même! qu'il gémisse sous les coups que » j'avois destinés à d'autres : c'est trop peu » pour ma vengeance ; je jure de les exter» miner tous. Elle dit ; et dans son cœur » impie elle ourdit une trame nouvelle. Elle » vole sur les lieux où Renaud a vaincu et » immolé ses Guerriers.

» Le Héros y avoit laissé son armure, et » pour se cacher sous des dehors inconnus, » avoit revêtu celle d'un Infidèle. La per» fide prend ses armes, en couvre un cada» vre mutilé, et le jette sur la rive d'un

» fleuve où bientôt une troupe de Chrétiens
» devoit se rendre.

» Elle l'avoit prévu ; elle connoissoit tous
» vos mouvemens : dans la plaine, au milieu
» de votre camp, mille espions veilloient
» pour elle, et lui révéloient vos secrets.
» L'enfer, docile à ses loix, avoit soin de
» l'éclairer sur vos démarches.

» Non loin du cadavre, elle place un
» fourbe adroit, sous l'habit d'un berger,
» lui dit ce qu'il doit faire et ce qu'il doit
» dire : fidèle à ses ordres, il s'entretient
» avec vos Guerriers, et jette dans leurs
» cœurs le germe de ce soupçon qui, depuis
» enfanta les querelles, les discordes, et
» presqu'une guerre civile.

» On crut que Bouillon avoit armé contre
» Renaud de secrets assassins ; affreuse
» idée, que bientôt fit évanouir un foible
» rayon de la vérité ! Tel fut le premier
» succès d'Armide ; mais elle préparoit au
» jeune vainqueur un piége encore plus
» funeste.

» Elle l'attend sur les bords de l'Oronte :
» le Guerrier s'y arrête, dans un endroit où
» ce fleuve se divise et forme une île qu'il
» embrasse de ses eaux : il voit une colonne
» élevée sur la rive ; tout auprès étoit un

» bateau : il fixe ses yeux sur le marbre, et » y lit cette inscription en lettres d'or :

» Qui que tu sois, ô voyageur ! que le » hasard ou ton choix conduit sur ces bords ; » le soleil dans son cours n'éclaire point de » plus grandes merveilles que celles qui » sont cachées dans cette île : passe, si tu » veux les connoître. Le Guerrier impru- » dent cède au désir curieux qui l'entraîne ; » il abandonne ses écuyers, et seul il s'élance » dans la barque, qui peut à peine le rece- » voir.

» Déjà il est sur l'autre bord ; ses regards » avides parcourent la surface de l'île, mais » il n'y rencontre que des grottes, des eaux, » des gazons et des fleurs ; il est honteux » de sa crédulité : cependant ce lieu rit à sa » vue ; un charme invisible l'y retient : il s'y » arrête, détache son casque et respire un » air délicieux.

» Soudain l'onde murmure ; Renaud porte » ses yeux sur le fleuve : au milieu s'élève » une vague qui tourne et se replie sur » elle-même ; bientôt il voit flotter une » blonde chevelure, puis il aperçoit la tête » d'une nymphe, puis enfin un corps, qui » semble formé par l'Amour et les Grâces.

» Telle, dans ces spectacles nocturnes

» que nos théâtres étalent, on voit une
» déesse sortir lentement du sein de la nue
» qui s'abaisse sous elle : telles encore, au-
» trefois, on peignoit ces perfides syrènes,
» que la fable plaçoit dans la mer qui bai-
» gnoit les bords de l'antique Etrurie,
» comme elles, cette fille des eaux charme
» les yeux par sa beauté; elle charme,
» comme elles, les oreilles par ses chants.

» Cœurs tendres et sensibles, vous que le
» printemps couronne de ses roses! ne vous
» laissez pas éblouir aux rayons trompeurs
» de la gloire et de la vertu. Heureux qui
» suit toujours la loi de ses désirs! Heureux
» qui cueille, dans chaque saison de la vie,
» les fruits qu'elle fait naître! C'est le vœu
» de la sagesse; c'est le cri de la nature.
» Serez-vous insensibles et sourds à
» voix?

» Insensés, pourquoi laissez-vous faner
» ces fleurs passagères que la jeunesse fait
» éclore? Cette gloire, cette valeur que
» vante le monde, ne sont que de vains
» noms, de vaines chimères; cette renom-
» mée, dont le bruit chatouille votre su-
» perbe oreille, n'est qu'un écho, un songe,
» l'ombre d'un songe que le moindre souffle
» fait évanouir.

» Jouissez sans inquiétude; que votre » âme, sans remords, s'abandonne à l'ivresse » de vos sens : noyez dans l'oubli vos cha- » grins et vos peines, et que jamais une » triste prévoyance n'anticipe les maux que » l'avenir vous prépare : que le Ciel, à son » gré, menace et tonne, qu'il lance ses feux » et ses traits, riez du vain bruit de ses fou- » dres impuissans : tranquilles au sein des » plaisirs, n'écoutez que la sagesse et la na- » ture. »

— « Par ses chants harmonieux, l'En- » chanteresse endort le jeune Guerrier : un » doux sommeil enchaîne et maîtrise ses » sens; le tonnerre le plus affreux ne sauroit » l'arracher à ce profond repos, image de » la mort : Armide sort du lieu qui la cache, » et court à lui dans l'ardeur de se venger.

» Mais quand elle a fixé sur lui ses re- » gards, quand elle a vu ce front calme et » tranquille, ces lèvres où repose le sourire, » ces yeux dont le sommeil même ne peut » lui dérober l'éclat, elle s'arrête; elle sent » expirer sa colère. Assise auprès de lui, » elle admire ses grâces, et demeure pen- » chée sur son front comme Narcisse sur » la fontaine qui réfléchit son image.

» Sur son voile elle recueille la sueur qui

» mouille les joues du Héros ; d'un souffle » amoureux elle rafraîchit l'air qu'il respire : » ce cœur, plus dur que le diamant, plus » froid que la glace, se fend, s'amollit, et » déjà ne connoît plus que le feu de l'amour.

» Des fleurs qui croissent dans ces beaux » lieux, elle forme de tendres, mais d'in- » dissolubles liens ; elle en serre les bras et » les pieds de Renaud, le fait placer sur son » char, et d'un vol rapide s'élève avec lui » dans les airs.

» Ce n'est point à Damas, ce n'est pas » dans ce Château funeste aux Guerriers » Chrétiens, qu'elle déposera sa proie : » honteuse de sa foiblesse, dévorée d'une » flamme jalouse, elle va loin des rives » connues, se cacher au sein de l'Océan, » dans des lieux où jamais n'abordèrent nos » vaisseaux : elle choisit pour son séjour » une île déserte et solitaire, une de ces » îles que nous appelons *Fortunées*.

» Sur la cime d'une montagne que cou- » vrent des ombres épaisses, elle creuse un » lac et bâtit un palais : par la force de ses » charmes, le penchant de la montagne est » couvert de neige, pendant que le sommet » est couronné de fleurs et de verdure.

» Là, dans un printemps éternel, Armide

» et Renaud coulent des jours filés par la » mollesse et les plaisirs ; c'est de cette pri- » son lointaine et inconnue que vous devez » arracher le Héros. Autour de lui veillent » des monstres que sa jalouse amante a » chargés de le garder : il faut les vaincre; » vous aurez un guide pour diriger vos pas, » vous aurez des armes pour achever votre » noble entreprise.

» A peine sortis de ce fleuve, vous trou- » verez une femme qui, dans l'âge le plus » avancé, conserve toute la fraîcheur de la » jeunesse : vous la reconnoîtrez à sa robe » nuancée de mille couleurs, à ses longs » cheveux qui descendent sur son front. » Avec elle, vous franchirez les mers d'un » vol plus rapide que celui de l'aigle ou de » l'éclair : elle sera encore pour votre re- » tour un guide fidèle et sûr.

» Au pied de la montagne où habite l'En- » chanteresse, vous verrez d'horribles ser- » pens dresser en sifflant leur tête mena- » çante, des sangliers aiguiser leurs défenses, » des ours, des lions prêts à vous dévorer : » mais au sifflement de cette baguette ils » craindront de vous approcher. Sur la » cime vous trouverez des dangers encore » plus redoutables.

» Une fontaine y coule, dont l'onde pure » et limpide invite ceux qui la regardent à » s'y désaltérer ; mais dans son froid cristal » elle cache de secrets et funestes poisons. » Qui boit de ces eaux est surpris d'une » ivresse soudaine ; son âme nage dans une » perfide joie, un rire insensé le tourmente » et le conduit à la mort.

» Fuyez, ah ! fuyez ces ondes cruelles, » ces ondes homicides ! Fuyez les mets dé- » licieux offerts à votre vue sur les gazons » qui bordent cette fontaine ! N'écoutez » point les beautés infidèles qui vous appel- » leront d'une voix caressante : dédaignez » leur doux sourire, leurs regards séduc- » teurs, et sans balancer, entrez dans le » palais de la Magicienne.

» Un tortueux labyrinthe, dans mille » routes confuses, y égareroit vos pas ; mais » je vais, sur une carte, vous tracer ces » perfides détours : au milieu du labyrinthe » est un jardin enchanteur où tout semble » respirer l'amour : là, couchés sur de verds » gazons, le Héros et son amante s'entre- » tiendront de leurs feux.

» Dès qu'elle l'aura quitté, montrez-vous » à sa vue ; présentez-lui un bouclier de » diamant que je vais remettre entre vos

» mains : il s'y verra, il y verra les habits
» efféminés dont il est revêtu : la honte et
» le dépit s'allumeront dans son cœur, et
» en banniront un indigne amour.

» Rien n'arrêtera vos pas; tous les obs-
» tacles s'abaisseront devant l'invisible puis-
» sance qui vous guide : Armide elle-même
» ne peut prévoir votre arrivée; la main
» qui vous aura conduits prendra soin d'as-
» surer votre sortie et votre retour.

» Mais il faut que demain vous partiez
» aux premiers rayons du jour; il est temps
» que vous vous livriez au repos. » Il dit, et il mène ses hôtes dans l'appartement qui leur est destiné; lui-même il se retire dans le sien, et laisse les deux Guerriers occupés de mille pensées et comblés de leur bonheur.


UBALDE.
H. Gravelot Inv.
Jn Le Roy Sculp

CHANT QUINZIÈME.

Déja l'aurore renaissante rappeloit les mortels à leurs travaux. Le Sage va porter à ses hôtes, la carte, le bouclier, et la baguette d'or qu'il leur a promis. « Allons, » partez, leur dit-il, avant qu'un plus grand » jour éclaire l'univers ; recevez ces gages » de ma tendresse et de votre triomphe. »

Déjà les deux Guerriers étoient levés ; déjà ils avoient revêtu leur armure ; ils suivent le Vieillard dans les routes ténébreuses que la veille ils ont parcourues avec lui ; ils arrivent enfin au lit du fleuve : « Adieu, » mes amis, leur dit-il, partez et soyez » heureux. »

L'onde se courbe sous eux, les soulève comme une feuille légère, et bientôt les dépose sur la rive : le premier objet qui s'offre à leur vue, c'est un vaisseau, et sur la poupe, la femme qui doit les guider.

Ses cheveux descendent sur son front ; ses regards sereins et tranquilles annoncent la bienfaisance : son visage brille d'une céleste clarté. Les couleurs de sa robe, incons-

tantes et mobiles, changent sans cesse sous les yeux qui cherchent à les fixer.

Telles, aux rayons du soleil, varient les nuances qui colorent la gorge de l'amoureuse colombe : tantôt elle s'allume du feu des rubis, tantôt elle se peint des couleurs de l'émeraude : toujours brillante, jamais la même, elle étonne et charme les yeux.

« Heureux mortels, leur dit l'Inconnue, » entrez dans ce vaisseau sur lequel je brave » l'Océan et ses dangers, les vents et les » tempêtes : celui dont je reconnois les loix, » prodigue envers vous de ses faveurs, » m'ordonne de vous recevoir et de vous » guider. » Elle dit, et pousse vers le rivage la nef obéissante.

Les deux Guerriers s'embarquent, les voiles se déploient; le vaisseau vole, fidèle à la main qui le dirige : à peine il trace un léger sillon sur le torrent, dont les eaux grossies soutiendroient d'énormes bâtimens.

L'onde blanchit d'écume et murmure en se brisant : bientôt le lit du fleuve s'agrandit, ses flots roulent plus tranquilles, et enfin le fleuve même se perd dans l'abîme de l'Océan.

A peine ils voguent sur le sein de la mer

émue, déjà les nues disparoissent, et l'aquilon, dont le souffle menaçant rassembloit les tempêtes, a cessé de gronder. Les vagues s'aplanissent; un léger zéphyr ride seulement la surface des eaux; et dans le ciel, plus riant et plus serein, le calme s'assied sur un trône d'azur.

Ascalon disparoît; bientôt Gaza leur offre ses murs que baigne l'Océan: Gaza s'étoit élevée sur les ruines d'une ville antique, dont elle n'étoit que le port: ses rivages sont couverts de tentes et de soldats.

Les deux voyageurs observent cet appareil menaçant; ils voient des cavaliers, des fantassins, qui vont de la ville à la mer, et de la mer à la ville: des chameaux, des éléphans, qui font voler le sable sous leurs pas; ils voient au fond du port des vaisseaux que l'ancre y tient encore attachés.

D'autres déploient leurs voiles; d'autres déjà font gémir sous la rame les vagues écumantes: « Ces soldats, ces vaisseaux
» qui couvrent la terre et la mer, ne sont
» encore, dit aux deux Guerriers la femme
» qui les guide, qu'une partie des forces
» que le Monarque Égyptien va rassem-
» bler.

» Il attend du fond de son empire de

» nombreux bataillons ; j'espère que vous » serez rendus à l'armée Chrétienne avant » que la sienne soit réunie sous ses ordres, » ou sous ceux du Guerrier qui commande » à sa place. »

Cependant, la nef légère vole sans crainte au milieu de la flotte ennemie, et bientôt la laisse derrière elle : tel le roi des airs, d'un essor audacieux, s'élève loin des vulgaires oiseaux.

Déjà Raffi, déjà Rhinocolure et ses sables arides, fuient loin derrière eux : ils découvrent ce promontoire fameux, dont la tête altière ombrage la mer qui le baigne, ce promontoire où reposent les cendres de Pompée.

Damiette se montre à leur vue, et ces bouches célèbres par où le Nil rend à la mer les eaux qu'il reçut du Ciel : ils voient ces murs, que le vainqueur Grec fonda pour les Grecs qui l'avoient suivi, et le Phare qui, aujourd'hui, s'unit au rivage, dont autrefois il étoit séparé par les flots.

Rhodes et Crète trop reculées vers le nord, se dérobent à leurs regards ; ils suivent l'Afrique et ses détours : cette contrée féconde et cultivée sur les bords de la mer, n'a dans l'intérieur que des sables stériles et

des monstres. Ils côtoient la Marmorique et ces rives, où jadis Cyrène voyoit fleurir cinq grandes Cités; et Ptolémaïs et ces bords, où dorment les eaux du fabuleux Léthé.

Ils fuient loin de la grande Syrte et de ses rochers funestes aux navigateurs ; bientôt le Cap de Judecque et le détroit de Mâgre disparoissent à leurs yeux : d'un côté Tripoli s'élève sur le rivage; de l'autre, Malte s'abaisse et se cache au milieu des flots qui l'entourent. Avec les autres Syrtes, ils laissent derrière eux Alzerbe, jadis le séjour des Lotophages.

Au fond d'un golfe, que forment deux montagnes, ils découvrent Tunis, la riche, la superbe Tunis, que la Lybie compte entre ses plus fameuses cités. La Sicile se montre assise au milieu des flots, et le promontoire de Lilibée cache dans les cieux son orgueilleuse tête. « Regardez de ce » côté, dit aux deux Guerriers leur sage » Conductrice : voilà les lieux où fut Car» thage. »

L'altière Carthage n'est plus : à peine sur cette rive on retrouve quelque reste de ses débris. Les villes, les royaumes, tout meurt, tout a son tombeau : les plus superbes mo-

numens, les plus pompeux édifices, tombent et disparoissent sous l'herbe et le sable qui les couvrent: et l'homme s'indigne d'être mortel! ô folie! ô chimère de l'ambition et de l'orgueil! Ils voient Biserte, et plus loin la Sardaigne et ses rochers.

Ils franchissent les bords où jadis erroient les pasteurs Numides : ils trouvent Bugie, Alger, retraites infâmes des pirates: ils trouvent Oran, qui en doit être un jour la terreur. La Tingitane, cette terre féconde en lions et en éléphans, leur montre ses rives, où seront assis un jour les royaumes de Fez et de Maroc. Grenade est sur leur droite, et bientôt se dérobe à leur vue.

Déjà ils touchent à ce détroit que la fable compta parmi les travaux d'Alcide : sans doute la mer en courroux rompit autrefois les barrières que lui opposoit en ces lieux la nature, jeta Calpé d'un côté, Abyle de l'autre, et par un étroit canal sépara l'Europe de l'Afrique : ainsi tout cède, tout succombe sous les efforts du temps.

Le soleil avoit quatre fois éclairé l'univers depuis qu'ils avoient quitté le rivage d'Ascalon : déjà ils avoient franchi un espace immense, et leur nef respectée des flots, n'avoit été obligée de chercher un

asile dans aucun port : ils passent le détroit et s'élancent dans l'Océan, qui, de son humide ceinture, embrasse l'univers étonné de sa grandeur.

Déjà Gades et ses rives fécondes, déjà la terre et ses montagnes ont disparu loin d'eux : rien n'existe plus pour eux que le ciel et les eaux : « Divine Inconnue, dit » Ubalde, toi qui nous conduis sur ce vaste » abîme, dis-nous, si jamais mortel pénétra » jusqu'ici ? Dis-nous, si au-delà de ces » mers le monde a encore des habitans ?

» Hercule, lui répond-elle, après avoir » exterminé les monstres de l'Afrique et de » l'Espagne, après avoir parcouru et con- » quis l'Europe et ses rivages, Hercule n'osa » braver l'Océan et ses dangers : il marqua » des limites à l'univers, et dans une sphère » trop étroite, il resserra l'audace et le génie » des humains : mais le sage Ulysse, en- » traîné par un désir curieux, dédaigna les » bornes qu'il avoit posées.

» Il franchit ces colonnes redoutées, et » déploya sur l'Océan son vol audacieux : » mais l'Océan trompa son expérience et » l'engloutit dans ses abîmes. Sa triste des- » tinée est encore un secret caché avec lui » au fond des eaux, et qu'ignore l'univers:

» si quelqu'autre mortel fut poussé par les » vents sur cette vaste mer, il a péri dans » les flots, ou du moins jamais il n'a revu » les rivages de l'Europe.

» L'Océan est ignoré : des îles sans » nombre, des royaumes inconnus, sont » baignés de ses flots : des humains y habi-» tent, et les terres y sont fécondes comme » les vôtres. La nature y verse ses bienfaits, » et le soleil y mûrit les moissons que sa » chaleur a fait éclore. Dis-moi, reprend » Ubalde, quelles sont les loix, quel est le » culte de ce nouvel hémisphère?

» — Chaque peuple y a ses rits, sa lan-» gue et ses usages : les uns adorent des » monstres; d'autres s'y font des dieux de » la terre, du soleil et des étoiles : quel-» ques-uns, dans leurs abominables festins, » chargent leurs tables d'alimens funestes » et criminels : tous ces peuples, enfin, » n'ont que des mœurs barbares et un culte » sacrilége.

» — Ainsi donc, ce Dieu qui descendit » pour éclairer la terre, veut cacher à ce » monde infortuné les rayons de sa lu-» mière? — Non, le vrai culte un jour » régnera sur ces climats, et les arts y fleu-» riront avec les loix. Un pouvoir nouveau

» rapprochera les deux hémisphères et
» rompra la barrière qui les sépare.

» Un temps viendra que les colonnes
» d'Hercule ne seront qu'une fable méprisée
» de l'intrépide nautonier. Ces mers loin-
» taines, et encore sans nom, ces empires
» inconnus, seront célèbres dans votre
» Europe : un jour, le plus hardi des vais-
» seaux parcourra cet Océan qui embrasse
» le monde. Vainqueur de tous les obsta-
» cles, il mesurera la terre ; et rival du
» soleil, il visitera tous les lieux que cet
» astre éclaire dans sa course.

» Du sein de la Ligurie s'élèvera un
» mortel, qui osera le premier affronter le
» courroux de ces mers inconnues ; ni les
» vents déchaînés, ni l'onde en furie, ni la
» crainte des dangers qui l'attendent sous de
» nouveaux cieux, ni mille objets enfin de ter-
» reur et d'alarmes ne pourront étonner son
» âme intrépide, ni enchaîner son audace.

» Ce sera toi, généreux Colomb, qui,
» vers un pôle nouveau, dirigeras tes voiles
» fortunées ; à peine la renommée, dont
» les yeux sans nombre sont ouverts sur
» tous les climats, pourra suivre ton vol ; à
» peine ses mille voix pourront chanter
» une partie de tes aventures. Qu'elle célèbre

» Alcide et Bacchus ; qu'elle vante leurs » fabuleux exploits ; il suffit pour ta gloire » qu'elle effleure les tiens ; un seul de tes » travaux mérite d'occuper les veilles de » l'historien et du poëte. »

Elle dit, et dirige sa course vers le couchant ; elle revient ensuite vers le midi. Le soleil devant eux va se plonger dans les ondes, et derrière eux il recommence sa course. La nouvelle aurore répandoit ses humides clartés, lorsque, dans un lointain obscur, s'offrit à leurs regards une montagne qui cachoit sa tête dans les nues.

Ils approchent ; les ombres s'éclaircissent, la montagne s'allonge en pyramide, et de son sommet sortent des torrens de fumée. Telle paroît cette masse brûlante qui fait gémir Encelade sous son poids.

D'autres îles, d'autres montagnes, élèvent non loin de là leurs têtes moins altières ; ce sont les îles où l'antiquité plaça le séjour du bonheur. Là, disoit-on jadis, sous un ciel bienfaisant, la terre produit sans effort et sans culture ; la vigne d'elle-même y offre ses raisins à la main qui veut les cueillir.

Jamais l'olivier n'y trompa les espérances que fit naître sa fleur ; le miel y découle du

creux des arbres ; les sources d'eau vive y jaillissent du sein des rochers, et serpentent avec un doux murmure entre des gazons toujours verts. Les zéphyrs, les rosées y tempèrent les ardeurs de l'été : là est le séjour des ombres fortunées.

« Enfin, dit aux deux Guerriers leur sage » Conductrice, nous touchons au terme de » vos vœux : voilà ces îles de la Fortune, » si vantées et connues si peu ; sous un ciel » si riant, une heureuse fécondité les em- » bellit ; mais à ce fonds de vérité, combien » on a mêlé de récits fabuleux ! » Ils approchent de la première de ces îles.

« O toi qui nous guides, dit alors le jeune » Danois, permets que je descende sur cette » rive inconnue, que j'observe ses habitans, » et leur culte et leurs mœurs : avec quel » plaisir un jour je raconterai les merveilles » que j'aurai vues, et je dirai aux sages » avides de m'entendre : j'y étois moi- » même !

» — Ce désir est digne de toi ; mais les » célestes décrets opposent à tes desseins » une loi sévère et immuable. Nous sommes » loin encore du terme que l'Éternel a » marqué pour la découverte de ces ré- » gions ; il ne vous est pas permis de ré-

» véler à votre monde les secrets que lui » cache l'Océan.

» Plus heureux que les navigateurs vul- » gaires, il vous est donné de voguer sur » ces mers, de descendre dans les lieux » où languit le généreux Renaud, et de » le ramener dans votre hémisphère. Bor- » nez-là vos vœux ; les porter plus haut, » ce seroit offenser le Ciel et lutter contre » les destins. » Elle se tait : la première île paroît s'abaisser, et la seconde s'élever à leur vue.

Huit autres leur succèdent ; des intervalles égaux les séparent toutes et les divisent : il y en a sept qui offrent aux yeux, des maisons, des champs cultivés et les traces des humains. Trois sont désertes encore ; les forêts et les montagnes qui les couvrent ne servent que d'asile aux animaux sauvages.

Dans l'une de ces dernières, le rivage se courbe et s'abaisse ; deux hauteurs qui le serrent et l'embrassent, y forment un bassin où l'onde vient se briser au pied d'un rocher. A l'entrée du port s'élèvent deux rocs sourcilleux qui semblent appeler les navigateurs.

Sous leur vaste abri, la mer repose en

silence : le port est couronné de sombres forêts. Dans l'enfoncement est une grotte obscure et profonde, que tapisse un lierre, et où coule une onde fraîche et limpide. Là, jamais un lien n'enchaîna la barque légère; jamais vaisseau n'y reposa sur son ancre. C'est dans cet asile calme et solitaire, qu'aborde la Conductrice des deux Guerriers.

« Vous voyez, leur dit-elle, cet immense » édifice qui presse le sommet de la mon- » tagne : c'est là, qu'au milieu des fêtes et » dans l'ivresse des plaisirs, languit le dé- » fenseur des Chrétiens. Demain, aux pre- » miers rayons du jour, vous y monterez » par ce sentier. Ce retard pèse à votre im- » patience; mais ce n'est qu'au lever de l'au- » rore que vous obtiendrez le succès de vos » vœux.

» Pendant que le jour luit encore, vous » pouvez avancer jusqu'au pied de la mon- » tagne. » Soudain les deux Guerriers s'élancent sur la rive désirée, et d'un pas rapide, ils arrivent au terme que leur guide leur a marqué : le soleil avoit encore une longue carrière à parcourir avant que d'éteindre ses feux dans l'Océan.

Au milieu des ruines et des débris, ils

voient un sentier qui conduit à ce fatal palais : le pied de la montagne est couvert de neige et de frimas : plus loin, un vert gazon est émaillé de fleurs; des arbres les couvrent de leur ombrage : les lis et les roses y naissent au milieu des glaces. Tout y atteste un pouvoir magique, vainqueur de la nature.

Les deux Guerriers s'arrêtent au pied de la montagne, dans un lieu désert et sauvage, qu'une ombre épaisse environne. Dès que le soleil eut doré le ciel de ses premiers rayons : Allons, allons, s'écrièrent-ils tous deux; et pleins d'une nouvelle ardeur, ils reprennent leur route : mais soudain un affreux dragon s'élance, et vient en rampant leur disputer le passage.

Son corps est couvert d'écailles jaunissantes; il dresse sa tête altière; son col est gonflé de colère, la flamme étincelle dans ses yeux, et de sa gueule sortent des vapeurs empoisonnées : tantôt il se ramasse et se replie : tantôt il s'allonge et traîne après lui ses tortueux anneaux; mais rien ne peut arrêter les pas des deux Guerriers.

Le Danois tire son épée, il veut percer le serpent : « Que fais-tu, s'écrie Ubalde ? » Qu'oses-tu tenter ? Crois-tu que ton bras

» puisse triompher de ce gardien terrible ? » Il dit, et de la baguette d'or il frappe les airs ; soudain le monstre fuit épouvanté.

Plus loin rugit un lion menaçant : sa crinière se hérisse, de sa queue il bat ses flancs, et s'excite à la colère : sa gueule sanglante s'ouvre pour dévorer sa proie ; mais à la vue de la baguette, un secret effroi glace sa fureur et le met en fuite.

Une foule de monstres succèdent, plus difformes, plus terribles : jamais le Nil, sur ses bords, ne vit errer rien de plus affreux. Jamais l'Hyrcanie dans ses forêts, jamais l'Afrique dans ses déserts, n'enfantèrent rien de plus sauvage.

Mais tout tremble, tout fuit à la vue, au sifflement de la magique baguette. Les deux Guerriers vainqueurs, ne trouvent plus d'obstacles, que les précipices et les glaces.

Mais bientôt ils ont franchi ces rudes et pénibles sentiers. Le sommet de la montagne offre à leurs yeux une plaine riante sous un ciel pur et serein ; un air délicieux y est parfumé par les fleurs et rafraîchi par les zéphyrs ; leur haleine toujours égale, n'y reçoit point du soleil le mouvement ou le repos.

L'été n'y darde point ses feux ; l'hiver ne s'y arme point de glaces : les nuages n'y troublent point la sérénité des airs : un azur éternel y embellit les cieux : sur des gazons toujours verts, brillent des fleurs toujours nouvelles. Les arbres y conservent un immortel feuillage. Un palais enchanté s'élève dans ces beaux lieux, et paroît le trône du Monarque qui règne sur ces monts et sur ces mers.

Dans une route semée de fleurs, les deux Guerriers s'avancent à pas lents, et quelquefois ils s'arrêtent. Une fontaine qui jaillit du sein d'un rocher, offre à leur bouche altérée, une onde pure et limpide : ses flots se divisent en mille rameaux, et par des routes secrètes vont abreuver les plantes et les fleurs.

Bientôt ils se réunissent dans un canal profond, et roulent en murmurant sous l'ombre épaisse des arbres qui les couvrent. Le cristal transparent réfléchit tous les objets qui l'environnent : sur ses rives, un tendre gazon offre aux voyageurs un lit de verdure.

« Voilà, disent-ils, la fontaine du rire, » voilà cette fontaine funeste qui coule » pour le malheur des mortels : mettons un

» frein à nos désirs, et craignons l'illusion
» de nos sens. Fermons, fermons l'oreille
» aux chants des sirènes qui vont tenter
» de nous séduire. » Cependant ils avancent jusqu'à l'endroit où les eaux se répandent dans un vaste bassin et y forment un lac.

Sur la rive, une table élégamment servie, offre à leur vue les mets les plus délicieux, deux Nymphes, d'un air voluptueux, folâtrent dans les eaux : elles s'y défient à la nage; quelquefois elles s'y plongent tout entières, et en reparoissant, découvrent de nouveaux trésors.

Les cœurs des Guerriers sont émus à leur aspect : ils s'arrêtent pour les contempler; elles continuent leur badinage : enfin, l'une des deux s'élève sur la surface du lac, et présente à leurs yeux sa gorge d'albâtre et des appas encore plus secrets. Le reste de son corps paroît à demi sous le voile liquide dont il est entouré : l'eau dégoutte de sa blonde chevelure.

Telle paroît l'étoile du matin toute humide de rosée : ou telle autrefois on vit la mère d'Amour sortir de l'écume féconde des mers. Ses regards distraits errent sur la rive; elle feint d'apercevoir pour la pre-

mière fois les deux étrangers : le rouge de la pudeur vient colorer ses joues.

Elle détache ses cheveux qu'un nœud rassembloit sur sa tête ; ils tombent, et couvrent d'un voile d'or l'ivoire de son col : que de charmes disparoissent ! mais un charme nouveau les remplace ; elle reporte sur les deux Guerriers des yeux où la honte se mêle à la joie.

Elle rit, elle rougit, et le ris sur ses lèvres s'embellit du fard de la pudeur. Enfin, d'une voix touchante, et qui pourroit amollir les cœurs les plus durs : « Heureux étrangers, leur dit-elle, qu'un destin propice conduit dans le séjour de la félicité.

» Vous trouverez dans cet asile un abri contre les orages de la vie et l'oubli de vos peines; vous y goûterez les plaisirs que jadis, au siècle d'or, goûtèrent les humains libres encore du joug des loix. Quittez, quittez des armes désormais inutiles : suspendez-les dans le Temple du Bonheur : vous ne servirez ici que sous les drapeaux de l'Amour.

» Ces gazons, cette verdure, seront le théâtre de vos combats: nous allons vous présenter à la beauté qui règne dans ces

» lieux : elle y comble les désirs de ceux
» qui sont soumis à ses loix. Destinés à ses
» plaisirs, vous vous enivrerez dans ses bras
» d'une volupté suprême : mais commencez
» par vous baigner dans cette onde, et
» réparez à cette table vos forces épuisées. »

Ainsi parloit l'une des Nymphes : l'autre, de ses gestes, de ses regards, accompagnoit son discours. Ainsi, dans une fête champêtre, la jeune bergère marie ses pas aux accords de la musette ; mais les deux Guerriers sont insensibles à ces perfides caresses : cet aspect séduisant, ces accens enchanteurs, chatouillent leurs sens et ne peuvent atteindre à leur âme.

Si l'attrait du plaisir éveille les désirs, soudain la raison s'arme pour les combattre, les arrête et les étouffe. Ils vont au palais achever leur victoire, et les Nymphes dédaignées cachent dans les eaux leur dépit et leur honte.

CHANT SEIZIÈME.

Le pompeux édifice est d'une forme circulaire. Son vaste contour embrasse un jardin dont jamais les jardins les plus fameux n'égalèrent les beautés : dans un ordre confus, les démons formèrent autour mille secrets réduits, mille charmans asiles. C'est au milieu de ce tortueux dédale qu'est cachée une impénétrable enceinte.

Cent portes y conduisent ; les deux Guerriers entrent par la plus grande : elle est d'argent, et roule sur des gonds de l'or le plus pur. Des figures en relief la décorent, et fixent les regards des deux voyageurs étonnés, moins de la matière que du travail. Leurs yeux trompés croyent qu'elles respirent, et leurs oreilles s'ouvrent pour recevoir les sons qu'elles semblent prononcer.

On y voit Alcide filant aux pieds d'Omphale : le vainqueur des enfers, le destructeur des monstres, manie la quenouille et le fuseau. L'Amour le regarde et sourit à sa métamorphose. D'une main foible et


ARMIDE.

tremblante, la beauté qui le captive soulève ses armes homicides, et se couvre de la peau du lion de Némée, dont la rudesse paroît offenser ses membres délicats.

Plus loin une mer agitée roule ses flots blanchis d'écume : deux flottes armées l'une contre l'autre s'en disputent l'empire. L'onde étincelle et s'allume ; d'un côté Auguste et ses Romains ; de l'autre, Antoine et les peuples de l'aurore.

On diroit que les Cyclades, arrachées de leurs fondemens, nagent sur la surface des eaux, ou que des montagnes se heurtent contre des montagnes : le fer et la flamme volent de tous côtés : la mer est teinte de sang et couverte de débris : le combat est encore douteux ; mais on voit fuir la Reine étrangère.

Antoine fuit ! Antoine oublie le sceptre de Rome et l'empire du monde !.... Non..... il ne fuit pas..... son courage ne connoît point la crainte....; il suit seulement Cléopâtre qui fuit et l'entraîne. Vous le voyez frémir tout à la fois, d'amour, de honte et de rage : ses yeux se reportent tour à tour sur le combat cruel, et sur le vaisseau qui emporte l'objet de sa flamme.

Enfin, caché dans les détours du Nil, il

attend la mort dans les bras de son amante. La vue de la beauté qui l'enflamme semble charmer la douleur de sa perte. Les deux Guerriers détachent enfin leurs regards de ces merveilleux tableaux, et entrent dans le labyrinthe.

Tel on voit le Méandre, incertain dans son cours, se jouer sur ses rives : tantôt il remonte vers sa source; tantôt il descend vers la mer, et ses flots qui fuient retrouvent ses flots qui reviennent. Tels et plus confus encore sont les détours du magique palais; mais la carte fatale, présent du sage Vieillard, en révèle les issues, et en trace les routes les plus secrètes.

A travers mille tortueux sentiers, les deux Guerriers arrivent enfin au jardin enchanté : il offre à leur vue, des eaux dormantes et des ruisseaux qui roulent sur un sable d'argent leur mobile cristal, des fleurs, des arbustes, des gazons, des coteaux que le soleil dore de sa lumière, des vallons que couvre un ombrage délicieux, des grottes et des forêts d'éternelle verdure: l'art qui créa ces beautés y ajoute encore par les soins qu'il prend de se cacher.

A l'heureux désordre qui règne en ces lieux, on croiroit qu'ils doivent tout à la

nature ; on croiroit du moins que la nature a voulu jouer l'art et l'imiter à son tour. L'air docile aux loix d'Armide, porte partout une chaleur féconde, et appelle dans les rameaux la sève obéissante : avec des fruits toujours mûrs, les arbres donnent des fleurs toujours nouvelles.

Sur le même tronc, sous la même feuille, la figue mûrit à côté de la figue naissante ; la pomme qui jaunit voit croître une pomme encore verte : la vigne sur les coteaux élance ses rameaux tortueux, et près d'une grappe qui fleurit étale une grappe déjà toute brillante d'un divin nectar.

Les oiseaux amoureux, sous des berceaux de verdure, soupirent leurs plaisirs et leurs peines : les ondes et les feuilles, mollement agitées par les zéphyrs, s'accordent à leur ramage, et leur harmonieux murmure accompagne leurs chants.

Parmi ces chantres ailés, il en est un dont le plumage est varié de mille couleurs : son bec a l'éclat de la pourpre ; sa langue forme des sons qui ressemblent aux nôtres ; il commence à chanter, tous se taisent pour l'entendre, et les vents dans les airs retiennent leurs haleines.

« Vois cette rose naissante, que colore un » modeste incarnat : à peine elle entr'ouvre » sa prison : moins elle se montre, plus » elle est belle : mais déjà plus hardie » elle étale les trésors de son sein; tout à » coup elle languit : ce n'est plus cette » fleur qu'envioient mille beautés, et que » mille amans brûloient d'offrir à leurs » maîtresses.

» Ainsi un seul jour voit flétrir la fleur » de notre vie : le printemps vient ranimer » la nature, mais notre jeunesse fuit pour » ne revenir jamais. Cueillons la rose dès le » matin, le soir elle sera fanée : cueillons la » rose d'amour; aimons tandis que nous » pouvons être aimés à notre tour. »

Il se tait : tous les oiseaux reprennent leur ramage : les tourterelles redoublent leurs baisers amoureux : tout brûle, tout s'enflamme. Le chêne et le laurier, les arbustes et les plantes, la terre même et les eaux, tout respire l'amour et ressent sa puissance.

Au milieu de cette tendre mélodie, au milieu de tant d'objets voluptueux, les deux Guerriers s'avancent : toujours plus austères, ils ferment leurs âmes à l'attrait du plaisir : leurs yeux errent à travers le feuil-

lage : un nouvel objet a frappé leur vue : ils croient voir.... ils voient Armide et son amant. Elle est couchée sur le gazon ; Renaud est couché dans ses bras.

Son voile ne couvre plus l'albâtre de son sein ; ses cheveux épars sont le jouet des zéphyrs ; elle languit d'amour : sur ses joues enflammées, brille une sueur voluptueuse qui l'embellit encore. Dans ses prunelles humides pétille le feu du plaisir. Tel brille un rayon de lumière dans le cristal des eaux. Sa tête est penchée sur Renaud, qui, renversé dans ses bras, a les yeux attachés sur les siens.

De ses regards avides, il dévore son amante, et, en la dévorant, il se mine et se consume. Elle s'incline vers lui, elle lui donne des baisers de flamme, elle en couvre et ses yeux et ses lèvres ; il lui semble que son âme s'envole et passe dans le sein de son amante. Les deux Guerriers, de l'asile qui les cache, contemplent leurs jeux et leur ivresse.

Au côté de Renaud pendoit un miroir, confident discret des amoureux mystères : Armide se lève, elle met le cristal entre les mains de son amant ; ses yeux tout brillans de plaisir, y cherchent son image ; Renaud

fait son miroir des beaux yeux de sa maîtresse.

Armide est fière de son empire, Renaud l'est de ses fers; elle ne voit qu'elle-même, il ne voit qu'elle : « Tourne, lui disoit-il, » ah! tourne sur moi ces regards qui portent dans mon âme l'ivresse du bonheur! » C'est dans mon cœur que tu verras ton » image; l'amour d'un trait de flamme l'y » grava bien mieux que ne la rend cet infidèle miroir.

» Cruelle! tu me dédaignes; un vil mortel » est indigne de fixer tes yeux et ta pensée; » ne contemple que ce Ciel qui s'embellit » de tes charmes, et ces astres jaloux qu'efface ta beauté. »

Armide sourit, mais toujours elle s'admire et compose sa parure; elle rappelle sur sa tête ses cheveux errans, les entrelace, les tresse, les arrondit en boucles; et les fleurs qu'elle y mêle, brillent comme l'émail enchâssé dans l'or. Elle marie la rose aux lis de son sein, et se couvre de son voile.

Le paon superbe étale avec moins de complaisance l'orgueil de son plumage. Iris est moins belle, quand son humide écharpe se dore des rayons du soleil. Mais rien n'é-

gale l'éclat de sa ceinture : elle-même travailla ce merveilleux tissu ; nulle autre main que la sienne n'eût pu allier ensemble les matières qui le composent.

Là sont les tendres dédains, les attrayans refus, l'ivresse de la volupté, son calme heureux, le sourire, les mots entrecoupés, les larmes du plaisir, les baisers et les soupirs ; elle-même, à un feu magique, les avoit unis et confondus : jamais elle ne quitte sa ceinture ; la nuit, dans les bras du repos, elle est autour d'elle : Amour quand il la réveille l'y laisse encore, et n'en est que plus heureux.

Enfin, elle donne à Renaud un tendre.... un dernier baiser ; le jour la rappelle dans son palais pour s'y livrer à ses magiques mystères. Son amant ne peut suivre ses pas, ni pénétrer dans sa retraite : enchaîné dans ces jardins enchantés, il y erre tout le jour au milieu des bois et seul, avec les animaux qui les habitent.

Mais, quand l'ombre avec le silence revient favoriser les amoureux larcins, un même asile les rassemble et devient le confident de leur bonheur. Dès qu'Armide a disparu, les deux Guerriers sortent du secret qui les cache, et se montrent à Re-

naud revêtus de leur pompeuse armure.

A peine l'éclat de l'acier a frappé ses regards, son feu se rallume, l'ardeur des combats rentre dans son âme; sa molle langueur se dissipe, il sort de l'ivresse et de l'assoupissement du plaisir.

Tel un généreux coursier, après avoir triomphé dans les champs de la gloire, est condamné à un vil repos; il erre au milieu des pâturages, et près de la cavale amoureuse, il languit et se consume. Mais, si la trompette guerrière a frappé son oreille, s'il a vu étinceler l'acier, soudain par ses hennissemens, il réveille son courage; déjà il brûle de s'élancer dans la plaine, déjà il appelle le Guerrier qui doit guider son audace.

Cependant Ubalde s'approche, et présente aux yeux de Renaud le bouclier de diamant; le Héros y porte ses regards; il s'y voit: il y voit les honteux ornemens dont il est couvert, ces cheveux parfumés, ces boucles voluptueusement flottantes, cette épée jadis l'instrument de sa gloire, chargée maintenant d'un luxe odieux, et devenue pour lui une vaine parure.

Il se cherche lui-même, et se reconnoît à peine. Ainsi, quand nous sortons des bras

du sommeil, l'âme encore pleine des illusions et des songes qui l'ont agitée, s'examine et travaille pour se retrouver. Bientôt il ne peut plus soutenir sa vue : ses regards s'attachent à la terre : l'œil morne et la tête baissée, plein de trouble et de confusion, il se jetteroit dans la mer, et dans les flammes; il s'abîmeroit dans le centre de la terre pour y cacher sa honte.

Ubalde, enfin, lui adresse ce discours : « Toute l'Asie, toute l'Europe, sont en feu : » quiconque aime la gloire, quiconque » adore Jésus-Christ, combat aujourd'hui » dans les plaines de Syrie. Toi seul, ô fils » de Berthold! toi seul caché dans des lieux » ignorés, au-delà des limites du monde, » tu languis au sein d'un indigne repos! » Vil esclave d'une femme, seul tu es tran- » quille au milieu des mouvemens qui bou- » leversent l'univers.

» Quel sommeil, quelle léthargie a donc » assoupi ta valeur! quelle foiblesse a flétri » ton courage? Allons, réveille-toi! le » Camp te demande, Godefroi t'appelle, » la Fortune et la Victoire t'attendent pour » te couronner. Viens, généreux Guer- » rier, viens achever une entreprise dont » le sort est attaché à ton bras. Que cette

» secte impie, que tu as déjà ébranlées,
» tombe anéantie sous tes inévitables coups.»

Il se tait : Renaud demeure un moment confus, immobile, et sans voix : mais enfin un généreux dépit, enfant du courage et de la raison, s'empare de son âme et en bannit la honte. Un feu brillant allume ses joues et les enflamme ; il déchire ses vains ornemens, cette indigne parure, marque honteuse de son esclavage.

Plein d'une ardeur impatiente, avec les deux Guerriers, il sort du labyrinthe et de ses perfides détours. Cependant, Armide voit le gardien terrible de son palais étendu sur la poussière ; un cruel soupçon vient alarmer son cœur : bientôt des indices trop certains lui révèlent la perte de son amant : elle le voit, hélas ! fuir d'un pas rapide loin de sa douce prison.

Elle veut lui crier : « Ah ! cruel, dans » quelle solitude tu me laisses ! » Mais la douleur ferme le passage à sa voix, ses tristes accens reviennent retentir sur son cœur, et augmentent l'amertume dont il est rempli : malheureuse ! un pouvoir plus grand que le tien t'arrache ton bonheur et tes plaisirs. Elle le sent : en vain pour l'arrêter elle essaie les ressources de son art.

Elle connoît ces mots terribles que, d'une bouche profane, une Thessalienne murmure sur ses montagnes ; elle connoît ces magiques accens, qui peuvent, dans leur cours, arrêter les sphères célestes, et arracher les ombres de leurs noires prisons : mais l'enfer ne répond plus à sa voix. Elle renonce aux enchantemens, et veut tenter si les larmes, si les prières d'une beauté humiliée, ne pourront pas plus que les secrets de la magie.

Elle n'écoute plus l'honneur ; elle court et se précipite sur les pas de Renaud : où sont, hélas ! ses triomphes ? qu'est devenue sa fierté ? Jadis, d'un coup d'œil, elle troubloit tout l'empire de l'Amour ; armée d'orgueil et de dédains, elle embrasoit les cœurs et ne sentoit que de la haine : vaine de ses appas, elle ne vouloit des adorateurs que pour avoir des esclaves.

Maintenant trahie, abandonnée, elle suit l'ingrat qui la fuit et la méprise : elle cherche à relever par ses pleurs sa beauté dédaignée. Les neiges, les précipices ne peuvent arrêter ses pas. Des messagers fidèles la devancent, et vont porter à Renaud ses larmes et son désespoir. Enfin, elle arrive au moment où le Héros touche au rivage.

Éperdue, hors d'elle-même, elle s'écrie : « O toi qui m'enlèves la moitié de ma vie, » cruel, prends celle qui me reste, ou rends-» moi celle que tu m'arraches, ou frappe-» les toutes deux à la fois ! Arrête ! arrête ! » Entends du moins les derniers mots que » ma bouche prononce ! Ce n'est point un » dernier baiser que je te demande ; garde-le » pour une plus heureuse amante : Barbare, » que crains-tu si tu m'attends ! Tu as pu me » fuir, tu pourras être sourd à ma voix ».

« Seigneur, dit Ubalde, il n'est plus » digne de toi, de te refuser à ses derniers » adieux. Elle vient armée de la beauté, » de la prière et des larmes. Quel triomphe, » si tu peux la voir, l'entendre et te vaincre » toi-même ? C'est ainsi que la raison maî-» trise les sens, c'est dans les combats qu'elle » se raffine et s'épure. »

Renaud s'arrête ; elle approche haletante, baignée de larmes, abîmée dans la douleur, mais plus belle par sa douleur même. Ses yeux tombent sur le Héros et s'y reposent : soit dépit, soit rêverie, soit timidité, elle ne lui parle point encore ; lui-même ne la fixe point, ou ne jette sur elle que des regards dérobés, tardifs et honteux.

Malgré sa douleur, Armide toujours fidèle à l'artifice et à la ruse, par de foibles soupirs, tente d'amollir son cœur, et le prépare à recevoir ses plaintes : tel un chantre harmonieux prélude d'abord, et monte les âmes au ton de l'air qu'il va chanter.

Enfin, elle exhale en ces mots son désespoir : « N'attends pas de moi, cruel, les » prières qu'une amante adresse à son amant : » ces doux noms ne sont plus faits pour » nous..... Barbare ! si ton cœur les dédaigne, » si tu abhorres jusqu'au souvenir de notre » flamme, du moins écoute l'objet de ta » haine. Un ennemi n'est pas toujours sourd » aux prières de son ennemi : tu peux m'accorder la faveur que je te demande, et » me garder tous tes dédains.

» Si tu me hais, si cette haine fait ton » bonheur, jouis de cet affreux sentiment : » je ne viens point te l'arracher : tu le crois » juste ; il l'est sans doute : moi aussi j'ai » détesté les Chrétiens ; j'ai fait plus, je t'ai » détesté toi-même. Je naquis Musulmane, » je me fis un devoir d'accabler une Puissance ennemie ; je t'ai poursuivi, j'ai juré » ta perte, je t'ai entraîné dans ces déserts » inconnus, loin du monde et loin des combats.

» A ces crimes, ajoute un crime plus » funeste, plus affreux pour toi : j'ai séduit » ton cœur; je t'ai fait connoître l'amour et » ses feux..... O forfait odieux, et que tu ne » saurois trop punir! je t'ai livré mon hon- » neur et mon innocence : esclave sous » tes loix, je t'ai prodigué des charmes » pour lesquels mille amans avoient vaine- » ment soupiré.

» Venge-toi; pars, abandonne ces lieux » jadis si chers à ton cœur; va, franchis les » mers. Par tes combats, par tes travaux » anéantis nos autels et ma croyance : moi- » même je t'armerai contre elle...... Ma » croyance! ah! ce n'est plus la mienne » cruelle idole de mon cœur! je ne connois » plus que toi; seul, tu es et mon maître et » mon Dieu!

» Je ne te demande qu'une grâce, une » faveur légère : permets que je suive tes » pas : le brigand ne laisse pas derrière lui » sa proie. Un vainqueur mène ses captifs » enchaînés à son char : qu'Armide soit à » ton triomphe un ornement de plus; que » tes Chrétiens me comptent au nombre de » tes victimes; que cette fière beauté, qui » méprisa ta jeunesse, aille, à la vue de ton » camp, traîner tes fers et souffrir tes dédains.

» Vile esclave ! eh ! pourquoi nourrir » encore cette chevelure qui, pour toi, n'a » plus d'attraits ? Je couperai ces tresses » inutiles : je veux que tout en moi annonce » mon esclavage. Dans l'horreur des ba- » tailles, au milieu d'une foule ennemie, je » suivrai tes pas ; j'ai le courage, j'aurai la » force de conduire tes coursiers et de porter » tes traits.

» Je serai ton écuyer ; je serai, si tu veux, » ton rempart : je prodiguerai ma vie pour » défendre la tienne. Avant que d'arriver à » toi, il faudra que le fer de tes ennemis » perce mon sein et le déchire. Peut-être il » n'en sera pas un seul assez barbare pour » vouloir, aux dépens de mes jours, couper » la trame des tiens. Peut-être en faveur de » cette beauté que tu méprises, ils oublie- » ront la vengeance.

» Hélas ! malheureuse ! où s'égare mon » orgueil ? Je vante encore une beauté dé- » daignée, et qui ne peut te fléchir. » Elle vouloit continuer, mais des ruisseaux de larmes coulent de ses yeux : elle veut saisir la main du Héros, ou embrasser ses genoux ; mais il recule et triomphe : l'amour ne peut plus rentrer dans son cœur, et ses yeux sont fermés aux larmes.

Si l'amour n'a pu rallumer sa flamme première, la pitié du moins, d'un feu plus chaste, l'échauffe et l'amollit : son âme est attendrie, mais il captive sa sensibilité ; et sous de tranquilles dehors, il cache les mouvemens qui l'agitent.

« Armide, lui dit-il, je partage ta dou-» leur : que ne puis-je éteindre dans ton sein » l'ardeur funeste qui te dévore ! La haine, » le dédain ! ah ! ce ne sont pas les senti-» mens que j'éprouve : j'oublie l'injure et » je ne veux point de vengeance. Tu ne » seras point mon esclave, tu n'es point » mon ennemie. Ton cœur s'est égaré ; tu as » été extrême, et dans ta haine et dans ton » amour.

» Mais quoi ! ce sont-là de vulgaires foi-» blesses, et ton excuse est dans ta loi, » dans ton sexe et dans ton âge. Et moi » aussi j'ai partagé tes erreurs : eh ! si » je te condamnois, de quel droit pour-» rois-je m'absoudre ? Non, dans mes dis-» grâces, dans mes prospérités, ton sou-» venir sera toujours cher à mon cœur ; » et tant que l'honneur et mon culte me » le permettront, je serai encore ton Che-» valier.

» Mettons, mettons un terme à nos éga-

» remens et à notre honte : ensevelissons » dans ces déserts inconnus le souvenir de » nos foiblesses. Puissent ces jours malheu- » reux être retranchés du nombre de mes » jours ! Puissent l'Europe et le reste de notre » hémisphère, ignorer toujours cette in- » digne partie de mon histoire ! Et toi- » même, efface de la tienne un trait qui » flétriroit ta beauté, tes vertus et l'éclat de » ta naissance.

» Adieu : vis en paix dans ces lieux ; il ne » t'est plus permis de suivre mes pas. De- » meure, ou par une autre route va re- » trouver le repos dans le sein de la sa- » gesse. » Pendant qu'il parle, Armide inquiète, agitée, lance sur lui des regards sinistres et dédaigneux : enfin elle éclate en ces mots :

« Non, tu n'es point le fils de la belle » Sophie, tu n'es point le sang des Héros » dont tu prétends sortir : la mer en cour- » roux t'enfanta au milieu des orages ; le » Caucase te nourrit dans ses affreux ro- » chers, et tu suças le lait d'une tigresse » d'Hyrcanie : pourquoi dissimuler en- » core ! L'insensible, a-t-il montré un mou- » vement de pitié ? A-t-il changé de » couleur ? A-t-il du moins donné une

» larme, un soupir à mon désespoir?
» Mais, où m'arrêtai-je? Le barbare » insulte à ma douleur. Il veut être mon » Chevalier, et il me fuit, il m'abandonne! » Vainqueur humain, bienfaisant, il daigne » oublier mes offenses, et pardonner mes » erreurs! Philosophe austère, il me donne » des conseils, et sa chaste raison gour- » mande mon amour! O Ciel! ô Mahomet! » vous souffrez ces impies, et vous fou- » droyez nos tours et vos temples!

» Va, cruel, va, je te rends cette paix » que tu me laisses : cours, ingrat, où l'in- » justice t'entraîne; mon ombre attachée à » tes pas te suivra sans cesse : nouvelle » furie, armée de torches et de serpens, » ma rage égalera mon funeste amour. S'il » faut que tu échappes au courroux des » flots, que vainqueur des ondes et des » écueils, tu arrives enfin sur le théâtre de » cette guerre impie, bientôt baigné dans » ton sang, environné des ombres de la » mort, tu paieras mon désespoir et mes » larmes.

» Souvent, à ton dernier soupir, tu » invoqueras Armide..... je l'entendrai..... » Elle vouloit achever; la douleur éteint sa voix, et en étouffe les derniers sons : elle

tombe presque sans vie; une sueur froide et glacée coule sur ses membres, et ses yeux se ferment à la lumière.

Tes yeux se ferment, Armide ! le Ciel impitoyable refuse à ta douleur une consolation dernière : ah ! malheureuse, ouvre tes yeux, et tu verras des larmes couler de ceux du cruel qui t'abandonne. Ah ! si tu pouvois l'entendre ! quelle douceur ses soupirs porteroient dans ton âme ! Il te donne tout ce qu'il peut, et les derniers regards qu'il t'adresse sont des regards de pitié.

Que fera-t-il? Doit-il laisser cette infortunée mourante sur un sable désert? La sensibilité l'arrête, la compassion le retient; mais une dure nécessité lui commande et l'entraîne. Il part; déjà la barque légère fend les flots : il a les yeux fixés sur le rivage; mais bientôt le rivage se dérobe à ses yeux.

Revenue à elle-même, Armide regarde autour d'elle; ses regards ne rencontrent partout que la solitude et le silence : « Il » est parti! dit-elle..... il a pu me laisser » expirante en ces lieux! Le traître, d'un » moment n'a pas différé sa fuite!...... » Dans l'état horrible où j'étois, il ne m'a

» pas donné le moindre secours..... et je » l'aime encore..... Et assise sur ce rivage, » je verse des pleurs au lieu de me venger.....

» Des pleurs ! je n'ai donc point d'au- » tres armes, d'autres ressources?.... Ah ! » je le poursuivrai, l'ingrat; ni le Ciel, ni » l'Enfer, ne pourront le sauver de ma fu- » reur : déjà je l'atteins, je le saisis, je lui » arrache le cœur...... Attachons ici ses » membres sanglans et déchirés, pour ef- » frayer les coupables qui seront tentés de » l'imiter...... Il m'apprit à être barbare; » je veux le surpasser...... Mais, où suis- » je et qu'osé-je dire?

» Malheureuse Armide! c'étoit quand » tu le tenois dans tes fers, que tu devois » sur lui épuiser ta fureur. Aujourd'hui ton » courroux est trop tardif, et tu te livres à » des transports impuissans. Non..... si mes » larmes ne peuvent rien sur lui, si l'art » est sans force dans mes mains, d'autres » moyens me restent encore. O beauté mé- » prisée, c'est toi qu'offense l'ingrat, c'est » à toi de me venger.

» Oui, ma beauté sera le prix du Guer- » rier qui m'apportera sa tête : ô mes amans! » je vous propose une pénible, mais une » noble entreprise...... Ma personne, mes

» trésors, voilà votre récompense..... Si je » ne mérite pas d'être achetée à ce prix, » vaine beauté, tu n'es qu'un présent inu- » tile de la nature.....

» Funeste présent, je t'abhorre; j'abhorre » et ma couronne et ma vie, et le jour qui » m'a vu naître..... Je ne vis plus que par l'es- » poir d'être vengée. » Ainsi, par des sons entrecoupés, elle exhaloit son désespoir : enfin, elle s'arrache à cette rive déserte, les cheveux épars, les yeux égarés et le visage en feu.

Rentrée dans son palais, elle invoque à grands cris tous les habitans de l'Enfer : le ciel s'obscurcit et se couvre de nuages affreux; l'astre du jour pâlit et s'éteint : les vents déchaînés ébranlent les rochers et les montagnes; l'abîme mugit sous ses pieds, et dans son vaste palais on n'entend que des monstres furieux qui sifflent, hurlent, frémissent et aboient.

Des ombres plus épaisses que la nuit la plus noire, enveloppent l'édifice : des éclairs percent l'obscurité, et la rendent encore plus affreuse; enfin, les ombres s'évanouissent : le soleil lance de pâles rayons; l'air n'est pas encore serein : mais le palais a disparu; les vestiges en sont effacés, et on

» ne peut pas même dire : « Il étoit là.

Telles, aux feux du soleil, ou au souffle des vents, fuient ces vapeurs légères qui s'amassent dans les airs; tel s'évanouit un fantôme qu'a créé l'imagination d'un malade. Il ne reste dans ces lieux que des rochers déserts, et l'horreur sauvage qu'y mit la nature. Armide sur son char s'élève et s'envole.

Entourée de nuages et de bruyans tourbillons, elle fend les airs étonnés : elle voit sous ses pieds des rivages qu'éclairent des astres inconnus et des terres qu'habitent des êtres ignorés. Bientôt elle a franchi les colonnes d'Alcide : elle n'approche point des rives de l'Hespérie, ni du sol brûlant que cultive le Maure. Toujours son vol est suspendu sur la mer, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive vers les bords de la Syrie.

Elle ne va point à Damas; ses regards se détournent loin d'une patrie jadis si chère à son cœur; elle dirige son char vers cette rive inféconde, où son funeste château s'élève au milieu des eaux : elle s'y cache aux yeux de sa Cour, et dans un secret asile s'abandonne aux pensées tumultueuses qui agitent son âme. Mais bientôt la honte cède au désir de se venger.

« J'irai, j'irai, dit-elle, aux lieux où

» l'Égyptien rassemble les forces de l'Orient, » essayons encore le pouvoir de la magie, » et prenons des formes inconnues : je ma- » nierai l'arc et l'épée, je servirai sous un » Monarque étranger pour l'intéresser à ma » querelle. J'abjure l'honneur et ses loix, » pour être toute à ma vengeance.

» Ne m'accuse point, Hidraot, n'accuse » que toi-même ; c'est toi qui, le premier, » éveillas dans mon cœur une audace nou- » velle ; c'est toi qui brisas les liens dont » la pudeur enchaînoit mon sexe. Errante, » vagabonde, par tes conseils, j'ai dédai- » gné de paisibles vertus : tous les crimes » qu'Amour m'a fait commettre, tous ceux » que me coûtera ma vengeance, tu ne dois » les imputer qu'à toi. »

Elle dit, et rassemble aussitôt ses femmes, ses Officiers : elle revêt ses plus pompeux habits, et dans ses superbes atours, fait briller tout son art et tout l'éclat de sa fortune. Elle part, et ne goûte aucun repos, jusqu'à ce qu'elle ait atteint les sables brûlans que l'Égyptien a couverts de ses tentes.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Aux frontières de la Palestine, sur le chemin qui conduit à Péluse, Gaza voit au pied de ses murs expirer la mer et son courroux : autour d'elle s'étendent d'immenses solitudes et des sables arides. Le vent qui règne sur les flots exerce aussi son empire sur cette arène mobile, et le voyageur voit sa route incertaine flotter et se perdre au gré des tempêtes.

Jadis soumise aux loix des Turcs, Gaza est devenue la conquête du monarque Égyptien, dont elle bornoit les États : il a quitté Memphis et son superbe palais, pour établir dans cette Cité son séjour et le centre de ses projets. Du fond de son vaste empire, il y a rassemblé d'innombrables soldats.

Muse, dis-moi quelle étoit alors la situation de ces contrées ? Quelles troupes obéissoient aux ordres de leur Prince : combien l'Égypte, combien les Rois, ses tributaires, lui envoyèrent de soldats ? Compte les forces de l'Orient et du Midi réunies sous ses drapeaux : seule, tu peux rappeler


EMIREN.

à ma mémoire, et les noms des Chefs, et les noms de leurs bataillons, et la moitié du monde rassemblé pour les combats.

Quand l'Égypte, rebelle à son Dieu, eut brisé le joug de ses maîtres, un Guerrier du sang de Mahomet y régna sous le titre de Calife : ses successeurs héritèrent de son nom comme de sa puissance. Tel jadis le Nil vit une longue suite de Pharaons et de Ptolémées.

La main du temps affermit cet empire : il s'accrut, et des murs de Cyrène, jusqu'aux frontières les plus reculées de la Syrie, il couvrit et l'Afrique et l'Asie de sa vaste puissance. Le Nil, caché dans l'Éthiopie, craignit qu'il ne commandât à sa source : les déserts de Saba, les rives de l'Euphrate furent soumis à ses loix.

Il renferma l'Arabie et ses trésors, la mer Rouge et ses richesses ; de là, il s'étendit jusqu'aux portes de l'Aurore. Puissant par ses forces, il est encore plus puissant par son Prince : né sur le trône, le Calife a toutes les vertus d'un Monarque et tous les talens d'un Guerrier.

Long-temps il combattit contre la Perse et la Turquie : souvent vainqueur, quelquefois vaincu, toujours plus grand dans

ses revers que dans ses triomphes. Ses mains appesanties par l'âge, ne peuvent plus manier le fer; mais l'ardeur de la gloire et l'ambition des conquêtes échauffent encore son courage.

Il combat par ses Ministres : toujours une mâle vigueur anime ses pensées et ses discours, et le pesant fardeau de la Monarchie n'accable point sa vieillesse. Toute l'Afrique et les petits Etats qui la partagent tremblent à son nom : l'Indien le révère; tous ses voisins lui fournissent des soldats, et lui payent des tributs.

Tel étoit le Monarque qui menaçoit l'empire naissant des Latins, et méditoit d'arrêter des progrès dont sa jalousie étoit alarmée. Quand Armide parut, il comptoit ses soldats, et dans une vaste plaine, hors des murs de Gaza, il faisoit la revue de ses troupes.

Il étoit assis sur un trône auguste, où l'on montoit par cent degrés d'ivoire : un dais d'argent pendoit sur sa tête ; ses pieds fouloient un tapis tissu d'or et de soie : tout le luxe de l'Orient brilloit dans ses pompeux habits, un superbe turban se replioit autour de son front, et formoit son diadème.

Le sceptre est dans sa main : une barbe blanche flotte sur sa poitrine. Dans ses yeux, que la vieillesse n'a point éteints, respirent encore son audace et sa vigueur première ; dans tout son maintien paroît la dignité de l'âge et la majesté de l'empire. Ce fut sous de semblables traits, qu'Apelles ou Phidias représentèrent Jupiter, mais Jupiter foudroyant.

Debout, à sa droite et à sa gauche, sont deux Satrapes. Le premier tient dans ses mains le glaive vengeur, le second a le sceau de la royauté. Ministre des loix, l'un entretient dans ses États le calme et la paix ; l'autre commande aux armées, et porte la terreur et le châtiment.

Autour de son trône veillent de fidèles Circassiens : des javelots sont dans leurs mains ; une cuirasse couvre leur poitrine ; des épées longues et recourbées, pendent à leur côté. Les yeux du Monarque planent sur ses nombreux bataillons, et tous en passant devant lui abaissent avec respect leurs armes et leurs drapeaux.

Les Égyptiens paroissent les premiers : quatre Chefs les conduisent : deux de la haute Égypte, deux de la basse, de cette contrée féconde que le Nil a créée : ce

ne fut d'abord qu'un limon usurpé sur la mer ; le temps le raffermit et le rendit propre à porter des moissons. Ainsi s'accrut l'Égypte ; ainsi le soc fendit des plaines qui jadis dans leur sein voyoient flotter des pavillons.

La première troupe est composée des peuples qui habitent le fertile territoire d'Alexandrie et les rivages que le soleil éclaire de ses derniers regards. Araspe est à leur tête ; Araspe, plus redoutable par son génie que par son bras : il sait, avec art, ourdir un stratagème : il connoît toutes les ruses du Maure et toutes ses perfidies.

Après eux, on voit des enfans de l'Aurore, des guerriers rassemblés des rives les plus orientales de l'Asie : Arontée les guide ; distingué par ses titres, il n'est connu ni par ses exploits, ni par sa valeur : son corps délicat n'a point encore sué sous une armure ; la trompette guerrière n'a point encore troublé son sommeil ; une indiscrète ambition l'arrache du sein des voluptés, et l'entraîne au milieu des hasards.

Une immense armée paroît ensuite, et couvre la plaine et les rivages. On croiroit qu'il faudroit moins de bras pour cul-

tiver l'Égypte et recueillir ses moissons. Cependant tant de guerriers sortent d'une seule ville : mais cette ville, rivale d'une province entière, renferme plusieurs cités dans son sein : c'est le Caire. Campson commande à ce peuple nombreux, mais inhabile aux combats.

Sous Gazel marchent les habitans de cette contrée, qui, du Grand-Caire, s'étend jusqu'à la seconde cataracte du Nil. L'Égyptien ne connoît que l'arc et l'épée ; il ne peut soutenir le poids du casque et de la cuirasse. Ses riches habits font plutôt naître le désir du butin que la crainte de la mort.

Sous Alarcon s'avance un vil ramas de brigands, presque nus et sans armes, qui, dans les déserts de Barca, ne soutiennent que par le vol et le pillage leur misérable vie. Avec des troupes moins lâches, mais incapables de combattre de pied ferme, parurent les Rois de Sumara et de Tripoli. Leurs guerriers, savans dans l'art de voltiger, fuient toujours et reviennent sans cesse.

Après eux vinrent les habitans de l'Arabie-pétrée, que suivirent ceux de l'Arabie-heureuse, contrée charmante, que jamais le soleil ne brûle de ses feux, que jamais

l'hiver ne couvre de ses glaces; là, croît l'encens; là, naissent les parfums; là, l'immortel phénix, sur un bûcher de fleurs odorantes, se consume et renaît de ses cendres.

Moins brillans que les Égyptiens, ces peuples leur ressemblent par leur armure. D'autres Arabes les suivent, sauvages habitans du désert, sans foyers, sans asiles fixes, ils traînent après eux leurs errantes cités : ils ont une taille de femmes; ils en ont la voix : leurs cheveux noirs et longs flottent sur des visages basanés.

Des roseaux armés d'un fer pointu sont dans leurs mains : ils volent sur des coursiers plus rapides que l'éclair. Le premier escadron est guidé par Syphax : le second marche sous Aldin; le troisième sous Albiazar, l'homicide Albiazar, moins guerrier qu'assassin.

La troupe qui les suit a quitté ces îles qu'environne la mer, où jadis l'avide pêcheur ramassoit ce coquillage précieux, qui renferme les perles dans son sein. Agricalte les commande. Les noirs habitans des rives que baigne la mer Rouge, s'avancent sous Osmide, barbare sans foi, contempteur audacieux de la religion et des loix.

Des Éthiopiens paroissent ensuite ; ils viennent de l'île de Méroé, qu'embrassent le Nil et l'Astrabora : Méroé, dans sa vaste enceinte, renferme trois royaumes et deux cultes différens : Canar et Assimir, Rois tous deux, tous deux sectateurs de Mahomet et tributaires du Calife, lui amènent leurs guerriers. Un autre Roi, adorateur de Jésus-Christ, est resté dans ses États.

Avec des escadrons armés d'arcs et de flèches, on vit encore deux Rois soumis au Monarque Égyptien : l'un règne sur Ormus, noble et fertile contrée que le golfe Persique environne de ses eaux. L'autre commande au Bécan : le Bécan est une île, quand la mer s'élève, mais quand elle s'abaisse, le voyageur y passe à pied sec.

Et toi, Altamore, une épouse chérie n'a pu te retenir dans ses bras : pour éloigner ton funeste départ, elle te baigna de ses larmes, elle déchira son sein et arracha ses cheveux blonds : « Cruel, te dit-elle, l'as-» pect d'une mer en furie te plaira donc » plus que le mien ! Une pesante armure » sera pour toi un plus doux fardeau que » ce fils, ce tendre fils, qui, de ses bras » innocens, te presse et te caresse ».

Altamore règne sur Samarcande : le

diadème sur son front brille dans tout son éclat; mais ce n'est point au diadème qu'il doit sa grandeur et son lustre : savant dans l'art des combats, il est encore le plus audacieux des Guerriers : les Chrétiens le connoîtront un jour, et déjà ils doivent redouter sa valeur. Ses soldats portent une cuirasse, une épée pend à leur côté, et une masse d'armes à l'arçon de leur selle.

Du bout de l'Univers et des portes de l'Aurore, vient le farouche Adraste ; sa cuirasse est revêtue de la peau d'un serpent ; il monte un immense éléphant. Sous lui marchent des peuples qui se baignent dans la mer où le Sind porte le tribut de ses eaux.

L'escadron qui les suit est composé de l'élite des Guerriers : dans la paix, dans la guerre, ils servent le Monarque ; il les comble d'honneurs, il leur prodigue ses bienfaits : armés pour la défense, armés pour la terreur, ils montent des coursiers dont l'art dirige les mouvemens. Le ciel brille de l'éclat de la pourpre dont ils sont vêtus ; l'acier qui les couvre, réfléchit au loin d'homicides clartés.

Parmi eux, on distingue le cruel Alarcon, le prudent Omar, Hidraot, Rimédon,

fameux par son audace, Rimédon qui méprise et les mortels et la mort; et Tygrane, et Rapold, corsaire intrépide, jadis la terreur des mers, et le brave Ormond et Marlaboust, qui, vainqueur des Arabes, fut surnommé l'Arabique.

On y voit Orinde, Arimon, Pyrga, Brimarte le destructeur des cités, et Suifante le dompteur des coursiers: et toi, généreux Aridamant, invincible à la lutte, et Tisapherne le foudre de guerre, Tisapherne qui, à pied, à cheval, l'épée ou la lance à la main, n'a point encore trouvé de rival digne de lui.

Cette troupe brillante marche sous les ordres d'un Arménien, qui, dès son enfance, déserta le vrai culte pour adorer Mahomet: Chrétien, il s'appeloit Clément, aujourd'hui son nom est Émiren. De tous les Guerriers, aucun n'est plus cher au Calife. Intrépide soldat, excellent Capitaine, il est également fameux par sa prudence, par sa valeur et par la force de son bras.

Après tous ces Héros, parut Armide à la tête de son escadron: elle étoit assise sur un char superbe, la robe retroussée, un arc à la main, le carquois sur l'épaule; le

dépit sur son front se mêle à la douceur qu'y mit la nature, et en fait de l'audace. D'un air fier et déterminé elle semble menacer, et charme encore en menaçant.

Son char, semblable à celui qui porte le jour, étincelle d'or et de rubis : quatre licornes attelées deux à deux le traînent et obéissent à la main savante qui les guide. Cent filles, cent pages l'environnent, le carquois résonne sur leurs épaules. Ils pressent des coursiers plus blancs que la neige, et dont les mouvemens sont aussi rapides que la foudre.

Armide suit sa troupe : sous elle, Aradin en conduit une autre, dont Hidraot a dans la Syrie acheté les services mercenaires. Tel le phénix ressuscité va montrer à l'Éthiopie ses charmes nouveaux, la richesse de son plumage et l'or qui brille sur sa gorge; les mortels étonnés le suivent des yeux, et les habitans des airs l'accompagnent et l'admirent.

Telle et plus brillante, Armide éblouit tous les Guerriers : il n'est point d'âme si farouche qui ne s'enflamme à sa vue. Le dépit est sur son front : à peine on l'aperçoit encore, et déjà tous les cœurs brûlent pour elle. Que sera-ce quand la joie ani-

mera ses regards, quand le plaisir se peindra dans ses yeux, et que le rire embellira ses lèvres.

Le Monarque fait appeler Emiren; il veut lui donner le sceptre des guerriers, et confier à sa prudence le soin de son illustre entreprise : déjà plein de son glorieux destin, le Héros s'avance, et on lit sur son front qu'il est digne de l'honneur où son Maître l'appelle. Les Circassiens, au milieu de leurs rangs, lui ouvrent un passage, et il monte vers le trône.

La tête inclinée, le genou en terre, il met la main droite sur sa poitrine : « Prends » ce sceptre, lui dit le Monarque, prends-» le; je remets dans tes mains ma fortune et » ma puissance : commande à ma place; » verse ma vengeance sur les Chrétiens, et » brise le joug dont ils menacent un Roi » mon tributaire. Va, pars, triomphe. Que » les ennemis tombent sous tes coups, que » ceux qui échapperont à la mort gémissent » dans nos fers. »

Émiren reçoit avec respect ce sceptre, emblème du souverain pouvoir : « Je le » reçois, dit-il, d'une main victorieuse; » je vole sous tes auspices, où la gloire » m'appelle : c'est sous tes ordres, c'est en

» ton nom que je vais combattre. Je vengerai les injures de l'Asie ; je ne reviendrai que vainqueur, ou du moins ma défaite sera ma mort, non pas ma honte.

» Ah ! si le courroux céleste menace nos » armes, puissent tous ses coups se rassembler sur ma tête ! Que ton armée revienne » triomphante, et que son Chef demeure » couché sur le champ de bataille, témoin » de sa victoire. » Il dit : soudain les cris des soldats et le son des instrumens guerriers annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Au milieu des acclamations, le Monarque descend de son trône, et retourne à sa tente : il y reçoit à sa table les Chefs de son armée. De la place distinguée où il est assis, il leur envoie des mets qui sont servis devant lui, leur adresse des paroles qui les flattent, et marque à tous des distinctions et des égards. Au sein des plaisirs même, Armide n'oublie pas ses funestes artifices.

Le repas est fini : elle voit tous les regards se fixer sur elle, et à des indices certains, reconnoît que tous les cœurs sont infectés de ses poisons. Elle se lève, et d'un air altier ensemble et respectueux, elle s'adresse au Monarque. Dans son geste, dans

sa voix, elle met, autant qu'elle peut, de grandeur et de fierté.

« O Roi des Rois, lui dit-elle, je viens » aussi combattre pour ma croyance et pour » ma patrie. Je suis femme, mais je suis née » sur le trône, et la main qui doit porter le » sceptre, n'est pas indigne de manier le » fer. La mienne saura frapper un ennemi, » et tirer du sang de sa blessure.

» Ne crois pas, Seigneur, que je vienne » faire, sous tes drapeaux, le premier essai » de mon courage; déjà j'ai combattu pour » nos loix et pour ton empire : tu connois » mes exploits; tu sais que moi seule j'ai » su enchaîner les plus illustres des héros » Chrétiens.

» Captifs, chargés de fers, je les faisois » conduire dans tes États; ils gémiroient » aujourd'hui dans tes cachots, et toi-même » tu serois plus sûr du succès de tes armes, » si le fier Renaud n'avoit brisé leurs chaînes » et immolé mes Guerriers.

» Renaud t'est connu; ses aventures sont » parvenues jusqu'à toi : c'est le cruel qui, » depuis, m'a indignement outragée; ...... » et je n'ai point encore puni son outrage?... » Une haine nouvelle enflamme encore la » haine que je devois aux Chrétiens et me

» pousse aux combats. Un jour je te dirai » l'injure que j'ai reçue : je ne veux aujourd'hui m'occuper que de ma vengeance.

» Je l'obtiendrai : toutes les flèches ne » volent pas inutilement dans les airs ; souvent le Ciel dirige les coups du juste au » cœur du coupable. Mais si, parmi tes » Guerriers, il en est un qui puisse trancher la tête odieuse de mon barbare ennemi, et me la présenter sanglante, j'avouerai son bras, je me contenterai d'une » vengeance qui, pourtant, seroit plus » douce et plus glorieuse, si je ne la devois » qu'à moi.

» Pour prix d'un si noble service, j'offre » tout ce qui est en mon pouvoir, mes trésors et moi-même. Je le promets, je le » jure, et j'atteste le Ciel et les hommes » témoins de mes sermens. S'il est un Guerrier qu'une pareille récompense puisse » enflammer, qu'il paroisse et se montre. »

Pendant le discours d'Armide, Adraste fixoit sur elle des regards dévorans. « Beauté » divine, lui dit-il, ce ne sera point sous » tes coups qu'expirera le barbare. Le cœur » du perfide ne mérite pas d'être percé » d'une si belle main : je serai moi-même le

» ministre de ta vengeance. Ce sera moi qui
» mettrai sa tête à tes pieds.

» Je lui arracherai le cœur ; je ferai de ses
» membres sanglans et déchirés la pâture
» des vautours. » Ainsi parloit Adraste
l'Indien. Tisapherne s'indigne de son orgueil : « Eh ! qui es-tu, lui dit-il, toi, qui
» sous les yeux du Roi des Rois, sous les
» miens, oses montrer tant d'audace et
» de fierté ? Il est peut-être ici un Guerrier, dont les exploits effaceront tout ce
» que promet ta langue ; et ce Guerrier se
» tait.

» Mes discours, réplique l'Indien, sont
» encore au-dessous de mes actions : si tu
» osois ailleurs me faire un pareil outrage, ta mort me paieroit ta témérité. »
Ils alloient continuer, mais le Monarque
étend la main, et d'un geste les arrête.
« Belle Princesse, dit-il ensuite à Armide,
» vous avez bien l'âme et le cœur d'un
» Guerrier.

» Vous méritez que ces deux Héros vous
» sacrifient leur courroux et leur ressentiment : c'est à vous de diriger leur valeur
» et leurs efforts contre le brigand qui
» vous a outragée. C'est contre lui qu'ils
» pourront utilement déployer leur audace

» et se montrer rivaux. » Il se tait : les deux Guerriers offrent à la Princesse leurs bras et leurs épées.

D'autres encore viennent lui vanter leur zèle et leur courage : tous lui promettent, tous jurent de la venger. Pendant qu'elle arme contre le Héros, qui lui fut si cher, tant de fureurs et tant de haines, la nef qui le porte vogue heureusement sur la plaine liquide.

Les vents toujours fidèles enflent les voiles, et l'Océan courbe ses vagues sous un poids qui lui est connu. Renaud contemple le Pôle et les astres qui guident les navigateurs : quelquefois il regarde les fleuves et ces montagnes, dont le front audacieux ombrage la mer et ses rivages.

Souvent il s'informe du sort des Chrétiens, et s'instruit des mœurs des peuples divers. Depuis qu'ils voguoient sur l'humide élément, le soleil avoit déjà quatre fois éclairé l'horizon ; il se plongeoit dans les eaux quand ils touchèrent à la terre : « Voici, » dit l'Inconnue, les rives de la Palestine, » et le terme de votre voyage. »

Elle les dépose sur le sable, et s'évanouit plus vite que la pensée. Cependant la nuit se lève, et couvre la nature de son lugubre

voile. Au milieu des déserts qui les environnent, les trois Guerriers ne découvrent ni murs, ni traces des humains ; rien ne peut leur indiquer leur route.

Ils balancent un moment ; enfin, ils avancent d'un pas incertain, et laissent la mer derrière eux. Tout à coup, dans le lointain, un objet lumineux apparoît à leur vue : des rayons d'or et d'argent percent la nuit, et éclaircissent les ombres. Ils marchent à cette clarté, et bientôt ils distinguent l'objet qui la réfléchit.

A un tronc, ils voyent des armes suspendues que la lune frappe de sa lumière ; sur un casque doré, des pierreries étincellent d'un feu plus vif que celui des étoiles. Au bas est un bouclier chargé de trophées ; un vieillard est assis auprès, et semble en être le gardien : il se lève, et lui-même il marche au-devant d'eux.

Ubalde et le Danois reconnoissent les traits du Sage qui dirigea leurs pas ; ils le saluent et l'embrassent. Renaud le regarde en silence : « C'est toi seul que je cherche, » lui dit le Vieillard ; c'est toi que, dans ces » lieux solitaires, attend mon impatience.

» Tu ne me connois pas, mais je suis ton » ami ; ils pourront te le dire, ces Guer-

» riers qui, secondés par moi, ont triomphé
» des enchantemens sous lesquels tu traînois
» ta déplorable vie. Entends mes discours;
» ils seront moins doux que ceux des sirènes
» qui t'avoient séduit; mais écoute-les sans
» peine. Conserve mes leçons dans ton cœur,
» jusqu'à ce qu'une voix plus sainte te con-
» duise dans les sentiers de la sagesse et de
» la vérité.

» Ce n'est point sous des ombrages frais,
» sur des rives fleuries, au milieu des vo-
» luptés, que tu trouveras le bonheur; c'est
» au sommet d'une colline, d'un âpre et
» difficile accès, qu'il repose au sein de la
» vertu : il faut, pour y parvenir, braver
» les glaces de l'hiver, les feux de l'été, et
» s'arracher aux plaisirs. Oiseau superbe,
» voudrois-tu loin du Ciel, ta patrie, ramper
» comme un insecte dans les vallons.

» La nature alluma dans ton sein la
» flamme du courage; elle te fit un front
» élevé : obéis à sa voix, marche aux gran-
» deurs où le Ciel t'appelle, et par de nobles
» exploits, assure ta gloire et tes destins.
» Ton courroux impétueux ne te fut point
» donné pour égorger tes frères, et pour
» suivre en aveugle des mouvemens que la
» raison désavoue.

» Que le feu qui t'anime exalte ta valeur, » et te rende plus fort contre les passions, » plus terrible à ces ennemis qui habitent » dans ton cœur et le dévorent. Soumis à la » main qui doit gouverner ta jeunesse, obéis » à ses loix : que la prudence de Godefroi » allume ton courage ou l'éteigne, le pré- » cipite ou l'arrête. »

Renaud, la honte sur le front et les yeux baissés, écoutoit en silence les conseils du Vieillard, et les conservoit dans son cœur. Le Sage pénètre dans le secret de son âme : « Lève tes regards, lui dit-il, ô mon fils ! » porte-les sur ce bouclier, tu y verras les » exploits de tes aïeux.

» Tu les verras, d'un pas intrépide, » franchir les bornes qui arrêtent la course » des vulgaires humains; .... que tu te traînes » encore loin d'eux dans la carrière qu'ils » t'ont tracée ! Allons, réveille-toi, que ces » tableaux servent d'aiguillon à ta valeur. » Il dit, et pendant qu'il parle, le Héros a les yeux attachés sur le bouclier.

Dans un espace étroit, l'artiste a su rassembler, sans confusion, un nombre prodigieux de figures : on y voit, dans leur ordre, les illustres descendans d'Accius ; leur sang coule toujours pur d'une source

cachée dans le berceau de l'ancienne Rome; ils sont tous couronnés de lauriers; le Vieillard raconte et leurs guerres, et leurs victoires.

Au milieu des débris de l'empire, Caïus, d'une main audacieuse, saisit les rênes d'un peuple belliqueux, et s'assied au rang de Princes: ses voisins, moins puissans, viennent lui demander un Maître, et marchent sous ses loix. Bientôt, à la voix d'Honorius, le Goth revient désoler l'Italie.

Au milieu des flammes qui dévorent cette triste contrée, pendant que Rome gémit sous le poids de sa chaîne et craint encore d'être anéantie, Aurélius repousse l'esclavage loin des peuples soumis à son sceptre. Foreste oppose au Roi des Huns, au conquérant du Nord, une redoutable barrière.

Au feu sombre qui brille dans ses yeux, à sa hideuse figure, on reconnoît le farouche Attila; on croit entendre ses rugissemens: le monstre, vaincu dans un combat singulier, cherche un asile au milieu des siens, et Foreste, l'Hector de l'Italie, va défendre Aquilée.

Plus loin on voit la mort de ce Héros et sa destinée, qui fait la destinée de sa patrie. Accarin son fils, l'héritier de ses

vertus, est, comme lui, le vengeur et le soutien de son pays. Altin plie sous les coups du sort, et non sous ceux des Huns : il va chercher un nouvel asile, et sur les bords du Pô, de mille cabanes dispersées, il forme une cité.

Une digue enchaîne l'audace de ce fleuve impétueux ; des remparts s'élèvent, et le trône de la maison d'Est s'assied sur de nouveaux fondemens. Vainqueur des Alains, malheureux contre Odoacre, Altin succombe, et meurt pour l'Italie, mort généreuse, qui l'associe à la gloire de son père.

Alforise tombe à ses côtés ; Asson et son frère, exilés, tous deux, reviennent bientôt les armes à la main, et règnent sur les cendres du conquérant Hérule : auprès d'eux est Boniface, l'Épaminondas de la maison d'Est. — Il expire, le front percé d'une flèche mortelle ; mais Totila vaincu et son bouclier sauvé, lui font trouver des douceurs dans le trépas.

Valérien, encore enfant, marche sur les traces de son père : déjà vigoureux, déjà rempli d'une mâle audace, il enfonce les escadrons des Goths. Près de lui, Ernest, l'œil en feu, fait trembler les Esclavons ;

plus près encore, l'intrépide Aldoar chasse de Moncelse le Roi de Lombardie.

On y voit Henri : on y voit Bérenger ; ce Héros marche sous les drapeaux victorieux de Charlemagne ; audacieux soldat, sage Capitaine, il dirige les grandes entreprises et frappe les premiers coups. Bientôt il combat avec Louis, qui triomphe du Roi d'Italie son neveu, et le jette dans les fers. Othon paroît avec ses cinq fils.

Alméric règne dans Ferrare ; les yeux au Ciel, il consacre à l'Éternel les temples qu'il a fondés ; Asson lutte contre Bérenger, heureux, malheureux tour à tour, il triomphe enfin et gouverne l'Italie.

Albert son fils va montrer sa valeur aux Germains ; vainqueur dans les tournois, vainqueur dans les batailles, Othon lui offre sa fille et ses trésors. Derrière lui s'élève Hugues, la terreur des Romains et le fléau de leur orgueil. Il sera Marquis d'Italie, et la Toscane toute entière sera confiée à ses soins.

Plus loin est Théobald, et auprès de lui, Boniface à côté de Béatrix son épouse. L'hymen trompe leurs désirs, et leur refuse un fils qu'ils lui demandent. Une femme recueille l'héritage des Héros ; c'est Mathilde : elle a leur courage et leurs vertus.

Sa sagesse et sa valeur l'élèvent au-dessus des sceptres et des couronnes.

Sur son front éclate une mâle fierté ; le feu du courage étincelle dans ses yeux. Là, elle triomphe des Normands, et ce Guiscard, jadis invincible, fuit devant elle : ici Henri succombe sous ses efforts ; elle lui arrache l'étendard de l'Empire, et va dans un temple attacher ce trophée. Plus loin, elle replace un Pontife au trône du Vatican.

A ses côtés, et quelquefois derrière elle, paroît Asson, sur lequel semble se fixer sa tendresse. La postérité d'Asson IV, toujours heureuse, toujours féconde, étendoit au loin ses rameaux ; l'illustre fils de Cunégonde, Guelfe, vole au sein de la Germanie qui l'appelle, et ce rejeton des Héros d'Italie fleurit dans les champs de Bavière.

Il embrasse et soutient l'arbre des Guelfes, séché dans sa racine. Fier de cet heureux appui, on voit cet arbre reverdir encore, et briller de l'éclat des sceptres et des couronnes. Déjà sa tête orgueilleuse est cachée dans les cieux, et son ombre embrasse et couvre la Germanie.

Cependant, toujours brillante, toujours féconde, la tige heureuse fleurissoit en Italie ; Berthold, un frère de Guelfe, un

Asson encore, y faisoient revivre leurs aïeux. Telle étoit la suite des Héros qui respiroient sur l'airain : à la vue de ces tableaux, l'honneur, dans l'âme du jeune Guerrier, se rallume au feu de ses aïeux.

L'ardeur d'une noble émulation embrase son courage : saisi d'un généreux transport, il voit déjà des remparts détruits, des peuples subjugués, la mort et le carnage. Impatient, il se couvre de ses armes, et croit embrasser la victoire.

Le Danois en ce moment lui présente l'épée de Suénon, dont il lui a raconté l'histoire et les malheurs : « Prends-la, lui dit-» il, que dans tes mains, juste autant que » redoutée, elle soit toujours heureuse, » toujours consacrée à de pieux combats ! » Tu dois venger son premier maître, tu » dois venger ton ami ; remplis ton devoir » et nos vœux. »

« Puisse, répond Renaud, puisse la » main qui reçoit cette épée, venger par » elle le maître qui l'a portée, et en ac-» quitter le prix ! » Le Danois, en le remerciant, pleure de tendresse et de joie. Cependant le sage Vieillard le presse de continuer sa route.

« Il est temps de partir, lui dit-il, Gode-

» froi t'attend ; le camp t'appelle : jamais ta » présence ne fut plus nécessaire. Allons, » dans l'ombre de la nuit, je saurai vous » guider aux tentes des Chrétiens. » Il dit et monte sur son char ; les trois Guerriers y montent avec lui : de la main et de la voix, il presse ses coursiers et dirige sa route vers l'Orient.

Couverts des voiles de la nuit, ils s'avançoient en silence, mais tout à coup le Vieillard se tourne vers le Héros, et lui adresse ce discours : « Tu as vu la tige et les » antiques rameaux de ton auguste maison. » Si jadis elle enfanta des Héros, le » temps n'affoiblira point son heureuse fé» condité.

» Que ne puis-je aussi porter tes regards » dans le sein du ténébreux avenir, et te » montrer tes neveux, comme dans les » siècles passés, je t'ai montré tes ancêtres : » que ne puis-je les évoquer des abîmes du » néant! tu verrois une suite non moins » longue de Héros, et des exploits non » moins fameux.

» Mais mon art ne peut dérober à l'avenir » ses secrets, et son pâle flambeau ne jette » dans cette obscurité que des rayons incer» tains et douteux. Je t'en révélerai cepen-

» dant ce que m'en a découvert un Sage
» qui lit quelquefois dans le sein de la Divi-
» nité.

» Jamais tige, me dit-il, ne fut aussi
» féconde en Héros. Jamais du même tronc
» on ne vit sortir autant d'illustres rejetons
» que Renaud en comptera parmi ses ne-
» veux : leurs noms égaleront les noms les
» plus fameux de Rome, de Sparte et de
» Carthage.

» Parmi eux, mes regards distinguent
» un Alphonse, le second par son rang,
» et le premier par ses vertus : il naîtra
» quand le monde épuisé n'enfantera plus
» de Héros : personne mieux que lui ne
» saura manier l'épée, ou soutenir le poids
» d'une couronne. Il sera la gloire de ton
» sang et l'appui de ta maison.

» Encore enfant, sa valeur brillera dans
» mille jeux, images de la guerre ; il sera la
» terreur des forêts et des monstres qui les
» habitent. Il remportera toujours le prix
» dans les tournois : bientôt dans les com-
» bats il cueillera les lauriers de la victoire,
» et méritera les honneurs du triomphe. Il
» n'est point de couronne qui ne ceigne son
» illustre tête.

» Dans un âge plus mûr, on le verra se

» couvrir d'une nouvelle gloire : au milieu
» de rivaux puissans et jaloux, il maintien-
» dra ses États en paix ; il ranimera les arts,
» fécondera le génie, célébrera des jeux
» magnifiques et de superbes fêtes : dans
» une balance égale il pesera les récom-
» penses et les peines : ses regards pénétre-
» ront dans l'avenir, et sa prévoyance
» rapprochera les événemens les plus re-
» culés.

» Ah ! si dans ces temps malheureux où
» l'impie infestera la terre et les mers, et
» imposera des lois honteuses aux peuples
» les plus renommés ; ah ! si Alphonse étoit
» choisi pour venger les temples et les
» autels, quels foudres lanceroit son bras !
» que bientôt le tyran et sa secte expire-
» roient sous ses coups !

» En vain le Turc, en vain le Maure
» lui opposeroient mille bataillons armés :
» l'Euphrate couleroit sous ses loix, il ar-
» boreroit sur les neiges du Taurus la croix
» triomphante, et son aigle et ses lys ; et
» les peuples basanés qui voient couler les
» sources du Nil, reconnoîtroient le Dieu
» qu'il adore. »

Ainsi parla le Vieillard : le Héros at-
tentif recueilloit ses discours, et son cœur

jouissoit en secret des triomphes et de la gloire de ses neveux. Cependant l'aurore annonçoit le retour du soleil; l'Orient se coloroit de ses feux, et déjà on voyoit de loin, sur les tentes des Chrétiens, flotter leurs bannières.

« Vous voyez, dit le Sage, le soleil qui » vous luit, et de ses rayons amis éclaire le » camp, la plaine, les montagnes et Solime: » je vous ai ramenés vainqueurs des obsta- » cles et des dangers, vous pouvez, sans » guide, achever votre route: un pouvoir » invincible arrête ici mes pas. »

Il dit, et laisse les trois Guerriers au milieu de la plaine: ils marchent, et bientôt ils ont regagné les tentes. Soudain la renommée publie leur retour désiré. Le pieux Godefroi en est instruit le premier et s'avance pour le recevoir.


RENAUD
H. Gravelot Inv

CHANT DIX-HUITIÈME.

Renaud, d'un air soumis et respectueux, aborde Godefroi, et lui adresse ce discours : « Seigneur, l'honneur jaloux m'ar-
» ma contre l'infortuné Gernand ; si j'ai
» violé tes loix, le repentir et le remords
» m'en ont puni. Je reviens à ta voix, prêt
» à tout faire pour expier mon crime. »

Bouillon se penche vers lui, et le serrant dans ses bras : « Perdons, lui dit-il, le sou-
» venir d'une triste erreur ; oublions ton
» malheur et ta faute : pour l'expier, je ne
» te demande que de te ressembler à toi-
» même, et de t'illustrer par des exploits
» nouveaux. Viens combattre pour nous.
» Viens hâter la perte de nos ennemis, en
» triomphant des monstres qui défendent la
» forêt.

» Cette antique forêt, qui fournit du bois
» pour la construction de nos machines pre-
» mières, est devenue le séjour des enchan-
» temens, un lieu de terreur et d'effroi :
» personne n'ose y porter la cognée, et
» cependant, sans machines, l'Infidèle rira

» de nos impuissans efforts. Que cet objet » de terreur pour tous nos Guerriers, de- » vienne pour toi la matière d'un nouveau » triomphe. »

Il dit, et le Héros, d'un ton modeste, se dévoue aux dangers et aux travaux qu'il offre à sa valeur. On lit sur son front la certitude d'un succès que ne promettent point ses paroles. Guelfe, Tancrède et les principaux Héros, se rassemblent et se pressent autour de lui : il leur donne la main et les embrasse, les quitte, revient à eux et les embrasse encore.

D'un air affable, populaire, il accueille la foule empressée ; tout retentit de cris d'allégresse ; tout le camp l'environne : on croiroit qu'il revient vainqueur des peuples de l'aurore et du midi.

Suivi de ce nombreux cortége, il rentre dans sa tente, et s'y assied au milieu d'un cercle d'amis : ils s'entretiennent long-temps, et de la guerre et de la forêt enchantée. Enfin, on se sépare. Le Solitaire, resté seul, adresse à Renaud ce discours : « Tu as vu, Seigneur, d'étonnantes mer- » veilles ; un charme funeste avoit bien » loin de nous égaré tes pas et ta valeur.

» Que ne dois-tu point à l'arbitre du

» monde ? Il t'arrache à un magique pou-
» voir ; il te rend à un troupeau, dont une
» folle erreur t'avoit séparé : par l'organe
» de Bouillon, il te choisit pour être sous
» lui l'exécuteur de ses volontés ; mais il ne
» faut pas que tu armes pour ces grands
» desseins une main impure encore et pro-
» fane.

» Le bandeau fatal est toujours sur tes
» yeux : ton âme est toujours plongée dans
» la fange d'un monde corrompu, et toutes
» les eaux du Nil, du Gange et de l'Océan,
» ne pourroient lui rendre sa pureté. Le
» Ciel seul effacera les traces honteuses de
» tes foiblesses. Saintement humilié, im-
» plore sa clémence, dévoile tes fautes
» secrètes, verse des larmes avec des
» prières. »

Il dit, et le Héros déplore ses superbes dédains et ses folles amours. Le cœur déchiré, les yeux baissés, il se prosterne aux pieds du Solitaire, et lui découvre toutes ses jeunes erreurs. Pierre, au nom du Ciel, l'absout et lui pardonne : « Demain, lui
» dit-il, aux premiers rayons du jour, tu
» iras offrir ton hommage à l'Éternel, sur
» cette montagne que l'aurore naissante
» éclaire de ses feux.

» De là tu iras à cette forêt qu'assiégent » tant de vains prestiges, tant de fantômes » imposteurs. Ces monstres, ces géans, tu » les vaincras, Renaud, si tu sais te défendre » d'une nouvelle erreur. Que les cris de la » douleur, que les chants de la volupté » n'amollissent point ton âme. Sois, je t'en » conjure, sois insensible au doux sourire, » aux regards caressans de la beauté : dé» daigne un aspect trompeur et de feintes » prières. »

Le Guerrier, qu'enflamment ses conseils, brûle de voler à une entreprise, dont le succès flatte ses vœux. Il y rêve tout le jour, il y rêve toute la nuit, et dans son impatience, il accuse la lenteur de l'aurore. Avant qu'elle ait allumé ses feux, il a déjà pris son armure; il sort de sa tente, et seul, à pied, il marche en silence vers la montagne.

Les ombres luttoient encore avec la lumière : quelques étoiles encore brilloient sur l'azur des cieux; mais déjà l'Orient étoit couvert d'un manteau d'or et de pourpre. Renaud contemple ces beautés immortelles, incorruptibles, qui ornent la nuit et redoublent l'éclat du jour.

« Que de clartés, disoit-il, répandues dans

» les cieux ! le soleil roule sur son char » majestueux ; des astres d'or étincellent » sur le front de la nuit, et tant de merveilles » ne peuvent attacher nos cœurs et nos » pensées ? Et nous sommes éblouis de cette » lumière sombre et pâle, que le jeu d'un » regard, que l'éclair d'un sourire, fait » luire sur le front d'une mortelle. »

Cependant il atteint le sommet de la montagne : là, il s'incline d'un air respectueux, et les yeux tournés vers l'Orient, il élève ses pensées jusqu'au trône de l'Éternel : « O » mon Père ! ô mon souverain maître ! » s'écrie-t-il, jette un regard de pitié sur » ma vie première et mes premières erreurs. » Épanche sur moi la rosée de ta grâce, et » chasse de mon âme le levain impur dont » elle est infectée. »

L'aurore plus vermeille l'éclairoit de ses rayons : son casque, ses armes, la cime de la montagne étoient dorés de sa lumière : un air plus pur et plus frais portoit le calme dans ses sens, et le zéphyr qui agitoit les nuages, en faisoit descendre sur sa tête une douce rosée.

Ces perles liquides répandent sur ses habits une blancheur éclatante. Telle la fleur aride s'embellit des pleurs de l'aurore.

Tel, au printemps, le serpent rajeuni étale l'or d'une peau nouvelle.

Renaud, à cette vue, sent croître sa confiance et redoubler son courage : d'un pas intrépide, il marche vers la forêt. Il arrive enfin au fatal endroit où règne la terreur, et où se sont arrêtés avant lui les plus audacieux Guerriers. Le bois n'offre à ses yeux rien qui l'effraie ou l'étonne ; il n'y voit qu'un délicieux ombrage.

Il avance : une douce harmonie vient charmer ses oreilles ; c'est un ruisseau qui murmure, c'est le zéphyr qui soupire à travers le feuillage, le cygne qui gémit, le rossignol qui se plaint et lui répond : c'est un concert d'instrumens et de voix, et dans un même son, tous les sons mêlés et confondus.

Il attendoit les éclats du tonnerre et mille objets de terreur. Il n'entend que le chant des sirènes, le gazouillement des oiseaux, le murmure des eaux et des airs ; surpris, il s'arrête ; puis il avance d'un pas lent et suspendu ; enfin, il ne rencontre d'obstacle qu'un fleuve, qui promène sans bruit ses ondes transparentes.

Les bords en sont tapissés d'une riante verdure que parfument des fleurs : dans son

cours il embrasse la forêt : ses ondes amoureuses se replient et y forment un canal. Par un heureux échange, le bois s'abreuve de ses eaux et l'embellit de son ombre.

Le Guerrier cherche un passage : soudain un pont s'élève sur des arches d'or, et lui offre un large chemin ; mais à peine il touche à l'autre rive, que l'onde s'enfle et mugit, et le pont s'abîme au milieu d'un torrent impétueux.

Renaud se retourne ; il voit les flots débordés qui s'agitent, et sur eux-mêmes ramènent mille fois leurs vagues écumantes. Cependant un désir curieux l'entraîne sous ces ombrages épais. Au milieu de cette solitude sauvage, toujours de nouvelles merveilles frappent ses regards et les attirent.

Des sources jaillissent, des fleurs naissent sous ses pas : ici le lis ouvre son sein, plus loin la rose s'épanouit : une fontaine les abreuve de son onde, un ruisseau les réfléchit dans son mobile cristal. Partout, l'antique forêt rajeunit son feuillage, l'écorce s'amollit, tous les arbres se couronnent d'une nouvelle verdure.

Sur les feuilles une manne céleste brille comme la rosée : le miel le plus pur distille des rameaux. Les chants de l'allégresse se

mêlent encore aux accens de la douleur. Des voix humaines s'accordent aux sons plaintifs des cygnes, au murmure des airs et des eaux; mais ce concert invisible se cache aux regards du Guerrier.

Pendant que d'un œil inquiet il examine ces lieux, et que son esprit se refuse au rapport de ses sens, il aperçoit un myrte qui s'élève dans un espace solitaire : il y court. Plus altier que le palmier et le cyprès, ce myrte domine sur les autres arbres, et semble le souverain de ces bois.

Renaud s'arrête ; un plus grand prodige a frappé ses regards. Un chêne se fend de lui-même, et de son écorce ouverte sort une nymphe au printemps de l'âge, et revêtue des plus pompeux habits. Cent autres arbres enfantent cent autres nymphes.

Elles ont le bras nu, la robe retroussée : des brodequins leur servent de chaussure ; des tresses d'or flottent sur leurs épaules. Telles, sur la scène ou dans nos tableaux, on représente les déesses des bois : seulement, au lieu d'arc, au lieu de carquois, elles ont des sistres, des luths et des guitares.

Elles commencent à danser, et forment un cercle autour du myrte et du Héros :

en dansant, elles chantent toutes ensemble : « Heureux le jour qui t'amène dans » nos bois, ô favori de notre Reine, ô » tendre objet de son amour et de son in- » quiétude !

» Viens éteindre le feu qui la dévore, » viens lui rendre la vie, et guérir ses pro- » fondes blessures ! Cette forêt, jadis si » sombre, asile convenable à sa douleur, » tu la vois se ranimer à ton aspect, et re- » prendre pour toi les formes les plus » belles. » Des sons plus touchans encore sortent du myrte, qui s'entr'ouvre à son tour.

Jamais de ses bois fabuleux l'antiquité ne vit sortir une si rare merveille : c'est une nymphe, c'est une déesse. Renaud la voit, Renaud reconnoît les traits d'Armide et son visage enchanteur.

Elle fixe sur lui des regards, où la douleur, la joie, mille autres sentimens encore sont mêlés et confondus. « Enfin je te re- » vois, lui dit-elle, enfin tu reviens auprès » de l'amante que tu as abandonnée ! Quel » dessein te ramène ? Viens-tu, par ta pré- » sence, consoler mes tristes nuits et mes » déplorables jours ; viens-tu me persécuter » et me bannir de cet asile ? Cruel ! tu me

» caches tes beaux yeux, et tu ne me mon-
» tres que des armes.

» Est-ce un amant, est-ce un ennemi
» que je retrouve? Ce n'étoit pas pour un
» ennemi que j'avois élevé ce pont qui t'a
» reçu, que j'avois fait éclore ces fleurs,
» jaillir ces fontaines, et disparoître les
» obstacles qui auroient arrêté tes pas. Si tu
» m'aimes encore, détache ce casque odieux,
» montre-moi ton front; que mes lèvres
» baisent tes lèvres, que mon sein presse
» ton sein, que ma main du moins serre la
» tienne. »

En parlant, elle porte sur lui des regards attendris; ses joues se décolorent: des sanglots, des soupirs, s'échappent de son sein, et ses yeux sont inondés de larmes. La douleur qu'elle fait éclater pourroit, dans un cœur de diamant, exciter une imprudente pitié: mais Renaud, toujours en garde contre sa sensibilité, tire son épée.

Il marche droit au myrte; le fantôme s'y attache, embrasse ce tronc chéri, et lui crie: « Non, barbare, non, tu ne me feras
» point l'injure de couper l'arbre auquel
» je suis unie; quitte, quitte ce fer, ou
» plonge-le plutôt dans le cœur de la mal-

» heureuse Armide. Ce n'est qu'en perçant » mon sein, en déchirant mes entrailles, » que ton épée atteindra le myrte que je » protége. »

Toujours inexorable, Renaud lève le bras : soudain elle prend des formes nouvelles. Tels, dans le délire d'un songe, les fantômes se multiplient et se succèdent. Son corps s'épaissit, les lis et les roses de son teint s'effacent ; les ombres s'étendent sur son front. C'est un géant terrible, un Briarée qui, avec cent mains, fait mouvoir cinquante épées et résonner cinquante boucliers.

Il frémit, il menace ; chaque nymphe à son tour devient un cyclope, et se couvre de fer et d'acier. Le Héros redouble ses outrages sur l'arbre qui gémit en les recevant. Pour le défendre, les monstres, les prodiges se multiplient, et la forêt semble être devenue le séjour des enfers.

Le Ciel tonne, la terre tremble, les vents et les tempêtes grondent et mugissent : mais le cœur du Guerrier est toujours intrépide, et sa main, toujours sûre, porte d'inévitables coups. Le tronc est coupé ; ce n'est plus qu'un myrte, le charme est rompu et les fantômes s'évanouissent.

L'air se calme, les cieux se revêtent d'azur, la forêt, affranchie du magique pouvoir, ne conserve plus que cette sombre horreur qu'y répandit la nature. Le vainqueur, par de nouveaux essais, s'assure de son triomphe : puis il sourit, et se dit à lui-même : Vains fantômes, quelle folie de vous redouter !

Bientôt il retourne au camp : cependant le Solitaire s'écrie : « Déjà le charme est » détruit ; déjà Renaud revient triom- » phant :...... le voilà ». Le Héros, en effet, paroît dans le lointain : sa démarche est imposante et altière. Sa cotte d'armes a la blancheur de la neige, et son aigle d'argent, que le soleil frappe de ses rayons, brille d'un nouvel éclat.

Par des cris d'allégresse le camp célèbre son retour et sa victoire. Bouillon le serre dans ses bras, et lui prodigue des éloges que personne n'ose envier. « Seigneur, lui » dit Renaud, j'ai, suivant tes ordres, » pénétré dans cette forêt redoutée. J'ai » vu, j'ai vaincu les monstres qui la dé- » fendoient : tu peux y envoyer tes tra- » vailleurs, ils n'ont plus d'obstacle à re- » douter. »

On y court aussitôt ; mille arbres tombent

sous les coups de la cognée. Un ouvrier inhabile avoit construit sans art les machines premières ; une main plus savante et plus illustre, dirigea cette fois des travailleurs moins grossiers, et leur apprit à former un assemblage plus heureux.

Jadis souverain des mers, Guillaume y avoit fait respecter le pavillon Génois, mais, forcé de céder à l'ascendant des Sarrasins, il avoit transformé ses matelots en soldats : nul ne savoit alors mieux que lui suppléer à la force par l'industrie, et son génie créateur étonnoit les esprits par des miracles nouveaux. Deux cents bras que, d'un coup d'œil, il faisoit mouvoir, exécutoient les plans qu'il avoit formés.

Des catapultes, des béliers, fléaux des murailles de Solime, s'élèvent sous ses yeux ; bientôt une machine plus terrible vient effrayer les regards : c'est une tour, dont la masse énorme est formée de sapin. Des cuirs encore frais la revêtent, et la mettent en état de braver la flamme ennemie.

Les pièces qui la composent, se démontent et se rassemblent : à la partie inférieure est attaché un mobile bélier, destiné à battre les remparts : au milieu est un pont

qui s'élance sur les murs; plus haut est une autre tour, qui, par de secrets ressorts, ou s'élève ou s'abaisse.

Elle roule sur cent roues; pleine d'armes, pleine de Guerriers, son mouvement n'en sera pas moins rapide. L'armée attentive admire l'activité des ouvriers, et un art jusqu'alors inconnu. Deux autres tours sont formées sur ce premier modèle.

Du haut de leurs remparts, les Sarrasins observent ces travaux : ils voient rouler des arbres immenses, ils voient s'élever des machines, mais ils en ignorent la structure et la forme.

Eux-mêmes, par de nouveaux ouvrages, signalent leur industrie; ils affermissent leurs tours, réparent leurs murailles, en exhaussent les parties les plus foibles, et déjà ils osent défier tous les efforts des mortels : Ismen, pour mieux les rassurer encore, prépare des feux d'une nature inconnue.

L'exécrable Enchanteur se promet de venger, par des incendies, les affronts faits à sa forêt et à son art; il mêle du soufre et du bitume que lui fournit le lac de Sodome, ou peut-être les noirs torrens qui roulent dans les enfers : de ces matières enflam-

mées s'élance un feu impétueux qui infecte et dévore.

Pendant que les Chrétiens se préparent à l'assaut, et les Infidèles à la défense, on aperçoit un pigeon qui fend les plaines de l'air, et dirige son vol vers les remparts de Solime : les ailes étendues, il plane sur l'armée Chrétienne. Déjà cet étrange courrier, du sein des nues, s'abaisse vers la Cité.

Mais soudain un faucon, au bec tranchant, à la serre cruelle, fond sur l'oiseau timide : il le poursuit, il le presse, et déjà il est prêt à le déchirer. Le pigeon tremblant s'abat, et va chercher un asile sur les genoux de Bouillon.

Le Héros le reçoit et le sauve : mais, au bout d'un fil attaché à son col pend un billet qui est caché sous son aile. Godefroi le prend, l'ouvre et y lit ces mots : « Le » Général d'Égypte au Roi de la Palestine, » salut :

» Ne laisse point, Seigneur, abattre ton » courage : résiste encore quatre ou cinq » jours. Je viens délivrer tes murs. Tes yeux » verront tomber tes ennemis. » Tel étoit le secret qu'en langue barbare portoit aux assiégés le messager ailé.

Godefroi rend à l'oiseau sa liberté; mais il n'ose revoler vers les remparts, et semble craindre de revoir un maître dont son malheur a trahi la confiance. Le Héros fait assembler ses Guerriers, et leur révèle cet important mystère : « Le Ciel, leur dit-il, » veille sur nous, et nous dévoile les desseins » de nos ennemis.

» Il n'est plus temps de différer ; il faut, » du côté du midi, commencer une nou- » velle attaque : l'accès en est difficile, des » rochers le défendent; mais notre courage » peut triompher des rochers et de la na- » ture. L'ennemi, que rassure sa situation, » nous y opposera moins de soldats et moins » de fortifications.

» Raymond, c'est là que tu iras avec tes » machines attaquer Solime : moi, avec tout » l'appareil de la guerre, je me porterai » contre la porte septentrionale : l'Infidèle » abusé attendra sur ces seuls points toutes » nos forces et tous nos efforts : ma grande » tour, plus mobile, ira plus loin former » une attaque imprévue.

» Toi, Camille, tu feras près de moi, » mouvoir la troisième tour. » Il se tait : Raymond assis auprès de lui a pesé son discours : « Je ne puis, lui dit-il, qu'ap-

» plaudir à tes desseins : je voudrois seule-
» ment qu'un espion adroit et fidèle pénétrât
» dans le camp Égyptien, et nous éclairât
» sur leurs projets et sur leurs forces.

— » J'ai un écuyer, dit Tancrède, que
» j'ose vous proposer pour ce délicat em-
» ploi : intrépide, intelligent, il unit la
» prudence à l'audace, il connoît les mœurs
» et le langage des peuples divers, et sait à
» son gré varier le son de sa voix, ses mou-
» vemens et ses gestes. »

On l'appelle, on lui confie la mission périlleuse dont on veut le charger; il l'accepte en souriant : « Je pars, dit-il, bientôt
» je serai au milieu des Égyptiens : je veux,
» sans être reconnu, entrer dans leur camp,
» à la clarté du jour, et y compter et leurs
» chevaux et leurs soldats.

» Je vous promets le détail de leurs forces
» et de leurs projets : je lirai dans l'âme du
» Général, j'en arracherai les pensées les
» plus secrètes. » Il dit; et soudain il revêt une robe longue et flottante, et ceint le turban.

Le carquois est sur son épaule, et l'arc dans sa main : sa voix, ses gestes, ses traits, annoncent un Syrien. Il étonne les oreilles par des accens étrangers; on l'eût cru Égyptien à Memphis, et Phénicien à Tyr. Il

monte un agile coursier, qui à peine imprime sur le sable la trace de ses pas.

Cependant, du côté du midi, on aplanit le terrein; on dérobe la nuit au repos pour l'employer au travail. Dans leur ardeur impatiente, les Chrétiens épuisent leurs forces, et n'écoutent que leur courage; et déjà tout est prêt pour seconder leurs audacieux projets.

La veille du jour qui doit éclairer l'assaut, le pieux Bouillon se livre à la prière : il ordonne que tous ses Guerriers se prosternent aux pieds des Prêtres, y fassent l'humble aveu de leurs fautes, et que du pain céleste ils se nourrissent et se fortifient. Il fait ensuite avancer ses machines vers les lieux qu'il veut le moins attaquer. L'Infidèle, trompé par ce stratagême, se console et se promet la victoire.

Dans l'ombre de la nuit, la plus redoutable des tours roule vers l'endroit où le mur oppose moins d'angles et moins d'ouvrages avancés. Raymond, avec la sienne, est déjà sur la colline et menace la Cité; Camille, avec la troisième, s'est porté entre le nord et le couchant.

L'aurore allume ses feux, avant-coureurs du jour qui la suit : à sa clarté naissante, les

Infidèles voient de trois côtés s'élever les trois formidables tours; partout leurs yeux rencontrent des béliers, des catapultes, et mille instrumens funestes. Ils se troublent à cet aspect.

Mais bientôt, avec une ardeur égale, ils travaillent à leur défense, et ramènent aux endroits qui vont être attaqués les machines qu'eux-mêmes ont préparées. Cependant le Héros, qui craint les surprises de l'Égyptien, appelle Guelfe et les deux Robert: « Tenez-vous, leur dit-il, à cheval, et les » armes à la main.

» Pendant que je vais foudroyer ces rem- » parts, veillez sur nos derrières, et prenez » garde qu'un ennemi nouveau, par une » attaque imprévue, ne vienne nous arra- » cher la victoire. » Il dit; et déjà de trois côtés commence un triple assaut: l'Infidèle oppose partout une vigoureuse défense. Aladin lui-même a repris, en ce jour, les armes qu'il avoit jadis déposées.

Lui-même il charge du poids de ces armes, depuis long-temps oubliées, un corps foible, affaissé sous le fardeau des ans et fatigué de son propre poids, et marche contre Raymond: par ses ordres, Soliman va repousser Godefroi, et Argant combattre

contre Camille. Le neveu de Boëmond, l'intrépide Tancrède, est avec Camille, et le destin l'amène en cet endroit pour frapper sa victime.

Des flèches empoisonnées volent dans les airs ; un nuage immense de traits obscurcit le ciel et dérobe la clarté. Du sein des machines guerrières partent des coups plus terribles : des globes de marbre, des poutres armées de fer, portent sur les remparts la destruction et la mort.

La foudre est moins meurtrière : les armures sont brisées ; les cadavres disparoissent, il n'en reste que des lambeaux sanglans et déchirés. Les javelots traversent le corps tout entier, fuient encore loin du Guerrier blessé et laissent la mort dans la blessure.

Tant de fureur et de carnage n'étonne point les Sarrasins : déjà ils ont tendu des toiles et d'autres matières, dont la molle résistance trompe les efforts des Chrétiens et les affoiblit. Ils lancent et des flèches et des pierres au milieu des rangs les plus serrés.

Les Chrétiens, avec une ardeur toujours égale, poussent leur triple attaque ; les uns, à l'abri de leurs machines, se dérobent aux traits qui pleuvent inutile-

ment sur eux. D'autres font rouler auprès des murailles ces redoutables tours, que les assiégés repoussent de toutes leurs forces : le bélier s'élance, et par d'horribles secousses ébranle le pied des remparts, tandis que les ponts s'abaissent sur le sommet.

Cependant Renaud s'arrête irrésolu, et porte partout ses regards incertains ; il dédaigne de vulgaires dangers, et ne veut marcher à la gloire que par des routes inaccessibles aux autres Guerriers : sans secours, sans machines, il veut par ses propres efforts escalader les murs, dans la partie la plus haute et la mieux fortifiée.

Il se tourne vers les Héros que guidoit jadis le généreux Dudon : « O honte ! leur » dit-il, environné de nos armes, ce mur » repose en paix : allons, signalons notre » ardeur par des exploits nouveaux ; il n'est » point de dangers pour des cœurs intré- » pides ; le sort respecte quiconque ose le » braver. Marchons, et pour défendre nos » têtes des coups de l'ennemi, couvrons- » nous de nos boucliers. »

Tous, à ces mots, se rapprochent et se serrent ; tous élèvent leurs boucliers : sous

ce toit de fer ils bravent la tempête qui fond sur eux. D'une course impétueuse, irrésistible, ils s'avancent sous les ruines, dont en vain l'Infidèle tente de les accabler.

Déjà ils sont au pied de la muraille. Renaud dresse une échelle immense; elle obéit à sa main, comme la plume légère au souffle des vents : les traits, les pierres pleuvent sur lui, mais toujours il montre, avec une égale ardeur, une égale intrépidité; inébranlable à toutes les secousses, la chute d'une montagne ne pourroit accabler son courage.

Une forêt de traits, des monceaux de ruines, roulent sur lui. D'une main, il ébranle la muraille; l'autre, suspendue en l'air, couvre sa tête de son bouclier. Ses compagnons, qu'enhardit son exemple, appliquent des échelles à leur tour; mais, comme leur valeur, leur sort est inégal.

Les uns expirent, les autres tombent renversés. Cependant le Héros, presque vainqueur, rassure les siens et menace les Infidèles : déjà, de ses bras étendus, il peut atteindre aux créneaux; une foule d'ennemis accourt, le presse, le repousse, et tente vainement de le précipiter. O prodige! un

seul homme, suspendu dans les airs, resiste à une foule d'ennemis.

Il résiste, il avance, et ses forces redoublent. Tel le palmier se soulève sous le poids dont il est oppressé. Il s'élance, il est sur les remparts ; tout plie, tout recule à son aspect, et sa victoire ouvre, à qui ose le suivre, un chemin assuré.

Lui-même, il tend sa main triomphante au jeune Bouillon, et par un utile secours sauve le Guerrier prêt à tomber, et lui vaut encore la gloire de s'élancer sur la muraille le premier après lui. Cependant Godefroi éprouve ailleurs des fortunes diverses. On combat de son côté avec toutes les forces de l'homme et toutes les ressources de l'art.

Les Infidèles, sur leurs remparts, ont planté un tronc d'arbre, qui jadis fut un mât de vaisseau : à ce tronc est attachée une poutre, dont la tête est armée de fer, et qui, retirée en arrière par des câbles, se reporte en avant avec un mouvement redoublé.

Cette poutre immense frappe contre la tour ; ses chocs répétés en relâchent les jointures, l'ouvrent, l'ébranlent et la repoussent. Mais tout à coup, de cette ter-

rible machine sortent des faux tranchantes, qui vont couper les câbles auxquels est suspendue la poutre ennemie.

Elle tombe, et dans sa chute, entraîne les hommes, les armes et les créneaux : la tour elle-même en est ébranlée et chancelle deux fois ; les murs tremblent et les collines retentissent. Tel un vaste rocher qu'arrachent les efforts du temps, ou le courroux des aquilons, traîne après lui de vastes débris, et dans sa ruine emporte les arbres, les cabanes et les troupeaux.

Bouillon s'avance, il se flatte d'arborer bientôt sur la muraille sa triomphante enseigne : mais tout à coup on lance sur lui de noirs torrens de flamme et de fumée. Jamais, de ses entrailles brûlantes, l'Etna ne vomit tant de feux. Jamais, dans les ardeurs de l'été, le Ciel de l'Inde ne brûla de tant de vapeurs embrasées.

Partout volent des vases de feu et des flèches allumées ; partout roule une flamme noire et sanglante : l'air est infecté ; on croit voir la foudre, on croit entendre ses éclats. Une épaisse fumée dérobe la lumière du jour, le feu s'attache à la machine ; le cuir qui la défend se ride, et bientôt ne pourra plus la garantir.

Mais Bouillon, le front toujours serein, l'âme toujours intrépide, encourage ses Guerriers, qui, pour sauver la tour, arrosent le cuir dont elle est revêtue : mais déjà l'eau commence à leur manquer. Soudain s'élève un vent impétueux qui reporte l'incendie contre ses auteurs.

Le feu s'élance sur les toiles que l'Infidèle a tendues et les dévore ; les remparts sont couverts de flammes. O pieux Guerrier ! ô mortel chéri des cieux ! l'Éternel combat pour toi ; les vents obéissent au son de tes trompettes, et la nature s'arme pour te défendre.

Cependant l'impie Ismen, qui voit revenir contre lui-même les feux qu'il avoit allumés, veut forcer la nature, et par le pouvoir de son art triompher des vents ennemis. Escorté de deux Magiciennes, il se présente sur la muraille ; ses yeux louches sont cachés sous une noire paupière, une barbe épaisse et hérissée rend son aspect plus affreux. Tel jadis on eût peint Caron ou le Roi des Enfers entre deux Furies.

Déjà on entend murmurer ces sons qui font trembler les noirs abîmes : déjà l'air se trouble, et le soleil s'enveloppe d'un nuage ténébreux. Mais soudain un vaste

rocher, du sein de la terrible machine, vole sur ces trois monstres et les écrase à la fois.

En mille pièces sanglantes leurs corps sont dispersés ; tel le grain devient poussière sous la meule pesante qui le broie. Leurs âmes criminelles quittent en gémissant le séjour de la lumière, et vont se mêler aux ombres infernales. Mortels, apprenez qu'il est un Dieu vengeur, et obéissez à ses loix !

Cependant la tour défendue par la tempête s'approche du rempart, et déjà le pont dont elle est armée peut s'abattre sur la muraille. L'intrépide Soliman accourt, et tente de couper cet étroit passage. Il redouble ses efforts, et peut-être il eût triomphé, mais tout à coup une seconde tour apparoît sur la première.

Elle s'allonge dans les airs étonnés de sa hauteur, et domine les édifices les plus superbes : les Sarrasins, à cet aspect, sont saisis d'étonnement et de terreur : mais Soliman, quoique assailli d'une grêle de pierres, n'abandonne point son poste ; il se flatte encore de couper le pont, et par ses cris il encourage ses soldats qui n'osent l'imiter.

Alors, invisible pour tout autre, s'offre aux regards de Bouillon le céleste Guerrier qui veille sur sa destinée : il est couvert d'une divine armure, et son éclat efface l'éclat du soleil qu'aucun nuage n'obscurcit : « Godefroi, lui dit-il, l'heure est arrivée » où Sion doit voir briser ses fers ; ne » ferme point, ne ferme point tes yeux » éblouis, contemple le secours que le Ciel » t'envoie.

» Dirige tes regards sur cette milice im- » mense d'immortels rassemblés dans les » airs. Je vais dissiper le nuage que l'huma- » nité épaissit autour de toi, et qui, d'une » ombre grossière, enveloppe tes sens. Tu » verras à nu les célestes esprits ; tu pourras » un moment soutenir les rayons des clartés » angéliques.

» Là sont ces Guerriers, jadis, comme » toi, vengeurs de ta croyance : habitans » aujourd'hui de la céleste demeure, ils » viennent seconder tes efforts et partager » ta victoire. Au milieu de ces tourbillons » de poussière et de fumée, sur ce vaste amas » de ruines, c'est Hugues, ton ami, qui » combat, et qui sape les tours ennemies » jusque dans leurs fondemens.

» Plus loin, Dudon, la flamme et le fer à

» la main, foudroie la porte septentrionale ; » il fournit des armes à tes soldats, il les » encourage, lui-même il dresse les échelles » et les assure. Cet autre, que tu vois sur la » colline, la couronne sur la tête et revêtu » d'habits pontificaux, c'est Adhémar : il » étend encore sur vous sa main bénissante.

» Porte plus haut tes regards ; vois toute » l'armée céleste réunie contre les Infi- » dèles. » Godefroi regarde ; une innombrable milice se découvre à sa vue : trois escadrons se divisent chacun en trois cercles, et les cercles s'agrandissent en s'éloignant du centre.

Godefroi ébloui abaisse un moment sa paupière ;.... il rouvre les yeux ; mais tout a disparu. Cependant il voit de tous côtés les siens triomphans et couronnés par la victoire. Renaud, maître des remparts, massacre les Infidèles ; une foule de Héros y montent sur ses traces : Bouillon, plein d'une noble impatience, prend des mains de celui qui la porte, la redoutable enseigne.

Lui-même le premier il s'élance sur le pont ; le Sultan s'oppose à son passage : cet espace étroit devient le théâtre des plus nobles exploits : « Amis, s'écrie Soliman, » je m'immole à vos yeux : coupez ce pont

» derrière moi, je vendrai cher encore les » momens qui me restent. »

Mais Renaud accourt, la terreur vole devant lui et tout fuit à son aspect : « Que » ferois-je, dit le Sultan? si je perds ici » la vie, je la perds inutilement. » Résolu de tenter une autre défense, il abandonne le pont au Héros qui le suit d'un air menaçant, et qui arbore sur les murs l'étendard de la Croix.

L'etendard triomphant se déploie dans les airs, les vents respectueux soufflent plus mollement; le soleil, plus serein, le dore de ses rayons : les traits et les flèches se détournent ou reculent à son aspect. Sion et la colline semblent s'incliner, et lui offrir l'hommage de leur joie.

Tous les Chrétiens, à la fois, poussent les cris de l'allégresse et de la victoire : les montagnes en retentissent et répètent leurs derniers accens. Tancrède, au même instant, triomphe d'Argant et de tous ses efforts : il lance aussi son pont, il est maître du rempart, et y arbore la Croix victorieuse.

Du côté du midi, où combattent le vieux Raymond et le tyran de la Palestine, la fortune flotte encore incertaine. Avec ses

plus intrépides Guerriers, avec de plus nombreuses machines, Aladin défend des murs plus foibles par eux-mêmes, et les Guerriers de la Gascogne n'ont encore pu attacher la tour à ce rempart qu'il s'obstine à garder.

Là, d'ailleurs, cette masse énorme a trouvé de plus rudes sentiers, un terrein plus difficile; et l'art, avec tous ses efforts, n'en a pu vaincre toute l'aspérité. Mais le signal de la victoire se fait entendre; Chrétiens et Sarrasins, le Tyran et Raymond, savent enfin que, du côté de la plaine, la ville est déjà conquise.

« Compagnons, s'écrie le Comte de Tou-
» louse, Solime est prise, et Solime nous
» résiste encore? Serons-nous les seuls qui
» ne partagerons point la gloire de cette
» noble entreprise? » Enfin, Aladin abandonne une défense désespérée, et va chercher un autre asile, où il se flatte de soutenir un nouvel assaut.

Tous les vainqueurs entrent par les brèches, par les portes : tout ce qui résistoit à leurs efforts a été brisé, renversé par leurs coups; tout est en proie à la flamme et couvert de ruines. La mort et avec elle la vengeance, le deuil, l'horreur, ses affreux

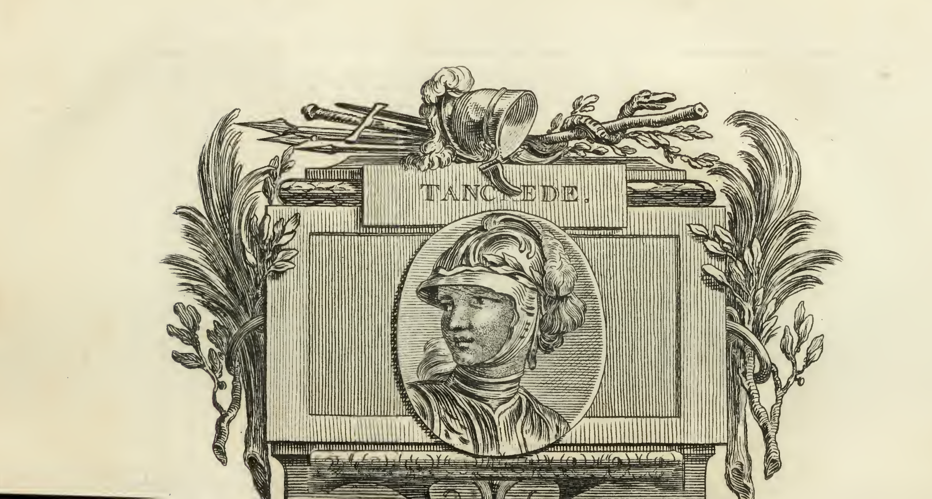
compagnons, errent dans la triste Jérusalem ; le sang coule à ruisseaux, les rues en sont inondées, et tout est rempli de morts et de mourans.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

Déja les ordres d'Aladin, la terreur ou la mort, avoient loin des remparts repoussé les Infidèles; Argant seul s'obstine à défendre le mur abandonné : il montre aux Chrétiens un front toujours intrépide, et entouré de leurs bataillons, il combat encore. Il craint plus que le trépas la honte de céder, et en mourant, du moins il veut ne pas être vaincu.

Plus que tous les autres Guerriers, Tancrède et le presse et le frappe. A sa démarche, à ses armes, le Circassien a bientôt reconnu le Guerrier, qui déjà s'est mesuré avec lui, qui avoit juré de recommencer le combat, et qui a trompé son attente : « Tancrède, lui crie-t-il, est-ce ainsi que » tu tiens ta promesse ? Étoit-ce aujourd'hui » que je devois te revoir ?

» Je t'attendois plutôt, je t'attendois seul, » je croyois avoir à combattre un Guerrier, » mais tu n'es qu'un vil fabricateur de ma- » chines. N'importe ; fais-toi un rempart de » tes soldats, invente de nouvelles armes,


TANCREDE.

» de nouveaux stratagèmes ; mets l'adresse » à la place de la valeur : brave assassin de » femmes, ma main te prépare la mort, tu » ne pourras l'éviter. »

Tancrède lui répond avec le sourire du dédain : « Mon retour est tardif, mais peut-» être il te paroîtra trop prompt. Bientôt tu » désireras que la mer et les montagnes » fussent encore entre nous. Mon bras va te » prouver que mes lenteurs ne furent point » l'effet de la crainte ni de la foiblesse.

» Viens, terrible destructeur de Géans » et de Héros, l'assassin de femmes te défie. » Il dit, et ordonne aux siens de s'éloigner. « Respectez Argant, c'est mon ennemi » plus que le vôtre, sa vie m'appartient ; » le Ciel et mes sermens le livrent à mes » coups.

» Allons, dit le Circassien, seul ou ac-» compagné, au milieu de Solime ou dans » un désert ; quels que soient mes dangers, » quel que soit mon espoir, je ne te lais-» serai pas. » Le défi porté, le défi accepté, tous deux marchent d'accord pour décider leur fatale querelle. La haine marche avec l'un d'eux ; l'ardeur de combattre fait de l'autre le défenseur et l'appui de son rival.

Avide de gloire, avide de succès, Tan-

crède croiroit sa vengeance trahie, si une goutte du sang de l'Infidèle couloit par une autre main que la sienne; il le couvre de son bouclier : « Éloignez-vous, ne frappez » pas, crie-t-il de loin à tous ceux qu'il » rencontre : » enfin, il arrache sa proie aux coups des Chrétiens irrités et victorieux.

Ils sortent de la ville, et par d'obliques détours, loin des tentes des Chrétiens, ils s'enfoncent dans un secret vallon. Là, sous un ombrage épais, au pied d'une colline, ils trouvent un lieu solitaire, qui semble destiné à être le théâtre d'un combat.

Tous deux ils s'arrêtent : Argant reporte sur Solime des regards inquiets, attendris: Tancrède s'aperçoit que son rival n'a point de bouclier, et lui-même il jette le sien loin de lui : « Quelle pensée t'a saisi, lui dit-il, » songes-tu que ton heure est venue? Si ce » pressentiment cause ta crainte et t'arrête, » ta crainte est trop tardive.

— » Je songe à cette déplorable ville, » jadis Reine des Cités de la Palestine; » aujourd'hui captive, anéantie, et dont » en vain j'ai tenté de reculer la chute : » je songe que la vie, que le Ciel m'aban- » donne, ne suffit pas à sa vengeance ni » à la mienne. » Il dit, et tous deux ils

s'avancent l'un contre l'autre, avec les précautions qu'inspire à chacun d'eux la valeur connue de son ennemi.

Tancrède souple, agile, voltige et frappe comme l'éclair ; Argant le surpasse de la tête, et menace de l'accabler de sa vaste épaisseur. Le Chrétien tourne, se courbe, se ramasse, s'élance, se retire, épie les jours que lui livre son ennemi, et de son épée écarte son épée.

Immobile et déployé, l'Infidèle, dans une attitude différente, montre un art égal. Le bras allongé, il cherche non le fer, mais le corps de son rival. L'un tente à chaque instant de nouveaux accès; l'autre toujours présente le fer au visage, toujours en garde contre la surprise et la ruse, il montre partout le fer et la menace.

Ainsi, sur une mer tranquille, luttent avec un égal avantage deux vaisseaux d'inégale grandeur : plus de pesanteur dans l'un, plus d'agilité dans l'autre ; l'un va, revient, attaque tour à tour, et la poupe et la proue ; l'autre demeure immobile, et quand l'ennemi l'approche, il menace de l'accabler de sa hauteur et de son poids.

Tandis que, par une feinte heureuse, Tancrède se flatte de surprendre son rival,

Argant lui présente la pointe au visage ; il veut parer, mais l'Infidèle trompe son adresse, et l'atteint dans le flanc. A la vue de la blessure qu'il lui a faite : « Grand » maître d'escrime, s'écrie-t-il, tu es vaincu » dans ton art même. »

Dévoré de honte et de dépit, le Héros se livre à toute sa fureur : il brûle de se venger ; une victoire tardive n'est plus à ses yeux qu'une défaite. Il ne répond à l'outrage que par le fer ; il en dirige la pointe à la visière. Argant rabat le coup, Tancrède fait un pas en avant, de la main gauche saisit le bras droit de l'Infidèle, et lui porte dans le flanc des blessures profondes et répétées.

« Tiens, lui dit-il, voilà la réponse que » le vaincu fait à son vainqueur. » Le Circassien frémit et s'agite ; mais il ne peut dégager son bras du lien qui le serre.

Enfin, il abandonne son épée, et se précipite sur Tancrède ; ils s'attachent l'un à l'autre, et de leurs bras nerveux ils se pressent, s'embrassent, s'ébranlent tour à tour. Tel jadis on vit lutter le vaillant Alcide et le redoutable fils de la Terre.

Après mille secousses, après mille efforts, tous deux tombent ensemble : soit

adresse, soit hasard, le bras droit d'Argant est libre, pendant que de tout son poids il presse celui de Tancrède. A la vue du péril qui le menace, le Héros Chrétien s'agite, se dégage et se relève.

Le Sarrasin, plus pesant, se redresse plus lentement; déjà frappé d'un coup affreux, il chancelle et va retomber; mais son courage et sa vigueur le soutiennent. Tel, battu par les aquilons, le pin superbe plie et se relève au même instant. Le combat recommence, et avec moins d'art et d'adresse, il n'est que plus horrible.

Le sang de Tancrède coule par plus d'une blessure; mais l'Infidèle perd des flots du sien. Déjà ses forces s'épuisent, et sa fureur languit. Telle, sans aliment, la flamme se consume et s'éteint. Tancrède, qui le voit d'un bras affoibli porter des coups toujours plus lents, sent expirer sa colère : il s'éloigne, et lui adresse ce tranquille discours :

« Rends-moi les armes, généreux Guer-
» rier; reconnois-moi pour ton vainqueur,
» ou du moins cède à la fortune. Je ne veux
» de toi ni triomphe ni dépouille, je ne me
» réserve aucun droit sur toi. » Le Circassien, plus terrible, réveille toute sa fureur,

et ranime toute sa rage : « Tu oses donc te » vanter de ma défaite? Tu m'oses à moi » proposer une lâcheté ?

» Va, use de ta fortune : mon cœur ne » connoît point la crainte, et je saurai punir » ta témérité. » La colère enflamme les restes de son sang, et ranime ses forces défaillantes. Il veut, par un généreux effort, illustrer ses derniers momens. Tel un flambeau prêt à s'éteindre jette en mourant une plus vive clarté.

Des deux mains il saisit son épée, fond sur Tancrède, qui lui oppose inutilement la sienne, l'atteint d'abord à l'épaule, puis dans le flanc où son fer laisse plus d'une blessure. O Tancrède ! si tu n'éprouves pas la crainte, la nature te fit un cœur incapable de ce lâche sentiment.

L'Infidèle redouble ; mais ses efforts inutiles se perdent dans les airs. Tancrède a prévu le coup, et s'est dérobé à la mort qui le menaçoit. Victime de ta fureur, ô généreux Argant ! tu es entraîné par ton propre poids, et tu vas mesurer la terre : heureux du moins de ne céder qu'à toi-même, et de ne pas tomber sous les coups de ton ennemi !

Dans sa chute, ses plaies se dilatent, et

le sang coule à gros bouillons : de sa main droite il s'appuie sur la terre, se relève sur ses genoux, et se défend encore. « Rends-» toi, lui crie Tancrède », en lui offrant la liberté et la vie : mais le perfide, d'un coup imprévu, le blesse au talon et le menace encore.

Le Héros furieux : « Traître, ainsi tu » abuses de ma pitié ? » A ces mots, il lui plonge son épée dans la visière, l'en retire et l'y replonge encore. Argant meurt ; il meurt comme il a vécu, sans langueur, sans foiblesse, et toujours la menace à la bouche. L'audace, l'orgueil et la fureur respirent dans ses derniers mots et dans ses derniers accens.

Tancrède remet dans le fourreau son fer victorieux : il offre à l'Éternel sa gloire et son triomphe. Mais, épuisé lui-même, il est prêt à tomber sur des lauriers arrosés de son sang. Il craint que sa vigueur expirante ne puisse résister aux fatigues du retour. Cependant il reprend sa route ; et foible, chancelant, il se traîne pas à pas.

Déjà il ne peut plus se soutenir, un dernier effort achève d'accabler sa langueur : il s'assied sur la terre, sa tête se penche et s'appuie sur sa main défaillante

Tout semble tourner autour de lui ; un voile s'épaissit sur ses yeux ; enfin il s'évanouit, et dans cet état, on peut à peine distinguer le vainqueur du vaincu.

Pendant que ces deux rivaux décidoient leur funeste querelle, les Chrétiens furieux désoloient Solime, et la vengeance dévoroit un peuple criminel. Qui pourroit retracer le douloureux tableau de cette ville infortunée? Quelle langue pourroit rendre un spectacle si cruel et si déplorable?

Tout regorge de sang, tout est plein de carnage : on voit partout des monceaux de cadavres, de morts, de mourans, mêlés et confondus. Les mères éplorées, les cheveux épars, fuient en pressant leurs enfans contre leur sein. Le soldat, chargé de richesses et de dépouilles, d'une main forcenée saisit les filles tremblantes.

Du côté du couchant, vers la colline qui conduit au temple, Renaud, couvert de sang et de poussière, se précipite sur les Infidèles, les pousse et les égorge. Sa redoutable épée s'enivre de carnage et sème partout le trépas. Les casques, les boucliers se brisent sous ses coups. La meilleure défense contre lui est de n'en point avoir.

Le fer du Héros ne sait agir que contre

le fer; son courroux dédaigne des victimes désarmées. De sa voix, de ses regards, il met en fuite un peuple lâche et timide. Tout périt sous ses coups, on tremble de ses menaces.

Déjà une foule éperdue, et de nombreux guerriers, ont cherché un asile dans ce temple, qui, souvent détruit et souvent relevé, conserve le nom de son premier Fondateur. Jadis l'or, le cèdre et le marbre embellissoient ce superbe édifice; dépouillé aujourd'hui de ses ornemens, il ne lui reste plus que sa force et sa solidité : des tours l'environnent, et des portes de fer en défendent l'entrée.

Le Héros arrive, et trouve l'accès du temple fermé et le faîte couvert d'un appareil menaçant. Deux fois, d'un regard terrible, il en mesure la hauteur; deux fois pour y chercher un étroit passage, il en parcourt la circonférence.

Tel, au déclin du jour, un loup avide de carnage, plein d'une fureur qu'irrite encore la faim dont il est dévoré, fait le tour d'une bergerie. Enfin, Renaud s'arrête; l'Infidèle, tremblant à son aspect, attend avec effroi l'assaut dont il est menacé.

Non loin de là étoit un immense madrier;

d'un bras, que le fardeau le plus pesant ne sauroit étonner, le Héros le fait mouvoir contre la porte, et par des chocs redoublés tente de l'enfoncer.

Le marbre, les métaux les plus durs, ne peuvent résister à ses efforts. Les gonds sont arrachés, les serrures sont rompues, la porte tombe. Ainsi frappe le bélier; ainsi tonnent les machines redoutées, qui portent la foudre et la mort. Le vainqueur s'élance dans le temple, et des flots de Chrétiens se précipitent sur ses pas.

Ce temple, jadis auguste, et tout plein de l'Être suprême, est inondé de sang et souillé de carnage. O céleste justice! tes vengeances, pour être lentes et tardives, n'en sont que plus terribles. C'est toi qui, dans des cœurs sensibles, allumes le feu de la colère; c'est toi qui fais mouvoir les bras et le fer des Chrétiens. L'impie lave de son sang le temple qu'il a profané.

Cependant Soliman marche vers la tour de David, y entraîne avec lui le reste de ses guerriers, et ferme les accès qui y conduisent. Aladin y accourt lui-même: « Viens, » généreux Monarque, viens, lui dit le Sul» tan, retirons-nous dans ce dernier asile.
» Tu peux y sauver de la fureur de tes

» ennemis, ta vie et ton empire. — Hélas ! » hélas ! s'écrie le malheureux Vieillard, la » rage des barbares anéantit et ma ville et » mon trône : j'ai vécu, j'ai régné, tout est » fini pour moi. Nous ne sommes plus ; un » jour dernier, un jour inévitable, est ar» rivé pour tous.

— » Qu'est devenue ton antique valeur, » lui répond le Sultan, qu'attriste son dis» cours ? Que le sort à son gré nous ravisse » une couronne ; mais la gloire, mais l'hon» neur, est en nous, et survit à nos pertes. » Allons, Seigneur, viens ici réparer tes » forces et goûter le repos. » Il dit, et docile à ses conseils, le vieux Monarque se retire avec lui dans la tour.

Soliman quitte son épée, saisit à deux mains une lourde massue ; d'un air intrépide il se place à l'entrée et la défend contre les Chrétiens ; tous les coups qui partent de sa main sont affreux et mortels. Il tue, il renverse. A l'aspect de cette arme redoutable, tout plie, tout recule épouvanté.

Raymond s'avance, suivi d'une troupe audacieuse. Le généreux Vieillard court au périlleux passage, et brave les coups meurtriers : il frappe le premier, mais il frappe

en vain. Soliman, plus heureux, lui laisse tomber sur le front sa pesante massue. Le Héros renversé, tremblant, les bras étendus, va mesurer la terre.

La valeur renaît dans le cœur des vaincus. Les vainqueurs sont repoussés à leur tour, ou périssent à cette fatale entrée : « Amis, » s'écrie Soliman, saisissez ce Guerrier qui » vient de tomber sous mes coups, et faites-» le prisonnier. »

Les Infidèles s'avancent pour exécuter ses ordres : les Chrétiens s'ébranlent pour défendre leur Chef : d'un côté combat la fureur, de l'autre, un tendre intérêt. Tous à l'envi redoublent des efforts dont la vie et la liberté d'un Héros si fameux doivent être le prix.

Cependant Soliman, obstiné dans sa vengeance, eût enfin triomphé : les boucliers, les casques, tout plioit sous le poids de sa massue. Mais un secours formidable vient soutenir les Chrétiens : Bouillon et Renaud, de deux côtés opposés, accourent et se réunissent.

A la vue de la tempête qui le menace, au bruit affreux qui la devance, le Sultan rappelle ses guerriers dans la tour; lui-même il y rentre, mais il n'y rentre que le

dernier. A travers la prudence qui le fait céder au péril, on voit encore percer l'audace de le braver.

Ainsi, quand les vents mugissent, quand le tonnerre gronde au sein d'une nue sillonnée d'éclairs, le berger attentif ramène ses troupeaux sous un abri tranquille : de sa houlette et de sa voix, il presse leur retour et marche le dernier.

A peine Soliman a réuni ses soldats dans la tour, Renaud arrive, renversant toutes les barrières, et brûlant de cueillir de nouveaux lauriers. Il demande sa victime, la victime que le Ciel et ses sermens ont promise à l'ombre de Suénon.

Son invincible bras alloit attaquer le dernier boulevard des Infidèles; le Sultan, peut-être, alloit être accablé dans son dernier asile : mais déjà l'horizon est enveloppé d'un voile obscur. Bouillon fait sonner la retraite, et veut que le lendemain on recommence l'assaut.

La joie sur le front, il dit à ses Guerriers : « L'Éternel a protégé nos armes; nous avons » vaincu, il ne nous reste plus que d'achever » notre victoire. Demain nous triompherons » de cette tour, seul et dernier espoir des » Infidèles. Allons cependant, par de ten-

» dres soins, consoler les blessés, et les
» rappeler à la vie.

» Sauvons, sauvons ces Héros dont le
» sang nous donne une nouvelle patrie : ces
» pieux devoirs conviennent mieux à des
» Chrétiens que le pillage et la vengeance.
» Hélas ! cette journée a vu trop, beau-
» coup trop de carnage et d'horreur ; elle a
» trop éclairé l'avarice et la haine. Arrêtons
» le cours d'un odieux brigandage et d'une
» fureur qui nous déshonorent. Je le veux.
» Que la trompette proclame mes dé-
» fenses. »

Il dit, et se retire dans le lieu où Raymond gémit encore du coup qu'il a reçu. Soliman, avec une égale audace, rassuroit ses guerriers, relevoit leur courage abattu, et cachoit au fond du cœur sa triste inquiétude : « Braves compagnons, leur disoit-il,
» soyons invincibles en dépit de la fortune.
» L'espoir vit encore pour nous, et malgré
» ces vaines apparences de terreur, nos
» pertes sont légères.

» L'ennemi n'a conquis que des pierres
» et des ruines ; il ne tient dans ses fers
» qu'une vile populace : Solime nous reste.
» Solime est toute entière dans votre Roi,
» dans vos cœurs, dans vos mains. Votre

» Monarque vit toujours ; ses plus généreux Guerriers sont autour de lui : une » tour imprenable nous défend. Laissons » triompher les Chrétiens dans une terre » déserte ; leur sort est de finir par être » vaincus.

» Ils le seront. Insolens dans la prospérité, ils vont s'enivrer de carnage, se » gorger de butin, se plonger dans une affreuse débauche. Au milieu des débauches, au milieu du pillage et des ruines, » ils seront surpris et accablés. J'en ai pour » garans le Ciel qui nous protége, votre » valeur et les promesses de l'Egyptien, » qui, en ce moment, s'approche et vient » seconder nos efforts.

» De cette tour, nous dominons les édifices les plus élevés, nous en ferons pleuvoir des pierres sur nos ennemis. Nos » machines leur fermeront tous les passages » qui conduisent au tombeau du Dieu qu'ils » adorent. » Par ce discours il ranime leur courage, et dans les cœurs flétris fait renaître une douce espérance.

Cependant Vafrin erroit au milieu des Égyptiens : au déclin du jour, il étoit parti pour le camp dont il devoit épier les secrets. Au milieu des ombres de la nuit, sous un

habit inconnu, il parcourut des routes solitaires. L'aurore n'avoit point encore éclairé l'Orient de ses premiers feux, que déjà il avoit laissé derrière lui les murs d'Ascalon : l'astre du jour avoit mesuré la moitié de sa carrière quand il découvrit la formidable armée.

Il voit des tentes sans nombre, et mille étendards flottans dans les airs. Mille accens confus se font entendre ; des cors, des tambours, cent autres instrumens barbares effraient le ciel de leur discordante harmonie. Les cris des chameaux et des éléphans se mêlent aux hennissemens des chevaux. Sans doute, dit Vafrin, toute l'Afrique, toute l'Asie, sont rassemblées en ces lieux.

Il contemple d'abord le camp et les retranchemens : bientôt, sans tenter des sentiers inconnus et de tortueux détours, il entre par la porte la plus spacieuse, et affronte les regards de toute l'armée. Il fait des questions, il fait des réponses, et, toujours à la finesse, il unit le maintien le plus hardi et le sang-froid le plus décidé.

Rien n'échappe à son œil curieux. Il compte les guerriers et les chevaux ; il apprend le nom des chefs, et observe l'ordre

et la discipline du camp. Bientôt il porte plus loin ses vœux et son espoir : il entreprend, et vient à bout de pénétrer les desseins les plus secrets. Son heureuse adresse, déguisée en simplicité, lui ménage un accès jusqu'à la tente du Général.

La toile qui la couvre offre un passage aux regards et à la voix. Une ouverture qui répond à la partie la plus inférieure, trahit les secrets du Général, et le livre à la vue du spectateur curieux : Vafrin s'en approche de l'air d'un homme chargé de la réparer.

Emiren étoit debout, la tête nue, la cuirasse sur le dos, enveloppé d'un manteau de pourpre et la main appuyée sur sa javeline. Un peu plus loin, deux Pages soutenoient son casque et son bouclier. Il fixoit un Guerrier d'une taille gigantesque, dont le regard étoit farouche et l'aspect menaçant. Vafrin prête l'oreille, il entend prononcer le nom de Godefroi, et à ce nom son attention redouble.

« Tu es donc bien sûr, disoit Émiren, » de donner la mort à Godefroi ? — Je » le suis, et je jure de ne revenir jamais si » je ne reviens vainqueur. Je frapperai le » premier coup. La seule récompense que

» je demande, c'est de pouvoir, au milieu » du Caire, dresser un trophée, et y suspendre ses armes avec cette inscription :

» Ces armes sont celles du brigand Français, du destructeur de l'Orient : Ormond » les lui ravit en lui ravissant la vie, et il » éleva ce trophée pour immortaliser le » souvenir de cet événement. — Non, » reprend Émiren, le Calife doit un autre » prix à un exploit si rare : à la grâce » que tu demandes, il ajoutera tout ce » que tu as droit d'attendre de sa générosité.

» Prépare ton déguisement et tes armes; » le jour du combat approche. — Tout est » prêt. » A ces mots ils se taisent tous deux. Vafrin demeure interdit et troublé : il songe quel peut être ce complot, quel peut être ce fatal déguisement, et son esprit se perd dans les plus sinistres idées.

Il se retire plein d'une affreuse inquiétude, et passe toute la nuit sans fermer la paupière. Au retour de l'aurore, tout le camp déploie ses drapeaux et se met en marche. Vafrin marche, et s'arrête avec eux ; il erre encore d'une tente à l'autre, et tâche de surprendre quelque nouvelle lumière.

Enfin, sous un superbe pavillon, au milieu de ses femmes et d'une foule de Guerriers, ses yeux rencontrent Armide, qui, l'air morne et le cœur gros de soupirs, semble s'entretenir avec elle-même : sa tête est appuyée sur sa main, ses regards sont attachés à la terre ; Vafrin ne sait si elle pleure, mais il voit ses prunelles mouillées, et ses yeux chargés de perles liquides.

Vis-à-vis d'elle, Adraste est assis, le regard fixe, sans mouvement et presque sans haleine. Ses yeux, interprètes de ses désirs, couvrent la Princesse et la dévorent : Tysapherne est auprès d'eux, les fixe tour à tour, et brûle d'amour et de rage : son teint, mobile et changeant, se colore tantôt du feu de la tendresse, tantôt du feu de la jalousie.

Plus loin, Altamor est entouré d'un cercle de femmes, il ne s'abandonne point à l'ardeur d'un impétueux désir : son œil discret erre mollement sur les divers attraits d'Armide : quelquefois il s'arrête sur une main charmante : quelquefois sur sa bouche vermeille. Souvent il épie des appas plus cachés, et sous un voile infidèle enfonce des regards curieux.

Armide enfin lève les yeux : la sérénité

renaît sur son front; un sourire céleste vient, comme l'éclair, percer le nuage de sa douleur : « Généreux Adraste, quand » je songe à ta valeur, je respire, mon âme » se soulève sous le poids qui l'accable; » bientôt elle goûtera la vengeance, et mon » courroux qui l'attend, en a déjà toute la » douceur.

» — Madame, éclaircissez ce front chargé » d'ennuis, et calmez votre douleur : bientôt » vous verrez à vos pieds la tête de votre » ennemi; bientôt, si vous l'aimez mieux, » cette main vengeresse vous l'amènera » prisonnier. Je l'ai promis, je le jure en- » core. » Tysapherne, qui l'entend, garde le silence, mais il est rongé de colère et de dépit.

Armide reporte sur Tysapherne un doux regard : « Et toi, Seigneur, lui dit-elle ? » — Moi, d'un pas timide, je marcherai de » loin sur les traces de ton Héros, de ton » incomparable vengeur. — Oui, réplique » l'Indien furieux, il suivra de loin mes » traces, et craindra de se mesurer avec » moi.

» — Que ne puis-je, s'écrie Tysapherne, » me livrer au transport qui m'agite ? Que » ne m'est-il permis de tirer ce fer ? Bientôt

» on verroit qui des deux doit marcher le » premier. Barbare ! je ne crains ni ta valeur, » ni tes vaines prouesses. Je ne crains que le » Ciel et le funeste amour qui me consume. » Il se tait : Adraste se lève pour l'attaquer ; mais Armide les arrête.

« Généreux Guerriers, leur dit-elle, vous » m'avez promis vos bras ; pourquoi me » ravir vos bienfaits ? Vous êtes mes ven- » geurs ; ce titre devroit vous unir. C'est » moi que votre courroux offense, c'est sur » moi que retombent vos outrages. » Ainsi parle Armide ; et les rivaux furieux plient sous le joug de fer qu'elle leur impose.

Vafrin a tout vu, tout entendu. Il va chercher ailleurs le secret affreux qu'un voile épais lui dérobe toujours. Il tente en vain de l'arracher par des questions faites avec art : les difficultés irritent encore ses désirs. Il veut ou l'emporter ou périr dans son entreprise.

Il invente mille moyens nouveaux, mille ruses inconnues. Rien ne succède à ses vœux : enfin, la fortune tranche le nœud qui l'embarrasse, et dévoile à ses yeux le noir tissu du crime qui menace Bouillon.

Il revient dans les lieux où Armide est assise au milieu de ses vengeurs et d'une

foule tumultueuse. C'est là qu'il se flatte encore de trouver quelque lumière. Il aborde une jeune beauté avec un air qui annonce une liaison ancienne.

« Moi aussi, lui dit-il, je voudrois être le » Chevalier de quelque Belle : je pourrois, » comme un autre, lui offrir la tête de » Bouillon ou la tête de Renaud. Demande-» moi celle de quelqu'un de ces Barbares, » je te la promets ».... Il espère que la plaisanterie amènera bientôt des discours plus sérieux.

Mais il sourit, et son sourire le trahit. Soudain une autre beauté le fixe et s'approche de lui : « Je veux, lui dit-elle, te » dérober à toute autre : tu ne te repentiras » point de m'avoir voué ton amour. Je te » choisis pour mon Chevalier, et je veux, » dès à présent, t'entretenir à l'écart. »

Tous deux ils s'éloignent : « Je t'ai re-» connu, Vafrin, et tu dois aussi me re-» connoître. » A ces mots il se trouble ; mais bientôt rappelant ses esprits : « Je ne me » ressouviens pas, lui dit-il en souriant, de » t'avoir jamais vue ; et pourtant ces traits » ne sont pas faits pour être oubliés ; tout » ce que je sais, c'est que mon nom ne res-» semble point à celui que tu as prononcé.

» Je suis né sur les sables brûlans de » Biserte ; Lesbin est mon père, et je m'ap» pelle Almansor. — Je sais qui tu es, et » quel pays t'a vu naître : ne dissimule plus : » je suis ton amie ; j'exposerai mes jours » pour sauver les tiens : tu vois Herminie, » la fille des Rois, l'esclave de Tancrède, » ton Maître et le mien.

» Deux mois entiers j'ai été confiée à ta » garde ; mon cœur conserve avec recon» noissance le souvenir de ton zèle et de tes » soins. C'est moi, regarde bien, c'est moi» même. » Vafrin la fixe encore et l'a bientôt reconnue : « Ne crains rien, lui dit-elle, je » te jure, par le soleil qui nous éclaire, que » je n'abuserai point de ta confiance.

» Moi-même j'implore ta pitié ; il faut que » tu me rendes à mes premiers fers : depuis » que ma chaîne est rompue, malheureuse » au sein d'une affreuse liberté, je n'ai coulé » que de tristes nuits et des jours déplora» bles. Si tu viens en ces lieux pour observer » ce qui s'y passe, la fortune jamais ne put » être plus propice à tes désirs. Je te révé» lerai d'importans mystères et une trame » odieuse, qu'aucune autre ne pourroit te » découvrir. »

Inquiet et rêveur, Vafrin garde un morne

silence : il se rappelle Armide et ses perfidies. Que sait-il ; une femme est volage, indiscrète, elle veut, elle ne veut plus. Insensé qui s'endort sur la foi de ses promesses ! Enfin, il lui répond : « Madame, si vous » voulez me suivre, je guiderai vos pas : » partons, et ne perdons plus en discours » inutiles de précieux instans. »

Ils conviennent de partir aussitôt. Vafrin se retire : Herminie se mêle parmi les femmes, y demeure quelques momens, affecte un air de gaîté, parle de son Chevalier, et bientôt elle s'éclipse. Elle arrive au rendez-vous, et tous deux à cheval ils fuient loin du camp.

Déjà ils étoient dans un lieu solitaire ; et les tentes des Sarrasins disparoissoient derrière eux : « Quel est, dit Vafrin, ce noir » complot qui menace les jours de Gode- » froi ? » Herminie déploie à ses yeux la funeste trame : « Huit Guerriers, dit-elle, » Ormond à leur tête, ont conspiré contre » la vie du Héros.

» Le jour qui décidera de l'empire de » l'Asie, ils se jetteront dans la mêlée, dé- » guisés en Français, la croix sur leurs » armes, et vêtus comme les gardes qui veil- » lent autour de Bouillon.

» A leurs casques seront attachées quel-
» ques marques distinctives qui les feront
» reconnoître pour Égyptiens. Sous ce dé-
» guisement, au milieu du combat, les
» traîtres enfonceront dans le sein de Gode-
» froi un fer empoisonné.

» Moi-même, hélas ! j'ai servi leurs bar-
» bares projets : ces mains, ces tristes mains,
» ont été forcées de tracer le modèle de
» leur armure et de leurs habits. Je fuis un
» camp souillé par le crime ; je fuis des
» tyrans qui me font une loi de partager
» leurs forfaits. Voilà, Vafrin, la raison qui
» m'oblige à m'éloigner de ces lieux.

» Hélas ! ce n'est pas la seule »..... A ces mots, une rougeur involontaire couvre ses joues : elle baisse les yeux, et ces derniers sons, à demi-articulés, expirent sur ses lèvres. Vafrin veut lui arracher le secret que lui cache sa pudeur : « Ah ! Madame,
» lui dit-il, vous avez des secrets que vous
» n'osez confier à ma foi ? »

Un soupir s'échappe de son sein ; d'une voix tremblante et mal assurée : « Fuis, dit-
» elle, impuissante pudeur ! je ne reconnois
» plus tes loix. Eh ! pourquoi tenterois-je
» encore de cacher un feu qui se trahit de
» lui-même ? Il fut un temps où je me devois

» ces égards : aujourd'hui, errante, fugi-
» tive, quel respect dois-je encore à des
» liens que j'ai brisés ? »

Ensuite elle ajoute : « Dans cette nuit
» funeste à moi-même, funeste à ma Patrie,
» je perdis bien plus que je ne parus perdre :
» la ruine de mes États, la chute de mon
» trône furent les premiers, mais ne furent
» pas les plus grands de mes malheurs. Cette
» nuit affreuse me ravit à moi-même : elle
» me ravit, sans retour, mon cœur, ma
» raison et mes sens.

» Vafrin, tu t'en souviens ; tremblante,
» éperdue, au milieu de tant de carnage et
» d'horreur, je courus à ton Maître, au
» moment où il entroit dans mon palais ; je
» me jetai à ses genoux : Vainqueur in-
» dompté, lui dis-je, j'implore ta clémence.
» Je ne te demande point la vie, mais
» sauve du moins mon honneur et ma vertu.

» Il me présenta sa main victorieuse :
» Princesse, me dit-il, votre espoir ne sera
» point trompé. Je serai votre défenseur et
» votre appui. Je sentis alors.... je ne sais ce
» que je sentis ; mais mon cœur fut pénétré
» d'une céleste douceur, et bientôt mon
» âme toute entière fut en proie à un feu
» dévorant.

»Tancrède, par des soins assidus, con- » soloit mes ennuis : il mêloit ses larmes avec » les miennes. Enfin un jour : Je vous rends, » me dit-il, votre liberté, vos trésors. » Hélas! ce bienfait, Vafrin, n'en eut que » l'apparence. En rompant mes fers, il me » ravit à moi-même. Il me rendit de vaines » richesses, mais il usurpa sur mon cœur un » pouvoir despotique.

» Que l'amour a de peine à se cacher! » Souvent je te parlois de mon vainqueur : » instruit malgré moi d'une foiblesse que » je n'osois t'avouer : Herminie, me disois- » tu, vous brûlez d'une flamme secrète. Je » m'en défendois toujours, mais des soupirs » trahissoient mon cœur, et peut-être mes » regards te révélèrent le feu dont j'étois » consumée.

» Malheureux silence ! Ah ! que ne cher- » chai-je alors un remède à mes peines, » puisque je devois un jour, pour les guérir, » rompre inutilement le frein qui arrêtoit » mes désirs ? Enfin, je partis : j'emportai » dans mon cœur le trait qui l'avoit blessé. » Je mourois, quand l'Amour, pour pro- » longer ma triste existence, brisa tous les » liens de la pudeur.

» J'allai chercher ce vainqueur qui fit

» mes tourmens, et qui, seul, pouvoit les » finir : des cruels, des barbares arrêtèrent » mes pas; je pensai devenir leur proie : » pour me dérober à leur fureur, je me sauvai » dans un désert lointain : là, dans une » cabane solitaire, la houlette à la main, je » vécus au milieu des bergers et des bois.

» Mais bientôt ce feu, que la crainte avoit » assoupi, se ralluma dans mon cœur. Je » tentai encore de me réunir à Tancrède : » un nouveau malheur, que je ne pus éviter, » me rendit à tous mes ennuis : des Égyp- » tiens me prirent et m'emmenèrent à Gaza.

» Ils me présentèrent à Émiren; je lui » révélai ma naissance et mes disgrâces ! Il » me plaignit. Je trouvai auprès de lui et » auprès d'Armide un asile respecté. Voilà, » Vafrin, ma déplorable histoire. Tant de » fois captive, tant de fois affranchie, je » conserve, je chéris encore mes premiers » fers.

» O Ciel! si le Héros qui m'a chargée » d'une chaîne, que jamais rien ne pourra » briser, alloit me dire : Esclave vaga- » bonde, va chercher un autre asile..... S'il » me repoussoit loin de lui !..... Ah ! puisse- » t-il agréer mon retour et me rendre à » mes premiers liens ! » Ainsi parloit Her-

minie. Ils marchèrent toute la nuit et tout le jour, soulageant par leurs entretiens les ennuis de la route.

Vafrin la conduisoit par des sentiers détournés, et par la voie la plus courte et la plus sûre. Au moment où le soleil alloit éteindre ses feux dans l'Océan, ils arrivent dans un lieu voisin de Solime : ils aperçoivent des traces sanglantes; bientôt ils voient dans des flots de sang un gigantesque Guerrier, étendu sur la poussière, le visage tourné vers le Ciel, et qui, tout mort qu'il est, semble menacer encore.

A ses armes, ils le reconnoissent pour un Infidèle : Vafrin s'éloigne. Plus loin, ses yeux en rencontrent un autre : Ah! c'est un Chrétien, dit-il; il s'approche, il détache le casque : « Ciel! c'est Tancrède! c'est » mon Maître! »

A ces cris douloureux, au nom de Tancrède, l'infortunée Princesse sent déchirer son cœur : éperdue, forcénée, elle accourt. A la vue de cette tête pâle, décolorée, mais belle encore, elle s'élance et se précipite.

Un torrent de larmes coule de ses yeux; des paroles entrecoupées de sanglots s'échappent de sa bouche : « Malheureuse! » où m'a conduite ma triste destinée? Fatale

» vue ! spectacle à jamais funeste ! Tancrède, enfin, tu m'es rendu ; mais, hélas ! » je te revois, et tu ne me revois plus ! Je » suis présente à tes yeux, et tes yeux sont » fermés pour moi ! En te retrouvant je te » perds pour toujours.

» Infortunée ! l'eussé-je cru, que ta vue » dût jamais être un supplice pour moi ? » Que ne suis-je privée de la lumière du » jour ! Hélas ! où est cette flamme qui ani- » moit ces yeux jadis si cruels et si doux ? » Un voile éternel est étendu sur eux. Les » roses de son teint, la sérénité de son front, » que sont-elles devenues ?

» Mais quoi ! cette sombre pâleur me » plaît encore. Ombre chérie ! si tu entends » mes cris, pardonne à mon audace, par- » donne à l'ardeur de mes désirs : je vais » cueillir, sur ces lèvres éteintes, des baisers » qu'Amour m'avoit promis plus brûlans. » Oui, je veux, en dépit de la mort, rendre » à ces lèvres froides et glacées, une partie » des feux qui devoient les embraser.

» O bouche qui tant de fois par tes dis- » cours soulageas mes ennuis, souffre qu'un » dernier baiser mêle encore quelques » douceurs à mes derniers momens ! Autre- » fois, peut-être, si j'eusse encouragé tes

» désirs, tu me l'aurois donné ce baiser » qu'il faut maintenant que je dérobe. Per- » mets que mes lèvres pressent tes lèvres, » et qu'en les pressant j'exhale mon dernier » soupir.

» Cher Tancrède, reçois mon âme toute » entière, et qu'elle passe où repose la » tienne! »...... Ses gémissemens étouffent ses paroles, et ses yeux se fondent en larmes. Le visage du Héros en est inondé. Il revient à lui-même, il entr'ouvre ses lèvres languissantes; un soupir échappé de son sein se confond avec les soupirs de la Princesse.

Elle s'en aperçoit; un rayon d'espérance luit au fond de son cœur. — « Tan- » crède! mon cher Tancrède! ouvre les » yeux, et reçois les larmes que je donne à » ton trépas. Regarde Herminie mourante » à côté de toi! Attends; mon âme va re- » joindre la tienne! Attends; c'est la der- » nière faveur que je te demande. »

Tancrède ouvre ses yeux foibles et appesantis, et les referme soudain. Herminie continue ses plaintes: « Il n'est pas mort, » s'écrie Vafrin, donnons-lui des secours; » nous lui donnerons ensuite des larmes. » Il lui ôte son armure; d'une main foible et tremblante, la Princesse seconde la sienne.

Elle examine et sonde ses plaies. Son expérience et son art lui promettent de le rappeler à la vie.

Mais, dans ce lieu solitaire, elle n'a que son voile pour envelopper ses blessures. Amour fournit à sa pitié une ressource nouvelle. De ses cheveux elle étanche le sang : de ses cheveux encore elle fait un lien pour bander ses plaies.

Le dictame et les plantes salutaires lui manquent, mais elle connoît des mots mystérieux qui peuvent charmer la douleur et la mort. Aux sons que sa bouche prononce, le Héros sort du mortel assoupissement : il promène autour de lui un regard curieux ; il voit son fidèle Vafrin, il voit Herminie, que ses yeux ne reconnoissent point encore.

« Vafrin ! dit-il, comment, et depuis » quand dans ces lieux ? Et toi, qui es-tu, » beauté dont la main daigne me secourir ? » Partagée entre l'inquiétude et la joie, Herminie soupire et rougit. « Tu le sauras, lui » dit-elle ; mais, en ce moment, ton état » demande le silence et le repos. Je te pro- » mets la vie, prépare à mes soins la ré- » compense qui leur est due. » A ces mots elle s'assied, et sur ses genoux reçoit la tête de Tancrède.

Cependant Vafrin songe aux moyens de reconduire son maître dans le camp, avant que la nuit plus sombre ait enveloppé la terre. Mais soudain une troupe de Guerriers s'avance ; ce sont les soldats de Tancrède : ils étoient avec lui quand il défia le Circassien ; mais, dociles à ses ordres, ils n'osèrent suivre ses pas. Leur zèle, qu'alarme son retard, les ramène sur ses traces.

D'autres encore viennent après eux : sur leurs bras mollement entrelacés ils le reçoivent et le soutiennent : « Et le généreux » Argant ! dit Tancrède, il restera donc la » proie des corbeaux et des vautours ? Non, » de grâce, ne le laissez pas en ces lieux ; » rendons à ses tristes restes les honneurs » suprêmes, rendons à sa valeur le tribut » d'éloges qui lui est dû.

» Ma haine ne survit point à son trépas. » Il est mort en héros, et nous lui devons » bien ces foibles hommages qu'on paie à la » vertu qui n'est plus. » Des soldats, à ces mots, prennent entre leurs bras le corps d'Argant, et suivent Tancrède, chargés de ce pesant fardeau. Vafrin, en gardien fidèle, marche à côté d'Herminie.

« C'est à Jérusalem que je veux aller, dit

» le Guerrier ; s'il faut que le flambeau de » mes jours s'éteigne, j'expirerai du moins » plus près du tombeau de mon Dieu. De » là, mon âme, avec moins d'efforts, s'en- » volera dans le Ciel. Heureux, en mou- » rant, de voir ces lieux où m'appeloient » mes vœux et mes sermens ! »

Il dit : on le porte à Solime ; on l'y dépose sur un lit où il s'endort d'un sommeil tranquille. Non loin de lui, Vafrin donne à la Princesse un asile secret et inconnu ; lui-même, il va trouver Godefroi, et sans obstacles pénètre jusqu'à lui, quoique dans ce moment le Héros, profondément occupé de son entreprise, pèse et balance ses espérances et ses craintes.

Il est assis sur le bord du lit où repose Raymond. Un cercle de Guerriers les plus puissans et les plus sages sont autour de lui. Vafrin parle, et tous se taisent pour l'entendre : « J'ai pénétré, Seigneur, dans le » camp des Infidèles.

» N'attends pas que je te dise le nombre » de leurs soldats ; les plaines, les mon- » tagnes, les vallées en sont couvertes. J'ai » vu la terre au loin dépouillée de ses » moissons : j'ai vu tarir les fleuves et les » fontaines ; la Syrie n'a point assez d'eau

» pour éteindre leur soif, ni de bled pour
» les nourrir.

» Mais cette innombrable armée n'est
» presque toute qu'un ramas inutile, sans
» discipline et sans ordre : ils ne savent point
» manier le fer, et lancent de loin des flè-
» ches impuissantes. On y voit cependant
» quelques Guerriers d'élite qui marchent
» sous les drapeaux Persans. On y voit une
» troupe peut-être encore plus formidable ;
» c'est la troupe immortelle du Calife.

» Immortelle, en effet, puisque toujours
» le même nombre la compose, et que tou-
» jours un nouveau soldat remplace le soldat
» qui vient de périr. Émiren commande
» l'armée ; Émiren, qui, en prudence, en
» valeur, n'a peut-être point d'égal. Son
» Maître lui ordonne de tout tenter pour
» engager un combat.

» Après-demain, l'ennemi sera dans ces
» lieux : ...... Renaud, songe à défendre ta
» vie, on brûle de te l'arracher : Armide a
» promis sa main à qui lui apportera ta tête,
» et les plus fameux Guerriers ont juré de
» l'abattre.

» On compte parmi eux le Roi de Samar-
» cande, le vaillant Altamore : on y compte
» Adraste, le gigantesque Adraste, dont les

» États touchent aux portes de l'Aurore ; » Guerrier barbare, inhumain, qui, au lieu » de coursier, monte un superbe éléphant ; » et Tysapherne encore, que la renommée » place au rang des Héros les plus re- » doutés. »

Il dit ; Renaud s'enflamme, ses yeux étincellent : déjà il voudroit être au milieu des ennemis : il ne peut plus se contenir ni captiver l'ardeur qui le transporte : « Seigneur, » ajoute Vafrin, en se retournant vers » Bouillon, je ne t'ai rien dit encore : un » secret plus affreux me reste à dévoiler : » on aiguise contre toi le poignard de la » trahison. »

Il lui révèle le complot qui menace ses jours, les armes, le poison, le fatal déguisement et la récompense promise au crime. Tous l'interrogent ; il leur répond à tous. Le silence succède : enfin, Bouillon s'adressant à Raymond : « Comte, lui dit-il, » quel est ton avis ?

» — Je ne crois plus qu'il faille demain » recommencer l'assaut ; investissons la » tour et fermons-en la sortie à l'ennemi. » Cependant faisons reposer nos troupes, » et préparons-nous à un combat qui doit » décider du sort de l'Asie : songe toi-même

» s'il vaut mieux aller chercher l'Égyptien » ou l'attendre.

» L'objet le plus important pour nous, » c'est ta vie ; par toi nous sommes sûrs de » vaincre, par toi nous sommes sûrs de » régner : sans toi, qui sera notre guide ? » Quel sera notre appui ? Pour reconnoître » les perfides qui menacent tes jours, fais » changer à tes gardes d'habillement et » d'armure ; le crime se trahira lui-même.

» — Je retrouve dans tes conseils toute » ta sagesse et toute ton amitié. Je prononce » ce que tu n'oses décider ; nous marche- » rons à l'ennemi : les vainqueurs de l'O- » rient ne doivent point se cacher derrière » un rempart ou dans des retranchemens : » c'est dans la plaine, c'est à la clarté du » jour que nous devons montrer à ces im- » pies notre valeur et notre audace.

» Ils trembleront au seul souvenir de nos » triomphes : notre aspect, l'éclat de nos » armes, achèveront leur défaite. Sur leurs » débris, nous assiérons les fondemens de » notre empire. Bientôt la tour se rendra » d'elle-même, ou cédera sans peine à nos » efforts. » A ces mots, Bouillon se tait, et tous vont goûter le repos qu'amènent le silence et la nuit.

CHANT VINGTIÈME.

Déja le soleil avoit rappelé les mortels à leurs travaux ; déjà son char, conduit par les Heures, avoit mesuré une partie de sa carrière. Soudain, du haut de la tour où ils se sont réfugiés, les Infidèles aperçoivent un nuage lointain qui s'avance et roule vers Solime. Bientôt ils reconnoissent les Égyptiens, et le secours qui leur est promis. Sous les pas de cette immense armée, vole un tourbillon de poussière ; la plaine et les collines disparoissent.

A cet aspect, les assiégés poussent des cris d'allégresse. Tels, aux rives de la Thrace, à l'approche des hivers, des bataillons de grues s'agitent, et par leurs cris saluent la chaleur qu'ils vont chercher dans de plus heureux climats. L'espérance ranime leur courage et leur vigueur : ils lancent des flèches, ils vomissent des outrages et des blasphèmes.

Les Chrétiens ont bientôt compris d'où naissent ces nouveaux transports et cette subite audace. Ils portent leurs regards dans


GODEFROY.



la plaine ; ils voient l'ennemi qui s'avance : soudain une généreuse ardeur les enflamme ; ils crient : *Aux armes ! aux armes !* La jeunesse impétueuse se presse autour de Bouillon, et frémissant de rage : « Donne, Seigneur, donne-nous, s'écrie-» t-elle, le signal du combat. »

Mais le Héros résiste à leur impatience, et met un frein à leur audace : il ne permet pas même que par de légers combats on essaie la fortune. « Après tant de fatigues, » leur dit-il, donnons du moins un jour au » repos. » Peut-être aussi veut-il nourrir dans ses ennemis une confiance imprudente.

Chacun prépare ses armes, en attendant que l'aurore trop lente ait enfin rallumé ses feux. Jamais l'air ne fut si pur et si serein qu'aux approches de cette journée. L'aurore naissante, semble être couronnée de tous les rayons du soleil : le ciel a redoublé ses clartés, et veut, sans voile, contempler ces glorieux exploits.

Dès qu'il a vu les premiers traits du jour, Godefroi fait marcher son armée en ordre de bataille. Raymond doit veiller sur la tour et contenir les assiégés. Sous lui sont ses Gascons et un peuple de Chrétiens, qui,

du fond de la Syrie, sont venus s'unir à leurs libérateurs.

On lit sur le front de Godefroi le présage assuré de la victoire : un céleste éclat brille dans tous ses traits ; jamais il ne parut si auguste et si grand : la fleur de la jeunesse renaît sur son visage ; son regard, son maintien, tout annonce qu'il est au-dessus des vulgaires mortels.

Le camp de l'Égyptien se présente à sa vue : Godefroi fait occuper une colline qui s'étend à sa gauche et se prolonge derrière lui. Dans la plaine, il déploie un front large et menaçant : l'infanterie est au milieu, et la cavalerie sur les ailes.

A la gauche, sur la pente de la montagne, il place les deux Robert ; son frère est au centre ; lui-même il commande la droite. Étendue dans la plaine, c'est là que sera le danger ; c'est là, qu'avec ses bataillons plus nombreux, l'ennemi peut tenter d'envelopper les Chrétiens.

Sous lui, sont ses Lorrains et l'élite de ses soldats. Entre les cavaliers, il place des fantassins, accoutumés à combattre au milieu des chevaux. Non loin de là est un escadron d'Aventuriers et d'autres Guerriers fameux, sous les ordres de Renaud.

« La victoire, lui dit Godefroi, est dans » tes mains ; c'est de toi que dépend notre » sort : tiens ta troupe cachée à l'ombre de » ces ailes. Au moment où l'ennemi s'ap- » prochera, fonds tout à coup sur lui, et » fais évanouir ses projets. Sans doute il » voudra nous envelopper. »

De là, sur un coursier rapide, il vole de rang en rang : son visage est découvert; la terreur est sur son front, et l'éclair dans ses yeux : il rassure les courages ébranlés; il affermit ceux qui espèrent : il rappelle au brave ses exploits, à l'audacieux ses prouesses : aux uns il promet des récompenses; aux autres des honneurs.

Enfin, il s'arrête sur une éminence à la tête de son armée, et adresse à ses Guerriers ce discours qui les enflamme. Sa rapide éloquence roule, comme un torrent, qui, grossi par la fonte des neiges, se précipite du sommet d'une montagne.

« Illustres Vainqueurs de l'Orient, fléaux » de l'impiété, voici enfin le dernier de nos » combats, voici le jour désiré si long- » temps : le Ciel rassemble aujourd'hui tous » vos ennemis, pour les livrer tous à la fois » à vos coups.

» Que de victoires réunies dans une seule!

» Que de travaux, que de fatigues nous » épargne l'Éternel! Que l'aspect de cette » immense multitude ne vous inspire au- » cune terreur. Divisée, sans harmonie, » sans discipline, elle s'embarrassera elle- » même. A tant de bras, il manquera le » courage qui les fait mouvoir, et cet ordre » qui les dirige et les rend utiles.

» La plupart sans adresse, sans vigueur, » arrachés à l'oisiveté ou à de vils emplois, » n'apportent que leur lâcheté et leur inex- » périence. De ce côté, je vois trembler » leurs épées, je vois trembler leurs bou- » cliers, je vois trembler leurs enseignes. » Dans leurs sons incertains, dans leurs » mouvemens équivoques, je lis leur perte » et notre triomphe.

» Ce Guerrier, couvert d'or et de pour- » pre, qui les commande, et dont le regard » est si fier, a vaincu peut-être des Arabes » et des Maures : mais sa valeur ne résistera » point à la nôtre. Au milieu du trouble et » de la confusion, que peut-il attendre de » son courage et de son habileté? Il ne con- » noît point ses soldats, il leur est inconnu; » il en est peu d'entre eux auxquels il puisse » dire : Tu étois là, j'y étois avec toi.

» Moi, je commande à une troupe choi-

» sie : jadis votre compagnon, aujourd'hui
» votre chef, j'ai combattu, j'ai triomphé
» avec vous. En est-il parmi vous dont je ne
» connoisse la patrie et la naissance? Quand
» vos flèches volent dans les airs, en est-il
» une dont je ne puisse dire : C'est un Fran-
» çais, c'est un Irlandais qui l'a lancée?

» Je ne vous demande point des exploits
» nouveaux ; soyez tels que je vous ai vus :
» ayez votre zèle accoutumé, souvenez-
» vous de votre gloire, de la mienne, de
» l'honneur du Christ. Allez, frappez ces
» impies, foulez leurs cadavres sanglans, et
» sur leurs débris affermissez notre con-
» quête. Pourquoi vous arrêter encore? Je
» le lis dans vos yeux ; la victoire est à
» nous. »

A ces mots, un rayon de lumière vient former un cercle autour de sa tête. Tel brille un éclair, ou telle encore une étoile détachée du front de la nuit se plonge dans le sein des eaux. Ce rayon parut aux Chrétiens le présage assuré du diadème que devoit un jour ceindre Bouillon.

Peut-être, s'il est permis à un mortel de sonder les célestes mystères, peut-être ce fut l'Ange tutélaire du Héros qui descendit du séjour des Immortels, et le couvrit de

ses ailes. Cependant, l'Egyptien, avec non moins d'ardeur, ordonnoit son armée et encourageoit ses soldats.

Il avoit, comme Godefroi, placé son infanterie au milieu, et sa cavalerie sur les ailes. Il commande à la droite; Altamore à la gauche; Muléassem est au centre, et derrière lui Armide et son brillant cortége.

Sous Émiren se rangent le farouche Adraste et Tysapherne, et la troupe immortelle. A la gauche, avec Altamore, sont les Rois de Perse et d'Afrique, et les deux Monarques Éthiopiens. Leurs nombreux escadrons peuvent se déployer dans un plus vaste espace; c'est de là que la fronde doit lancer les pierres, et l'arc décocher les flèches.

Le Général court de rang en rang; il parle à ses soldats par lui-même ou par ses interprètes : il mêle les reproches et les louanges, les promesses, et les menaces : « Pourquoi, dit-il à l'un, ce visage cons-» terné? Que crains-tu? Que peut un seul » contre cent? Notre ombre, nos cris seuls » mettront en fuite cette poignée de soldats.

» J'aime ton audace, dit-il à l'autre, » généreux Guerrier, va reprendre la proie » que des Barbares nous ont enlevée. » Quel-

quefois il évoque la patrie; il présente à leurs yeux son image pâle, défigurée, et le tableau de leurs familles suppliantes, éperdues : « Ta patrie te parle et t'implore » par ma voix.

» Sauve mes loix, sauve mes temples. Ne » permets pas qu'ils soient souillés de mon » sang. Arrache les filles tremblantes aux » outrages d'un soldat effréné : défends les » cendres et les tombeaux de tes aïeux de » l'impiété qui veut les profaner : vois les » vieillards appesantis par l'âge qui déplo- » rent leur foiblesse, et te montrent leurs » cheveux blancs. Vois ton épouse en lar- » mes, qui te montre son sein, tes en- » fans, et ce lit confident de vos chastes » amours! »

Il dit à d'autres : « L'Asie remet dans vos » mains sa gloire et sa vengeance, c'est de » vous qu'elle attend le sévère, mais juste » châtiment des Barbares qui l'ont ravagée. » Ainsi, en diverses langues, et par divers motifs, il allume dans ses Guerriers l'ardeur du combat. Mais déjà les deux Chefs se taisent, et les deux armées ne sont plus séparées que par un espace étroit.

Quel étonnant spectacle! Le signal est donné; tout s'ébranle : les enseignes et les

drapeaux flottent dans les airs. Les vents agitent les mobiles panaches : l'or et l'acier, frappés des rayons du soleil, portent au loin les éclairs et la terreur.

Tout est hérissé de piques et de javelots : les arcs sont tendus, les lances sont en arrêt, les traits sifflent, les frondes résonnent, les coursiers écument et s'enflamment de la haine et de la fureur dont leurs maîtres sont animés. Ils bondissent, ils frappent la terre, et leurs naseaux brûlans vomissent la flamme et la fumée.

La beauté de ce spectacle en égale l'horreur. Malgré les alarmes qu'il inspire, un charme secret y fixe les yeux. Le son terrible de mille instrumens flatte encore les oreilles qu'il étonne. Cependant l'armée Chrétienne, moins nombreuse, offre un aspect plus imposant : leurs armes ont plus d'éclat : un souffle plus guerrier anime leurs trompettes.

Bouillon le premier fait sonner la charge: l'Égyptien répond et accepte le combat : les Chrétiens à genoux invoquent l'Éternel, et baisent la poussière. Bientôt la plaine disparoît : on se presse, on se mêle, et de tous côtés volent la fureur et la mort.

Quel Guerrier, parmi les Chrétiens,

frappa les premiers coups ? Quelle main cueillit les premiers lauriers ? Ce fut la tienne, ô Gildippe ! Le Ciel livre au bras d'une femme le grand Hircan, le souverain d'Ormus : tu lui perces le cœur ; il tombe, et, en tombant, il entend les ennemis vanter le coup qui lui ravit la vie.

La lance de l'Amazone est brisée : d'une main vigoureuse, elle saisit son épée, se précipite au milieu des Persans, ouvre et renverse les rangs les plus serrés. Elle atteint Zopire à la ceinture, et partagé en deux, elle l'étend sur la poussière. Elle frappe Alarcon à la gorge, et lui coupe le canal des alimens et de la voix.

Artaxerce roule sans connoissance; Argée expire : Ismaël voit trancher les nerfs qui attachent sa main à son bras. Les rênes de son coursier flottent sur son col ; l'animal libre du frein qui le captivoit, fuit au milieu des rangs et y porte le désordre.

Ces Guerriers, cent autres encore dont les noms sont ensevelis dans l'oubli, tombent sous le fer de l'Amazone. Les Persans l'entourent, la pressent et la menacent : déjà ils se disputent l'honneur de sa défaite ; mais le fidèle Odoart, dont la tendresse est alarmée, accourt pour la soutenir et la dé-

fendre. Tous deux réunis, ils sentent redoubler leurs forces et leur courage.

Généreux époux ! vous donnâtes un spectacle nouveau dans les combats. Chacun de vous oublie ses propres dangers, pour sauver, pour venger une vie qui lui est plus précieuse que la sienne ! Gildippe repousse les coups qui menacent le tendre Odoart. Odoart couvre Gildippe de son bouclier : il présenteroit, s'il le falloit, son sein tout nu aux armes dirigées contre une tête si chère.

Sous les coups du Guerrier tombent et l'audacieux Roi du Bécan et Alvante, qui osa frapper Gildippe. Gildippe fend la tête au brave Arimond, qui menaçoit les jours de son époux.

Cependant le Roi de Samarcande faisoit parmi les Chrétiens un ravage encore plus affreux : autour de lui tout tombe, tout périt, ce qui échappe à son épée expire sous les pieds de son coursier : heureux qui meurt d'un seul coup, et ne gémit pas encore sous le poids du fougueux animal !

Altamore moissonne, et le vigoureux Brunellon et le gigantesque Hardouin. Le premier a la tête fendue, et les morceaux sanglans en retombent sur l'une et l'autre

épaule. Le second, par un bizarre effet de sa blessure, est forcé de rire en expirant.

Une foule d'autres Guerriers tombent sous les coups de l'homicide épée. Genton, Gaston, Guy, le généreux Rosemond confondent ensemble leurs derniers soupirs. Qui pourroit compter les victimes d'Altamore ? Qui pourroit dire tous ceux que son coursier écrase sous ses pieds ? Combien de blessures diverses ? Combien de morts différentes ?

Personne n'ose affronter ses regards ; personne n'ose le menacer : Gildippe seule revient sur lui : seule, elle ose braver ce dangereux rival. Jamais Amazone, sur les rives du Thermodon, ne soutint un bouclier avec tant de vigueur, et ne mania la hache meurtrière avec tant d'audace.

La première elle frappe l'Infidèle, et du coup elle brise l'or et l'émail qui ornent son diadème. Le superbe Altamore est forcé de baisser la tête. La honte et le dépit l'enflamment, et sa rapide vengeance efface aussitôt l'affront qu'il a reçu.

Il porte à Gildippe un coup affreux qui lui ôte le sentiment et presque la vie. Elle tomboit ; mais son fidèle époux accourt et

la soutient. Soit hasard, soit courage, l'Infidèle abandonne sa victime. Tel un lion généreux dédaigne un ennemi terrassé, le regarde et s'éloigne.

Cependant Ormond, dont la main s'est consacrée aux forfaits, Ormond, sous l'habit qui le cache, s'est mêlé parmi les Chrétiens, et avec lui les complices de sa perfidie. Tels, au déclin du jour, des loups avides de carnage, tentent de surprendre un timide troupeau sous la ressemblance des gardiens fidèles qui veillent pour le défendre.

Ils s'approchent, et déjà le Barbare a pénétré non loin de Bouillon. Mais, à la vue de sa cotte d'armes : « Voilà, s'écrie le » Héros, voilà le Traître qui a conjuré contre » mes jours ! Voilà ses complices ! » Il dit, et marche au perfide.

Il lui fait une mortelle blessure; le scélérat, immobile, ne sait ni reculer, ni frapper, ni se défendre. Son audace est glacée; un regard de Godefroi l'a pétrifié. Toutes les épées sont tournées contre ces assassins; toutes les flèches pleuvent sur eux. Sanglans, percés de coups, il ne reste de leurs corps que des lambeaux déchirés.

Couvert de ce sang odieux, Bouillon se

jette dans la mêlée, et va chercher Altamore. Ce fier Persan enfonce et renverse les escadrons les plus serrés. Devant lui les Chrétiens disparoissent, comme on voit sur les bords de l'Afrique le sable voler épars au gré des vents. Godefroi, par ses cris, par ses menaces, arrête ses soldats, et fond sur le vainqueur qui les poursuit.

Tout se mêle à la fois : jamais le Simoïs ni le Xanthe ne virent sur leurs bords un carnage plus affreux. Baudouin et Muléassem se heurtent avec leur infanterie. A l'aile gauche, près de cette colline où combat Émiren, tout est en feu.

Le Général Infidèle et l'un des Robert se mesurent ensemble, leur valeur est égale. Moins heureux contre Adraste, l'autre Robert voit son casque brisé et son armure en pièces. Tysapherne n'a point encore trouvé de rival digne de lui ; il court, il se précipite au milieu des rangs les plus serrés, et laisse partout le ravage et la mort.

La fortune balance les craintes et les espérances. Le champ de bataille est couvert de débris d'épées, de lances et de boucliers. Tout est jonché de cadavres : les uns mordent la poussière, d'autres tournés vers le ciel semblent menacer encore. Presque

tous sont percés de l'arme meurtrière qui leur ravit la vie.

Le coursier fidèle est étendu auprès de son maître : l'ami est couché auprès de son ami : le Chrétien, le Sarrasin, les vaincus, les vainqueurs, les morts et les mourans, sont entassés et confondus. Les cris de la fureur, les murmures de la colère, les gémissemens, les sanglots, se mêlent, et forment des sons confus, inarticulés, qui portent dans l'âme la terreur et l'effroi.

Ces armes si brillantes n'offrent plus qu'un aspect sombre et funeste : le fer n'étincelle plus, l'or a perdu son éclat : les couleurs sont éteintes ; les cimiers sont brisés, les cottes d'armes déchirées, sanglantes, ou couvertes de poussière.

Cependant les Arabes, les Éthiopiens et les Maures, se déploient et s'étendent pour envelopper l'aile droite des Chrétiens. Déjà, leurs archers et leurs frondeurs les inquiètent de loin. Mais soudain Renaud marche avec ses Guerriers. Les tonnerres, les volcans, inspirent moins de terreur et portent moins de ravage.

Assimir, le brave Assimir, se présente le premier à la tête de ses soldats basanés.

Renaud l'atteint au col et le renverse mort sur la poussière. A la vue du sang qu'il vient de répandre, il sent redoubler sa fureur, et brûle de s'enivrer de carnage. Quels prodiges de valeur ! Que d'incroyables exploits !

La mort se multiplie sous ses coups et dévore plusieurs victimes à la fois. Les Infidèles consternés croient voir briller dans ses mains une triple épée. Tel, à nos yeux abusés par la rapidité du mouvement, le serpent paroît armé d'une triple langue. La terreur est dans tous leurs sens et leur montre partout le trépas.

Les tyrans de la Lybie confondent avec les deux Monarques Éthiopiens leur sang et leurs derniers soupirs. Enflammés par l'exemple de Renaud, ses illustres Guerriers immolent une foule éperdue qui tombe à leur aspect : c'est moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les frappe, les Sarrasins n'opposent que leur désespoir et leurs cris.

Bientôt la frayeur les chasse et les disperse : tout est en désordre, tout fuit. Le vainqueur attaché à leurs pas les poursuit encore et achève leur déroute. Enfin, las d'égorger une troupe fugitive et sans dé-

fense, le Héros s'arrête et sent amollir son courage.

Tels ces vents fougueux qui ébranlent les collines et renversent les forêts, soufflent plus doucement dans la plaine : ou telles encore les vagues qui grondent et mugissent contre les écueils, reviennent expirer mollement sur la surface des ondes. La fureur de Renaud, terrible à l'ennemi qui lui résiste, est désarmée par sa fuite.

Sa valeur, qui dédaigne des victimes tremblantes et fugitives, le ramène sur l'infanterie : soutenue jusqu'alors par les Arabes et par les Africains, leur désastre l'a laissée sans défense. Renaud et ses impétueux Guerriers se précipitent sur elle, l'enfoncent et la renversent.

La tempête, avec moins de rapidité, abat les épis qui cèdent et plient sous ses efforts. Tout nage dans le sang, tout est couvert d'armes brisées, de cadavres déchirés et palpitans. Ce qui échappe au fer, expire sous les pieds des chevaux.

Renaud pénètre jusqu'au lieu où, assise sur un char doré, les armes à la main, Armide étoit entourée de la foule de ses amans. Ses yeux ont bientôt reconnu son

ſatal ennemi. Elle arrête sur lui des regards où règnent la tendresse et la haine. Elle se glace, elle s'enflamme tour à tour.

Le Héros reste un moment interdit à sa vue : il veut s'éloigner, mais les rivaux conjurés fondent sur lui, les uns l'épée à la main, les autres la lance en arrêt. Elle-même a déjà une flèche toute prête : le dépit hâte ses mains trop lentes, l'amour les retient et les arrête.

L'amour révolté dans son sein y rallume le feu qu'elle y tenoit caché. Trois fois elle essaie de tendre son arc, trois fois ses mains tremblantes se reſusent à ce cruel emploi. Enfin, le dépit l'emporte, l'arc est tendu, le trait vole, mais le repentir vole après lui.

Elle voudroit qu'il reculât ; elle voudroit qu'il revînt percer son propre cœur. Étrange effet de l'amour dédaigné ! que seroit-ce s'il étoit vainqueur ? Mais bientôt elle gémit de sa foiblesse, et la fureur à son tour triomphe dans son cœur déchiré. Elle flotte partagée entre le désir et la crainte, et suit son trait des yeux.

Il va frapper la cuirasse du Héros, s'y enfonce et s'y arrête. Renaud s'éloigne : Armide croit qu'il la méprise ; furieuse, elle

lui lance des flèches toujours impuissantes. Amour cependant rouvre ses blessures et les rend plus profondes.

« Il sera donc, dit-elle, toujours impé-
» nétrable à mes coups? Sans doute, comme
» son cœur, son corps est ceint d'un rem-
» part de diamant. Ni mes flèches, ni mes
» regards, ne sauroient l'atteindre et le
» blesser. Sans armes je suis vaincue; les
» armes à la main je le suis encore; amante,
» ennemie, je suis également l'objet de ses
» dédains.

» Vaines ressources! Charmes impuis-
» sans! Malheureuse! Ah! tout cède à son
» pouvoir, et les forces des mortels et les
» secrets de la magie. Déjà tous les Héros
» armés pour ma vengeance ont ployé sous
» ses efforts ou expiré sous ses coups. »

Seule, sans défense, elle se croit déjà captive et chargée de fers honteux. Dans sa frayeur, elle oublie, et son arc et ses flèches, et l'art des enchantemens. Tel, à la vue de l'aigle, prêt à le déchirer, le cygne timide tremble et se tapit contre terre.

Mais Altamore voit le danger qui la menace : pour voler à son secours, il abandonne ses Persans, qui déjà plient, et que sa présence arrête à peine. Il oublie sa

gloire; il oublieroit l'univers entier, pour sauver l'objet qu'il adore.

Il protége le char mal défendu, et son fer lui ouvre un large passage. Cependant ses soldats sont égorgés et mis en fuite par Renaud et par Bouillon. Il le voit, il en gémit; mais, plus amant que guerrier, il assure la retraite d'Armide, et revient donner aux siens un tardif et inutile secours.

Il ne retrouve partout que la terreur et la mort : mais la droite des Infidèles triomphe, et les Chrétiens fuient vaincus et dispersés. L'un des Robert, sanglant, percé de coups, sauve à peine sa vie : l'autre est dans les fers d'Adraste. Ainsi la fortune partageoit les succès et les revers.

Godefroi rallie ses soldats et les ramène au combat : les deux ailes victorieuses se rencontrent et se heurtent; toutes deux teintes de sang, toutes deux enivrées d'un premier triomphe, elles ont à défendre leur gloire et leurs lauriers : le sort, entre elles, balance incertain.

Cependant Soliman, du haut de la tour, contemploit cette scène de carnage et d'horreur : d'un œil inquiet il suivoit les mouvemens des deux armées, leurs succès, leurs

revers, les jeux de la fortune et ses retours soudains.

Il demeure un moment interdit, immobile : bientôt son courage s'enflamme : il veut aussi partager les dangers et cueillir les lauriers que cette plaine sanglante offre à sa valeur. Soudain il s'arme : « Allons, allons, » s'écrie-t-il, partons sans différer, c'est » aujourd'hui qu'il faut ou vaincre ou » mourir. »

Peut-être le Ciel, qui veut briser les derniers appuis des Infidèles, et livrer aux Chrétiens leurs dernières victimes, lui inspire lui-même cette fureur : peut-être un secret pressentiment le pousse à braver la mort qui le menace. Ardent, impétueux, il ouvre la porte, et présente aux Chrétiens la foudre et le trépas.

Seul il s'élance, seul, il défie mille bras armés contre lui : déjà il est au milieu des ennemis. Entraînés par son ardeur, tous les siens, et Aladin lui-même se précipitent sur ses pas. Le lâche oublie ses craintes, le prudent s'abandonne, tout est animé moins d'espérance que de rage.

Que de Chrétiens expirent sous les coups du Sultan ! Plus rapide que l'éclair, son bras donne une mort inattendue. La terreur

vole devant lui, et déjà les fidèles de Syrie, tremblans, désespérés, vont passer du désordre à la fuite.

Avec moins d'épouvante et d'effroi, les soldats de Raymond gardent encore leurs rangs. Surpris, accablés, ils voient le danger sans le braver ni le fuir. L'épée de Soliman s'enivre de sang, elle dévore les Chrétiens. L'aigle, avec moins de fureur, s'acharne sur sa proie; un loup furieux fait moins de carnage dans une bergerie.

Aladin et ses guerriers marchent sur ses traces, et comme lui, portent la terreur et la mort. Mais le généreux Raymond vient soutenir ses soldats : il voit Soliman, il reconnoît son vainqueur, il le reconnoît et le brave.

O fatale vieillesse! Il retombe encore une fois sous la main qui l'a terrassé. Au même moment, cent boucliers se lèvent pour le défendre, cent bras se lèvent pour l'accabler. Mais le Sultan s'éloigne, et abandonne un ennemi qu'il croit mort et qu'il dédaigne.

Il porte ailleurs son fer meurtrier; il frappe, il égorge, et se signale par d'incroyables exploits; mais les victimes manquent à sa rage : toujours altérée de sang, elle l'entraîne à d'autres combats.

Il se précipite à travers les ruines des remparts, et vole au champ de bataille. Mais ses soldats sont toujours animés de sa fureur ; et les Chrétiens, toujours pleins de la terreur qu'il leur a inspirée. L'Infidèle veut achever son triomphe ; le Chrétien résiste encore, mais sa résistance est déjà une fuite.

Les Gascons se retirent : mais déjà les fidèles Syriens sont dispersés. Ils étoient non loin de l'asile où reposoit le généreux Tancrède : leurs cris parviennent jusqu'à lui ; tout foible qu'il est, il se lève et va promener ses regards sur Solime. Il voit le Comte de Toulouse étendu sur l'arêne, ses troupes, les unes prêtes à céder, et les autres déjà fugitives.

La valeur ranime ses forces languissantes et enflamme le reste de son sang. D'une main il saisit son bouclier, dont l'énorme poids ne surcharge point sa foiblesse ; de l'autre, il prend son épée, et court au combat.

« Où fuyez-vous, s'écrie-t-il ? Malheu-
» reux ! vous laissez votre Maître aux fers
» du Sarrasin ! Les armes de Raymond sus-
» pendues dans ses temples y seront donc
» les monumens de sa gloire et de votre
» honte ! Allez, retournez en Gascogne;

» dites au fils de votre Comte que son père » est mort, et que votre fuite a trahi sa » vieillesse. » Il dit, et tout foible qu'il est, et sans cuirasse, il sert de rempart à mille Guerriers armés et pleins de vigueur.

De son immense bouclier il couvre Raymond; là, viennent expirer tous les traits qu'on lui lance et tous les coups qu'on lui porte. De son épée, le Héros écarte les Infidèles, et le vieillard respire sous son ombre.

Bientôt il se relève tout brûlant de colère et de honte : il promène autour de lui des regards étincelans, et cherche le Barbare qui l'a frappé. Il le cherche en vain; il frémit, et tourne contre les autres sa vengeance et sa rage.

Tous les siens revolent sur ses pas, et s'enflamment du courroux qui l'anime. L'audace renaît au cœur des Chrétiens; la terreur passe aux Infidèles, et avec elle la fuite et le trépas. Raymond poursuit le cours de ses vengeances, et cent victimes expient l'affront qu'il a reçu.

Pendant qu'il abat les plus nobles têtes, le sort offre à ses yeux l'Usurpateur de Solime : il lui décharge sur le front un coup terrible, et redouble vingt fois. Le vieux

Monarque tombe, et mord en expirant la terre sur laquelle il a régné.

Privés de leur double appui, les Barbares s'abandonnent à leur terreur ou à leur désespoir : les uns furieux se livrent eux-mêmes au fer des Chrétiens ; les autres vont chercher dans la tour un refuge inutile. Le vainqueur y entre avec le vaincu, et achève sa glorieuse conquête.

La tour est prise ; ses défenseurs expirent sur les degrés. Le Comte de Toulouse monte au sommet, et à la vue des deux armées, il y arbore la croix triomphante. Cependant Soliman est déjà loin des remparts, et bientôt au milieu de la mêlée.

Il foule une plaine ensanglantée et des monceaux de cadavres. Tout présente à ses yeux l'empire de la mort et ses funestes triomphes. Il voit un coursier qui erre sans maître et sans guide : il saisit les rênes, s'élance sur son dos et vole au combat.

Sa présence rend aux Sarrasins effrayés le courage et la vigueur : il ne brille qu'un moment, mais il brille comme la foudre, qui laisse sur les débris des plus superbes édifices l'empreinte éternelle de son passage. Que de victimes expirent sous ses

coups ! Il en est deux dont le souvenir doit vivre au-delà des temps.

Gildippe ! Odoart ! si mes vers peuvent aller aux siècles futurs, vos exploits, vos malheurs, iront avec eux : tous les âges vanteront votre tendresse et vos vertus ; et les fidèles amans arroseront mes vers de larmes qu'ils donneront à votre trépas.

Gildippe se précipite au milieu du carnage : de deux coups, elle atteint Soliman dans le flanc, et perce son bouclier. Le cruel qui la reconnoît : « Voilà, s'écrie-» t-il, ce couple sans pudeur et sans vertu ! » Malheureuse ! ton aiguille et ton fuseau » te serviroient mieux que ton vil amant. »

Il dit ; et plus furieux il lui porte un coup désespéré : son fer ose déchirer ce sein qu'Amour seul devoit blesser de ses traits. Soudain elle laisse tomber les rênes de son coursier, languit et chancelle. Odoart, le malheureux Odoart accourt pour la défendre, et n'arrive que pour la venger.

Que fera-t-il dans son infortune ? La fureur, la tendresse, le partagent et le déchirent. Il veut soutenir son épouse expirante, il veut punir son meurtrier. L'amour accorde la tendresse et la vengeance : d'une

main, il embrasse sa chère Gildippe; de l'autre, il cherche à percer Soliman.

Mais trop foible pour remplir ces deux devoirs à la fois, il voit tromper également son amour et sa haine. Le Sultan lui coupe ce bras sur lequel s'appuie sa fidèle compagne : elle tombe, et lui-même tombe avec elle et la presse de son poids.

Tel, sous les coups de la cognée, ou sous les efforts de la tempête, l'orme expire avec la vigne qui lui est unie, et semble gémir sur ces pampres qui couronnoient sa tête, et sur ces raisins qu'écrase sa chute.

Tel périt Odoart : il ne sent, il ne plaint que le malheur de la tendre Gildippe. Ils voudroient se dire un dernier adieu; les paroles expirent sur leurs lèvres, et ils ne s'adressent que de tristes soupirs. Tous deux ils se regardent, tous deux ils se pressent encore et s'embrassent. Un même instant voit fermer leurs paupières, et leurs âmes s'envolent ensemble au céleste séjour.

Soudain la Renommée déploie son vol, et va semer cette funeste nouvelle. Renaud en est instruit, et par les cris et par un messager trop sûr. Le courroux, le devoir, la douleur, l'attachement, tout allume dans son cœur l'ardeur de les venger.

Mais le fier Adraste vient s'offrir à lui et présente à sa valeur un autre ennemi à combattre.

« Voilà, s'écrie le Barbare, la victime » que demande mon bras ! Je te reconnois » à tes armes ; je t'ai cherché tout le jour ; » cent fois je t'ai vainement appelé par ton » nom : je vais porter ta tête aux pieds de » ma divinité, et remplir mes vœux et sa » vengeance. Viens, ennemi d'Armide, » viens faire avec son défenseur, assaut de » courage et de fureur. »

Il dit, et décharge un coup terrible sur la tête du Héros : le casque résiste ; mais Renaud chancelle : lui-même, à son tour, il enfonce dans le flanc du Barbare une mortelle blessure. Il tombe, ce géant formidable, ce Monarque indompté, et un seul coup a l'honneur de sa chute.

A cet aspect, tous les cœurs sont glacés d'horreur, d'épouvante et d'effroi. Soliman, Soliman lui-même se trouble et pâlit. Trop sûr de sa perte, il balance, il hésite, et pour la première fois son cœur est étonné. O Ciel ! tout reconnoît tes loix, tout obéit à ton invisible bras.

Il voudroit combattre, il voudroit se précipiter sur Renaud ; mais il ne retrouve

plus son ardeur première, il ne retrouve plus les forces et sa vigueur : une terreur secrète éteint sa fureur et amortit son audace.

Tel un malade, dans le délire d'un sommeil agité, croit faire pour courir de pénibles efforts; mais ses mains et ses pieds se refusent à ses vœux : il voudroit parler, mais sa langue reste immobile et glacée. Mille pensées roulent dans le cœur de Soliman; aucune, cependant, n'est pour la retraite ni pour la fuite.

Renaud fond sur lui avec la rapidité de l'éclair, et paroît à ses yeux plus grand, plus terrible qu'un mortel. Soliman résiste à peine, mais il conserve, en mourant, tout son courage et toute sa fermeté. Il ne tente point de se dérober aux coups qui le menacent; il ne lui échappe pas un gémissement : tout en lui respire encore la grandeur et la fierté.

Ainsi ce nouvel Antée, qui, dans le cours d'une longue guerre, tomba souvent et se releva toujours plus terrible, tombe pour ne se relever jamais. Tout retentit du bruit de sa chute. La Fortune, d'une main incertaine, ne balance plus la victoire : elle-même se fixe au milieu des Chrétiens et combat sous leurs drapeaux.

La troupe immortelle, la dernière espérance de l'Orient, fuit elle-même et dément l'orgueil de son nom. Émiren arrête dans sa fuite celui qui porte l'étendard du Calife : « Malheureux, s'écrie-t-il, n'est-ce pas toi » qu'entre mille j'avois choisi pour porter » l'enseigne de mon Maître?

» Rimédon! je ne te l'avois pas confiée » cette enseigne, pour la faire reculer. » Lâche! tu vois ton Général seul au milieu » des ennemis, et tu l'abandonnes! Que » veux-tu? la vie? Reviens avec moi; la » route que tu prends conduit à la mort. » Combattre est ta seule ressource, et le » chemin de l'honneur est celui de la » vie. »

Rimédon revient, la rage dans le cœur et la honte sur le front : à d'autres Émiren adresse de moins durs reproches. Quelquefois il menace, quelquefois il frappe, et la crainte de la mort fait braver à ses guerriers la mort même. A la vue de ses troupes qui se rallient, surtout à la vue de Tysapherne, qui combat toujours, le Général sent renaître son espoir.

Ce jour a été pour Tysapherne un jour à jamais glorieux : il a renversé les Normands, les Belges ont fui devant lui. Garnier,

Roger, Gérard, ont expiré de sa main. Sûr d'une immortalité que lui ont acquise ses exploits, il dédaigne la vie, et se précipite au milieu des plus grands dangers.

Il voit Renaud, il le reconnoît, quoique sa cotte d'armes ait perdu sa couleur, quoique son aigle soit tout ensanglantée : « Voici, dit-il, le moment le plus redou-» table : ô Ciel ! seconde mon audace. Ar-» mide ! sois témoin de mes efforts. O Ma-» homet ! si je triomphe, je fais vœu de » suspendre les armes de l'impie dans ta » mosquée. »

Ses vœux inutiles se perdent dans les airs, et le sourd Mahomet n'entend point sa prière. Cependant il réveille son courroux et l'allume du feu de l'amour. Tel le lion farouche se bat les flancs et s'excite au carnage : plein d'une force et d'une fureur nouvelles, il fond sur Renaud.

Renaud fond sur lui : Chrétiens, Sarrasins, tous reculent à l'aspect de ces deux Héros, et leur livrent une vaste arène ; ils oublient leur colère, leurs sentimens et leurs propres dangers, pour contempler un combat plus terrible.

Tysapherne ne fait que frapper ; Renaud frappe et fait des blessures. Le sang

de l'Infidèle coule, son casque est brisé, son bouclier l'abandonne : Armide voit son vengeur presque abattu, presque désarmé ; partout règnent la crainte et la terreur : un moment va rompre le nœud fragile qui rassemble le reste de ses défenseurs.

Déjà la solitude est autour de son char : plus de victoire pour elle, sa vengeance est trahie, elle redoute les fers, elle abhorre le jour : éperdue, furieuse, elle descend, monte sur un coursier et fuit ; mais elle emporte avec elle son courroux et son amour.

Telle fuyoit la Reine d'Égypte laissant son Antoine lutter contre le trop heureux Octave. Injuste à lui-même, mais fidèle à l'amour, Antoine abandonnoit la victoire pour suivre l'objet de sa flamme. Tysapherne aussi voudroit suivre la fugitive Armide, mais Renaud l'arrête.

En perdant la vue de la beauté qu'il adore, l'Infidèle croit avoir perdu la clarté du jour : désespéré, il se tourne contre son ennemi et lui décharge un coup affreux sur le front. Le Héros chancelle et plie. Ainsi dans les flancs de l'Etna, l'enclume tremble sous la lourd marteau du Cyclope.

Mais bientôt il se redresse, de son épée il perce la cuirasse de Tysapherne, et lui enfonce la pointe dans le cœur : elle ressort entre ses épaules, et ouvre à son âme fugitive une large et double issue.

Le vainqueur s'arrête et cherche encore des Chrétiens à défendre, ou des Sarrasins à combattre. Mais, tout a fui, tout est en désordre, et les étendards roulent sur la poussière. Il suspend le carnage ; le feu qui l'animoit semble s'éteindre ; calme et tranquille, il se ressouvient de cette beauté qui fuit seule et désespérée.

Il a vu sa fuite : la pitié réclame pour elle son intérêt et ses soins ; il se rappelle qu'en la quittant il promit d'être encore son Chevalier, et soudain il vole après elle et suit les traces que lui marquent les pas de son coursier. Cependant Armide s'est enfoncée dans un lieu solitaire, où tout paroît favorable aux sinistres desseins que lui inspire son désespoir.

Elle rend grâces au hasard qui a conduit ses pas errans dans cet asile funeste et sombre. Elle descend, jette son arc, son carquois et ses traits. « Armes malheureuses ! « dit-elle, armes impuissantes ! qui avez » trahi ma vengeance, je vous aban-

» donne : restez ensevelies dans ces dé-
» serts.....

» Ah ! parmi tant de flèches, n'en sera-t-
» il point une qui puisse se baigner dans le
» sang ?..... Le cœur du Barbare a été pour
» vous impénétrable ; osez du moins percer
» le sein d'une femme..... Je vous livre le
» mien nu et sans défense ; qu'il expie votre
» foiblesse et votre honte..... Hélas ! il n'est
» que trop tendre..... Amour le sait, jamais
» il ne put résister à ses coups.

» Donnez-moi la mort et je vous par-
» donne..... Malheureuse Armide, quel sort
» est le mien, s'il ne me reste que vous et
» mon désespoir !.... Puisse du moins la
» mort guérir les blessures de mon cœur, et
» ma flamme s'éteindre avec ma vie !.....

» Heureuse ! si ce poison funeste ne vient
» point avec moi infecter les enfers !......
» Amour ! Amour ! abandonne enfin ta
» proie ! Que ma vengeance, que ma fu-
» reur seules me restent et soient les com-
» pagnes éternelles de mon ombre !.....
» ou plutôt que des sombres royaumes
» elles reviennent tourmenter le cruel qui
» m'a dédaignée ! Que dans l'horreur des
» nuits elles troublent son sommeil et répan-
» dent autour de lui la terreur et l'effroi ! »

Elle se tait : et résolue de mourir, elle choisit le trait le plus perçant. Renaud arrive, Renaud la voit prête à finir sa cruelle destinée, déjà le fer à la main, déjà le visage couvert de la pâleur du trépas ; il s'élance, il saisit ce bras qui va enfoncer la pointe mortelle.

Armide se retourne ; elle voit Renaud. Elle pousse un cri : ses regards, avec dédain fuient un visage qu'elle adore. Elle tombe et s'évanouit. Tel un lis à demi-coupé, penche languissamment sa tête. D'une main Renaud la soutient, de l'autre il dénoue les nœuds qui captivent son sein.

Des larmes de la pitié, il mouille et les joues et la gorge de cette beauté infortunée; elle revient à elle-même, et soulève une paupière toute humide des pleurs de son amant. Telle une rose flétrie se ranime humectée des larmes de l'aurore. Trois fois ses yeux s'ouvrirent, trois fois ils se fermèrent pour ne pas voir cet objet de haine et de tendresse.

D'une main languissante, elle essaie de repousser le bras vigoureux qui la soutient. Ses efforts redoublés ne font que serrer encore le nœud qui l'embrasse. Enfin, arrêtée dans ces liens, qui jadis lui furent si

chers, qui peut-être le sont encore, elle verse un torrent de larmes, et toujours obstinée à ne pas regarder le Héros, elle lui adresse ce discours :

« Barbare ! qui t'amène en ces lieux ? » Toujours également cruel, et dans ta fuite » et dans ton retour, tu me donnes la mort : » et tu veux prolonger ma vie ! C'est toi qui » cherches à sauver mes jours !..... A quels » affronts, hélas ! à quels supplices réserves- » tu la malheureuse Armide ?..... Je connois » des secrets que le traître ignore..... mais » que peut une infortunée qui ne peut pas » même mourir ?

» Sans doute ta gloire seroit offensée, si » on ne voyoit pas enchaînée à ton char une » femme qu'ont trahie tes sermens et que ta » force accable ? Sans doute, le titre de son » vainqueur sera le plus beau de tes titres !... » Il fut un temps où je te demandai la paix » et la vie..... La mort seule aujourd'hui peut » flatter ma douleur..... mais ce n'est pas à » toi que je la demande. Barbare ! la mort » même me seroit affreuse, s'il falloit la tenir » de ta main !

» Va ! je saurai moi seule me sauver de » tes fureurs. Captive et chargée de fers, les » armes, le poison, les précipices, le lacet

» funeste, manqueront à mon désespoir : » mais, pour mourir, il me reste des moyens » que tu ne pourras m'ôter. J'en rends » grâces au Ciel qui me les inspire. Garde » tes vaines caresses..... Le perfide ! comme » il feint encore ! comme il joue ma cré- » dule espérance ! »

Renaud mêle les pleurs d'une chaste pitié aux larmes que l'amour et le dépit font couler de ses beaux yeux. « Armide, lui » dit-il, calme ton cœur agité. Ce ne sont » point des dédains, c'est le trône que je te » réserve. Moi, ton ennemi !.... Je suis tou- » jours ton Chevalier et ton esclave.

» Lis dans mes yeux, si tu refuses d'en » croire mes paroles, tu y verras la pureté » de mon zèle. Je jure de te replacer au » trône où régnèrent tes aïeux : ah ! plutôt, » si le Ciel daignoit répandre dans ton » âme ses divines clartés, et t'arracher » le bandeau de l'erreur, il ne seroit » point dans l'Orient de puissance égale » à la tienne. »

A ces prières, à ces tendres discours, il mêle des larmes et des soupirs. La colère s'éteint dans le cœur d'Armide ; il n'y reste que les feux de l'amour. Telle la neige se fond aux rayons du soleil ou au souffle des

zéphyrs : « Commande à ton Esclave, lui » dit-elle, décide de son sort ; tes désirs » seront ses loix. »

Cependant Émiren voit l'enseigne de son Maître étendue sur la poussière : il voit le brave Rimédon expirant sous les coups de Godefroi, et tous ses guerriers renversés ou fugitifs. Le désespoir ranime encore sa valeur : il va chercher la mort, mais il ne veut la recevoir que d'une main qui puisse illustrer sa défaite.

Il voit dans Godefroi seul un rival digne de lui. Soudain il se précipite, et marche à lui sur des monceaux de victimes qu'il immole à sa vengeance : « Je viens, lui crie- » t-il de loin, je viens mourir sous tes coups : » mais, en tombant, je tâcherai du moins » de t'écraser sous ma chute. »

Il dit : et au même instant ils fondent l'un sur l'autre. Godefroi a son bouclier percé, et reçoit une blessure dans le bras gauche : mais soudain il atteint Émiren à la joue : le Sarrasin chancelle, il veut se redresser ; et retombe frappé d'un coup mortel.

La plaine n'offre plus que de tristes restes de cette immense armée : Bouillon poursuit sa victoire ; mais bientôt il s'arrête à la vue d'Altamore sanglant, et qui se défend avec

les débris de ses armes rompues et fracassées. Cent bras le menacent, cent lances le frappent à la fois : « Arrêtez, Chrétiens, » s'écrie Bouillon, et toi, rends-moi tes » armes, je suis Godefroi. »

Ce Guerrier, qui jamais n'avoit avili son grand cœur par une bassesse, au seul nom d'un Héros si fameux et si redouté : « Je me » rends, lui dit-il, je dois cet hommage » à ta valeur. Mais la défaite d'Altamore » augmentera tes richesses en augmentant » ta gloire.

» Une tendre épouse t'offrira, pour prix » de ma liberté, toutes ses pierreries, tout » l'or de mes États. — Le Ciel, lui répond » Godefroi, ne me fit point un cœur avare. » Garde les trésors de l'Inde et de la Perse ; » je ne sais point mettre un prix à la vie de » mes ennemis : je suis venu conquérir et » non pas trafiquer dans l'Asie. »

Il dit, et confie Altamore à ses gardes. Lui-même il poursuit les Infidèles : ils fuient dans leurs retranchemens, qui ne peuvent plus les défendre. Bientôt le camp est inondé de carnage : la mort erre dans toutes les tentes, et ce pompeux amas d'inutiles richesses que traînoit après lui l'Égyptien, nage dans les flots de son sang.

Godefroi triomphe ; le jour luit encore : il marche vers la cité dont il a brisé les fers, pour y offrir à l'Éternel l'hommage de sa victoire. Les mains toutes teintes du sang qu'il vient de répandre, il entre dans le temple avec ses Guerriers, il y suspend ses armes ; et, prosterné sur la tombe sacrée, il y acquitte sa reconnoissance et ses vœux.

FIN.

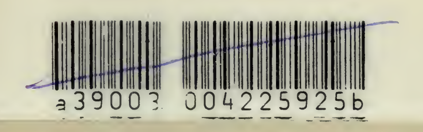


DE L'IMPRIMERIE DE BOSSANGE, A PARIS.

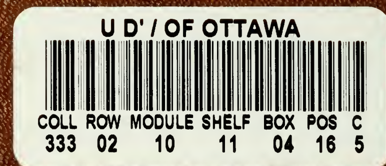
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The
Univers
Dat

26 AVR. 1989
27 AVR. 1989


a39003 004225925b

CE PQ 4642
.F21L4 1818 V002
COO TASSO, TORQU JERUSALEM DE
ACC# 1245381


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 11 04 16 5